
GAUDEO

LETTRES
HISTORIQUES,
POLITIQUES
ET
CRITIQUES,
SUR LES EVENEMENTS,
QUI SE SONT PASSES DEPUIS 1778
JUSQU'A PRESENT.

RECUEILLIES ET PUBLIEES.

PAR UN HOMME DE LETTRES QUI N'EST D'AUCUNE ACADEMIE, NI PENSIONNE PAR AUCUN ROI, REPUBLIQUE, VISIR OU MINISTRE QUELCONQUES.

Veritas amicos, potius quàm odium parere deberet.

TOM. VI.

A LONDRES
DE L'IMPRIMERIE D'UN MINISTRE DISGRACIE.
1789.

AVANT-PROPOS
DE
L'EDITEUR.

Comme le plan que nous avons adopté ne nous permet pas d'anticiper ſur les faits, nous ne pouvons encore parler, dans nos lettres, des grands événemens qui ſe paſſent dans ce moment ſur un des principaux théatres

de l'europe. Nous les avons annoncés, ces événemens. Pour s'en convaincre, nos lecteurs n'ont qu'à jetter les yeux ſur la lettre XXIII, page 357 & 358, du quatrième volume. Rarement les ſouverains ou leurs miniſtres font attention aux avis qu'on leur donne; ils mepriſent ou dédaignent ceux de l'homme de cabinet, qui voit les choſes avec le ſang-froid de la réflexion, & qui calcule les ſuites que tel & tel changemens dans l'adminiſtration doivent avoir. Dans le volume ſuivant, nous donnerons en entier le mémoire préſenté au Roi par M. Necker ſur les aſſemblées provinciales; nous y joindrons un extrait du fameux COMPTE RENDU. *Ce ſont ces deux pièces qui ont occaſionné la grande révolution qui vient d'avoir lieu; elles devoient néceſſairement produire cet effet.... Tant que des particuliers ſans vocation*

ont écrit ſur le despotisme que les intendans exerçoient envers les ſujets du Roi, ces productions n'ont fait qu'une légère ſenſation ; on les a même ſouvent traitées de calomnies. Mais lorsqu'un miniſtre des finances en eſt venu à accuſer lui-même ceux qui étoient chargés conjointement avec lui de l'adminiſtration, l'attention de toute la nation s'eſt réveillée; & en acquérant la conviction des abus & des vexations de toutes espèces qui ſe commettoient, elle ne pouvoit ni ne devoit plus les tolérer. Ce mémoire ſur les adminiſtrations provinciales, il faut être juſte, eſt le meilleur ouvrage qui ſoit ſorti de la plume de M. Necker ou de celle de ſes coopérateurs; il étoit fait pour lui mériter la confiance du peuple. Mais comment le Roi & ſes miniſtres ont-ils pu en permettre la publication? et comment, en la permettant,

ne s'est-on pas occupé des moyens de redresser les griefs dont on accusoit les intendants?....

M. Necker fut renvoyé, mais l'effet des lumières qu'il avoit répandues subsista. L'établissement de quelques administrations provinciales en fit sentir tous les avantages; on commenca à s'instruire, à raisonner constitution, à discuter les droits du Roi & ceux de la nation; on prétendit que le premier s'étoit arrogé une autorité qu'il ne devoit point avoir. Le Compte rendu *donna des écclaircissemens sur l'administration des finances; les assemblées provinciales donnèrent l'idée des états-généraux. Les successeurs de M. Necker, moins adroits que lui, firent des sottises qu'ils ne furent pas cacher. M. de Calonne entreprit la critique du* Compte rendu. *Deux partis se formè-*

rent: *celui des* Neckeriſtes *&* *celui des* Caloniſtes. *Le premier étoit pour la démocratie, le ſecond pour l'ariſtocratie. On convoqua une aſſemblée de Notables, pour lui annoncer un déficit énorme. M. Necker fut accuſé d'en avoir impoſé ſur la dette de l'état: ſes partiſans prennent ſa défenſe, les esprits s'échauſent de part & d'autre; il paroît une foule d'écrits pour ou contre. Le public les lit ſans être plus inſtruit. Au milieu de ce conflit, le Roi, qui veut le bien, promet de convoquer les Etats-géneraux. M. de Calonne eſt renvoyé; ſon ſucceſſeur veut opérer une révolution ſemblable à celle de* 1771. *Plus de parlement, une cour plénière doit le remplacer. Cette cour plénière meurt en naiſſant; un prince du ſang, des ducs & pairs & le parlement ſont exilés; on eſt obligé de les rappeler,*

ainſi que M. Necker. La nation fatiguée de toutes ces variations, exige la tenue des états-généraux: on les convoque enfin. Cette aſſemblée nationale déploye une énergie à laquelle on ne s'attendoit pas. On veut lui en impoſer par des forces militaires; elle les brave. L'autorité veut agir: en moins de quarante-huit heures, on voit s'opérer la révolution la plus étonnante, & dont on ne trouve point d'exemple dans l'hiſtoire. Les troupes refuſent d'obéir à leurs chefs; elles ſe déclarent pour la cauſe du peuple. Ce dernier triomphe & ſe rend libre, ſans qu'il y ait presque de ſang répandu. Trois victimes ſont immolées à ſa fureur, des têtes illuſtres ſont proscrites. La nation dicte des loix à ſon Roi, & le cri de ralliement, c'eſt Vive la liberté..... *Dans une ville peuplée d'un*

million d'ames, il ne ſe commet aucun désordre; l'honneur anime tous les citoyens. La capitale demande à voir ſon Roi dans ſes murs. Il vient, approuve tout ce qui s'eſt fait, arbore ſur ſon chapeau la cocarde de la liberté & retourne à ſa réſidence au milieu des acclamations d'un peuple immenſe.

Telle eſt l'inſtabilité des choſes humaines: Un garçon imprimeur fut l'auteur de la révolution d'Amérique; un citoyen de Geneve, banquier à Paris, a operé celle qui vient d'avoir lieu en France. Nous ne pouvons nous permettre, dans ce moment, aucune réflexion ſur ce grand évenement; nous nous reſervons de le rapporter dans ſon tems avec tous ſes détails & ſes differentes cauſes. Nous aſſurons, au reſte, nos Lecteurs que nous continuerons dans la ſuite de nos lettres

à parler avec cette franchiſe & cette impartialité dont nous nous ſommes fait un devoir. La faveur dont jouit M. Necker ne nous empêchera pas de dire la vérité ſur ce qui le regarde. Nous lui donnerons des éloges toutes les fois qu'il le méritera, & nous critiquerons ſa conduite lorsque nous la trouverons repréhenſible. Notre plume, comme nous l'avons dit, n'eſt vendue à aucun ſouverains ou miniſtre quelconques. Enfin, ceux qui ſe trouveront offenſés de nos réflexions, ne pourront jamais s'en prendre qu'à eux-mêmes.

LETTRE I.

De Berlin, *le 10 Août 1780.*

Du Comte de.... à M. de....

On avoit imaginé que S. M. ne feroit point de réponſe à la lettre que lui écrivit S. A. E. de Cologne, le 9 Juillet dernier; mais on s'eſt trompé. Le Roi a été piqué du ton qui régnoit dans cette dépêche & des exemples qu'on s'eſt plu à lui citer, au ſujet de quelques princes de ſa maiſon. Il a ordonné qu'on y répondît de la manière la plus propre à réfuter les différentes aſſertions de l'Electeur. Je vous avoue que, ſans les égards que notre monarque a pour votre cour & pour celle de Pétersbourg, qui l'ont prié inſtamment de ne pas être contraire à cette élection, il s'y feroit férieuſement oppoſé; mais il eut voulu auſſi qu'on le ſecondât. Ce n'eſt pas

ſans ſurpriſe qu'il a vu par la copie d'une dépêche venue de la Haye, que Leurs Hautes Puiſſances s'étoient engagées & avoient promis à l'Impératrice de Ruſſie qu'elles ne formeroient aucune oppoſition à la nomination de l'Archiduc Maximilien comme coadjuteur aux archevêché de Cologne & évêché de Munſter. S. M. a dit: *Puisque Meſſieurs les hollandois ſont contens d'avoir ce prince pour voiſin, je le ſuis auſſi. Mais je ne puis concevoir pourquoi, dans ce moment, ils font ou ont l'air de faire des démarches auſſi contraires aux engagemens qu'ils ont pris.* Cette obſervation du Roi m'a paru fondée. J'en ai parlé au miniſtre de Ruſſie près de notre cour; il m'a aſſuré que rien n'étoit plus certain que la promeſſe faite par Leurs Hautes Puiſſances à l'Impératrice de ne rien faire qui pût tendre à empêcher l'élection projettée. Voici copie de la réponſe du Roi à Son Alteſſe Electorale & au grand-chapitre de Munſter.

„Les

„Les raiſons qu'il a plu à Votre Al-
„ teſſe Electorale d'alléguer dans ſa let-
„ tre du 9 Juillet, en réponſe à celle que
„ nous lui avions écrite, le 26 Juin,
„ au ſujet de l'élection propoſée d'un
„ coadjuteur en la perſonne de l'Ar-
„ chiduc Maximilien; ſont telles, que
„ tout homme impartial, même le moins
„ éclairé, en reconnoitra aiſément l'in-
„ ſuffiſance. Nous y voyons auſſi, non
„ ſans quelque ſurpriſe, que V. A. E.
„ a pris irrévocablement ſon parti dans
„ cette affaire: de ſorte que nous au-
„ rions cru inutile d'inſiſter encore ſur
„ cet objet, ſi nous n'avions pas appris
„ en même tems que pluſieurs capitu-
„ laires du haut-chapitre de Munſter
„ ont porté leurs plaintes, tant à S. M.
„ l'Empereur comme chef de l'Empire,
„ qu'à Votre Alteſſe Electorale, ainſi
„ qu'à nous; & je ne doute pas qu'ils
„ ne ſe ſoient auſſi adreſſés aux autres
„ électeurs au ſujet de l'atteinte qu'on
„ a voulu porter à la liberté de leur
„ haut-chapitre, en leur propoſant

„ nommément le coadjuteur qu'ils doi-
„ vent élire à l'exclusion de tout autre
„ prétendant, & sans que la question
„ *An* ait été préalablement agitée dans
„ une assemblée générale du chapitre,
„ à laquelle appartient seul le droit de
„ décider cette question, & par la mê-
„ me raison de statuer sur l'élection
„ d'un coadjuteur. Cette irrégularité,
„ d'où s'ensuit par conséquent une par-
„ faite nullité, nous paroit si manifeste
„ & si solidement prouvée dans la let-
„ tre que le haut-chapitre de Munster
„ a adressée à S. M. l'Empereur ainsi
„ qu'à Votre Altesse Electorale; elle est
„ en même tems si contraire aux loix
„ canoniques & aux statuts du chapi-
„ tre; qu'en notre qualité d'électeur,
„ de prince de l'empire & de co-direc-
„ teur du cercle de Westphalie, nous
„ ne saurions nous empêcher d'approu-
„ ver & de justifier pleinement leurs
„ griefs; en priant & exhortant itéra-
„ tivement & de la manière la plus
„ amicale Votre Altesse Electorale, de

„ vous

„ vouloir bien avoir égard aux plaintes
„ les plus justes & les mieux fondées
„ des membres du susdit chapitre ; & enfin,
„ ou de renoncer à l'élection même, ou
„ si elle croit l'adjonction d'un coadjuteur
„ absolument nécessaire, de laisser à ses
„ chapitres la liberté d'élection qu'ils
„ sont en droit de réclamer. „

„ Votre Altesse Electorale, pour com-
„ battre les motifs de crainte allégués
„ dans notre lettre du 26 Juin, a jugé
„ à propos de citer un exemple, tiré de
„ l'histoire de la maison de Branden-
„ bourg & qui date de plus de deux
„ cents cinquante ans. Nous ne pou-
„ vons nous empêcher de lui témoigner
„ la surprise que nous a causé cette ci-
„ tation, & nous lui répondrons qu'un
„ pareil exemple ne prouve rien au-
„ jourd'hui & qu'il ne peut même être
„ appliquable au tems présent. En ef-
„ fet, les intérêts & les vues politiques
„ ainsi que les liaisons des maisons sou-
„ veraines de nos jours sont bien dif-
„ férentes de ce qu'elles étoient autre-

„ fois; la puiſſance, les moyens & l'in-
„ fluence de celles d'Autriche & de
„ Brandenbourg ne peuvent être miſes
„ aujourd'hui en parallele avec l'exis-
„ tence politique que ces deux maiſons
„ avoient dans ces tems reculés que Votre
„ Alteſſe ſe plait à citer. Il n'eſt donc
„ pas poſſible de s'étayer de ſemblables
„ exemples, qui offrent une disparité ſi
„ frappante avec les circonſtances ac-
„ tuelles. Il nous feroit facile au reſte
„ de rétorquer l'argument par des faits
„ beaucoup plus récens & bien plus ap-
„ plicables à l'état actuel des choſes;
„ & ſans remonter plus loin que notre
„ ſiecle, ne liſons-nous pas dans l'his-
„ toire qu'un électeur de Cologne, pour
„ avoir voulu prendre part à la der-
„ nière guerre de la ſucceſſion d'Espa-
„ gne, attira ſur lui ainſi que ſur ſon ar-
„ chevêché une grande partie des cala-
„ mités de cette guerre. Nous pour-
„ rions encore joindre à ce trait diffé-
„ rens autres exemples qui prouvent
„ clairement ce que nous avons annon-
„ cé, ſavoir : *qu'il importe eſſentiellement*

„pour

„ *pour la conservation & la sureté des ar-*
„ *chevêchés & évêchés d'Allemagne, qu'ils soient*
„ *gouvernés par des princes tirés du sein de*
„ *leurs chapitres, & qui n'ayent aucunes liai-*
„ *sons avec une puissance temporelle quelcon-*
„ *que.* Ainsi, comme le calcul des pro-
„ babilités, en matière de politique, ne
„ peut qu'être en faveur d'une pareille
„ élection, & que la nomination d'un
„ coadjuteur influe sur les événemens
„ futurs; un prince-évêque qui a véri-
„ tablement à cœur le bien-être de ses
„ états, ne devroit en se nommant
„ un successeur, se régler que sur le
„ plus de probabilités & ne favoriser
„ que celui des candidats qu'il seroit as-
„ suré ne pouvoir prendre aucune part
„ aux démêlés des grandes & puissan-
„ tes maisons séculières. Outre qu'on
„ ne peut disconvenir de la justesse de
„ ces principes, nous sommes intime-
„ ment persuadé qu'on peut en faire
„ l'application à ce qui se passe dans ce
„ moment. „

„ Nous nous en rapportons au reste
„ à la propre conviction de Votre Al-

„ teſſe Electorale. C'eſt à elle que nous
„ laiſſons à décider, ſi, dans tout ce qui
„ a été traité & arrangé jusqu'àpréſent
„ pour la coadjutorerie, on a obſervé
„ toutes les regles prescrites & agi con-
„ formément aux loix canoniques de la
„ conſtitution des chapitres. De notre
„ côté, nous ne ſommes pas moins con-
„ vaincu que l'importance de cet objet
„ exigeoit toute notre attention, ainſi
„ que les ſérieuſes & amicales exhor-
„ tations que nous venons de réitérer
„ à Votre Alteſſe; guidé uniquement
„ par les ſentimens les plus purs, les
„ moins intéreſſés & par la ſeule vue
„ de conſerver le repos & le bien-être
„ de ſes évêchés, ainſi que du cercle
„ entier, dans lequel ſe trouvent nos
„ domaines réciproques.„

„ Nous ſommes &c.„

Berlin, le 7 Août 1780.

Sa Maj. fit auſſi, le même jour, ré-
ponſe à la lettre que lui avoient écrite
les capitulaires de Munſter. En voici
la copie:

„ Nous

„ Nous avons vu Meſſieurs! par vo-
„ tre lettre du 17 Juin en réponſe à la
„ nôtre du 30 Mai, concernant l'élec-
„ tion prochaine d'un coadjuteur à l'é-
„ vêché de Munſter; qu'en vous réfé-
„ rant uniquement à la lettre que nous
„ a écrit à ce ſujet l'électeur de Co-
„ logne, vous êtes fermement réſolus
„ de ne rien faire dans cette importan-
„ te affaire qui ne ſoit conforme aux
„ principes fondamentaux des grands
„ chapitres d'Allemagne. Mais, ayant
„ appris depuis qu'un grand nombre de
„ capitulaires ſe trouvant lézés par la
„ violation ouverte faite à la liberté de
„ leurs ſuffrages, en ont porté des plain-
„ tes à S. M. l'Empereur ainſi qu'aux
„ électeurs; & comme ils ſe ſont par-
„ ticulièrement adreſſés à nous pour
„ le redreſſement de leurs griefs, nous
„ nous ſommes cru obligé & autoriſé à fai-
„ re à Son Alteſſe Electorale les ex-
„ hortations les plus ſérieuſes ſur cet
„ objet. En conſéquence, nous lui avons
„ adreſſé la lettre dont nous vous en-

„ voyons copie pour être communiquée
„ au chapitre. Vous y verrez que nous
„ prions amicalement l'électeur de pren-
„ dre en confidération les plaintes fi
„ bien fondées de fes capitulaires; de
„ faire de nouvelles & de plus férieu-
„ fes réflexions fur le peu de néceffité
„ d'une élection qui pourroit avoir les
„ conféquences les plus dangereufes, &
„ devenir préjudiciable à tout le cha-
„ pitre en général & aux juftes pré-
„ tentions de chaque capitulaire en par-
„ ticulier. Si cependant la nomination
„ d'un coadjuteur eft jugée indispenfa-
„ ble, que le haut-chapitre laiffe tom-
„ ber fon choix fur un de fes membres,
„ parmi lesquels il fe trouve plufieurs
„ candidats qui font dignes d'être éle-
„ vés à cette éminente dignité, tant
„ par leur mérite diftingué & leurs ra-
„ res qualités que par l'ancièneté de leur
„ nobleffe; Qu'il ne permette point qu'un
„ étranger d'une des plus puiffantes
„ maifons de l'europe, introduit récem-
„ ment & uniquement pour la forme,
„ vienne fruftrer pour longtems la no-

„ bleffe

„ bleſſe du pays de la ſouveraineté & du
„ ſiege de cet évêché. Nous ne pré-
„ tendons aucunement gêner ni reſtrein-
„ dre la liberté d'élection du chapitre;
„ nous déſirons au contraire de le ga-
„ rantir contre toute violence & ſub-
„ reption étrangère. Il eſt bien vrai, &
„ nous n'en disconvenons pas, que no-
„ tre intérêt & la ſureté de nos pro-
„ vinces limitrophes nous prescrivent
„ une pareille conduite; mais il eſt auſſi
„ très certain que le haut-chapitre eſt
„ encore plus intéreſſe à ce que le ſiege
„ de l'évêché de Munſter ſoit occupé
„ par un membre élu dans ſon ſein.
„ C'eſt ſur ce point que nous atten-
„ dons de vous, Meſſieurs! une répon-
„ ſe conforme aux principes inviolables
„ que nous venons d'énoncer, ainſi
„ qu'aux ſentimens patriotiques qui ca-
„ ractériſent de bons & fideles voiſins. „

„ Nous ſommes &c. „

D'après cette lettre, ſi les capitulaires du chapitre de Munſter qui ont ſigné la proteſtation, reſtent unis entre

eux,

eux, cette élection pourra éprouver de grandes difficultés. Mais je doute que M. le comte de Metternich, miniſtre impérial, reſte en ſi beau chemin; comme il a parfaitement réuſſi à Cologne, il en ſera probablement de même à Munſter, où il ne lui faut que quelques voix pour avoir la majorité; & il ne lui ſera pas difficile de les obtenir. Si le Roi avoit voulu bien ſérieuſement s'oppoſer à l'élection projettée, il auroit agi comme à la guerre de ſept ans & à celle de 1778. Il auroit commencé par ſe montrer à la tête de quelques troupes ſur le Bas-Rhin & dans la Weſtphalie; il eut enſuite fait, ſuivant ſon uſage, des repréſentations amicales l'épée à la main. Je ſais que des perſonnes de ſa cour, qui ne ſont pas des mieux intentionnées pour la maiſon d'Autriche, lui ont propoſé de faire ſeulement quelques démonſtrations du côté de Minden & de Weſel; mais il s'y eſt conſtamment refuſé. On m'aſſure qu'il avoit promis ſecrétement aux cours de Verſail-

les

les & de Pétersbourg de ne point employer les voies de fait pour empêcher cette élection; mais, en sa qualité d'électeur, de membre de l'empire & de directeur du cercle, il étoit pour ainsi dire obligé d'avoir l'air de s'y opposer & de soutenir les droits du chapitre qui se trouvoit lézé par les moyens dont on faisoit usage pour le contraindre à élire un étranger de préférence à un de ses membres. Il faut avouer au reste que ceux qui ont été chargés de négocier cette affaire de la part de la cour de Vienne, y ont mis une adresse & une célérité incroyables. Il est vrai que le ministre de l'électeur de Cologne avoit préparé les voies avec une habileté rare. Cependant il tenoit à bien peu de chose que ce projet d'élection ne fût sans succès. Ceci est un secret que je ne peux vous dire, mais qui se saura peut-être un jour.

On prétend que cette affaire coûte des sommes considérables à la cour de Vienne. Je n'en crois rien: aucun des

cha-

chanoines de Cologne ni de Munſter n'ont vendu leur ſuffrage, comme cela s'eſt dit. Il leur revient ſeulement une eſpèce de rétribution pour les indemniſer de ce qu'ils auroient touché pendant l'interregne. On ne ſait pas encore juſqu'où s'étendra la généroſité de l'Impératrice-Reine à ce ſujet. Je ne doute pas que ceux qui ont donné la première idée de faire paſſer cet électorat à un prince de la maiſon d'Autriche, n'en ayent été bien récompenſés. Mais la cour Impériale paye autant qu'elle peut en diplômes; cela fait une grande épargne pour ſon tréſor, & peuple notre Allemagne de comtes d'empire ſans comtés & de princes ſans principautés.

Adieu, Monſieur! Je ſuis &c.

LETTRE II.

De Berlin, *le 16 Août 1780.*

Du même, au même.

Savez-vous, Monſieur! que c'eſt en partie à nous que votre cour doit le ſuccès du projet de neutralité armée? Il me ſemble que, par reconnoiſſance, elle devroit ne pas continuer, comme elle le fait, à fomenter les troubles de la Hollande & à mettre la déſunion entre le Stadhouder & les états-généraux. J'ai eu occaſion de voir, il y a quelques jours, à la campagne M. le Baron de Hertzberg. Comme il étoit d'aſſez bonne humeur, je l'ai mis ſur le chapitre de la politique. Je vous avoue que je ne crois pas qu'il y ait en europe un homme plus inſtruit dans cette partie; il ſeroit à ſouhaiter que tous ſes collégues dans les autres cours le fuſſent autant que lui; ils feroient bien

moins

moins de sottises ; ils ne comprometttroient pas leurs maîtres comme cela leur arrive tous les jours, & les peuples en seroient beaucoup plus heureux. On peut juger du mérite de celui dont je vous parle, par le cas que le Roi en fait ; c'est peut-être le seul ministre qui puisse se flatter d'avoir quelque ascendant sur l'esprit du monarque, & dont les avis soient écoutés & souvent suivis. M. de Hertzberg ne doit qu'à lui-même son élevation ; c'est par son mérite personnel qu'il est parvenu à la place qu'il occupe & au degré de faveur dont il jouit ; jamais il n'eut recours à l'intrigue ni à la cabale. Vous savez au reste que, chez nous, on réussit rarement par de tels moyens ; & malheur à ceux qui sont surpris en les employant. Notre grand-chancelier de Furst en offre un terrible exemple. En conversant avec M. de Hertzberg sur les affaires actuelles, je lui parlai du séjour que les plénipotentiaires Hollandois qui se rendent à Pétersbourg, avoient fait ici. — „ Vous

„ les

„ les avez vus, lui dis-je. „ — *Oui* — „ Croyez-vous qu'ils réussissent dans leur mission? „ — *J'en doute: Le comte de Vergennes a d'autres vues; il veut obliger les hollandois de se déclarer en faveur de la France, & il y parviendra.* — „ Il me semble qu'ils feroient mieux de rester neutres. „ — *On ne fait pas toujours ce qu'on doit.* — „ Je trouve que cette neutralité armée va beaucoup ajouter à la gloire de l'Impératrice de Russie. „ — *Oui. J'ai l'idée que ce projet lui a été suggéré par le Roi, & que S. M. veut laisser à cette souveraine le plaisir de s'en faire honneur.* — „ Comment cela? „ — *J'ai plusieurs raisons de croire qu'il lui a écrit à ce sujet ou au comte de Panin. Je n'en suis cependant pas certain; mais je sais qu'en 1744, le Roi avoit imaginé quelque chose d'à peu-près semblable, lorsque l'Angleterre se déclara contre lui dans la guerre de succession. Ce fut dans ce tems que, par des arrangemens faits, il fut mis en possession d'Embden. Il eut alors l'intention de former une neutralité armée, qui auroit eu pour objet d'empêcher les anglois de dominer sur les mers. Une chose qu'on ignore & qui cependant est vraie, c'est*

 que

que ce projet hâta la conclusion du traité de paix d'Aix-la-Chapelle. Je crois qu'il en sera de même de la neutralité-armée qui vient d'avoir lieu, & qu'elle déterminera l'Angleterre & la France à se réconcilier ensemble. Ce qui me fait soupçonner que le Roi est entré pour quelque chose dans le projet du cabinet de Pétersbourg, c'est qu'il a été le premier à accéder à cette neutralité & que son exemple a été bientôt suivi par d'autres puissances. — „ Que pensez-vous des affaires de Hollande? croyez vous que le Roi s'en mêlera? „ — *Je ne suis pas dans le secret de S. M. & je ne peux même m'expliquer à cet égard: Je vous dirai cependant que je désapprouve la conduite de la cour de Londres; si elle a perdu tous ses alliés, c'est uniquement par sa faute; elle a tout fait pour se les aliéner; il n'auroit tenu qu'à elle de nous avoir pour amis, mais il falloit qu'elle agît différemment. Je ne crois pas au reste que la Prusse se rapproche de l'Angleterre, autant de tems qu'un certain personnage aura de l'influence dans le cabinet britannique.* — „ Vous voulez sans doute parler du Lord Buth? „ — *Je ne peux vous faire une*

reponse

réponſe cathégorique à ce ſujet; tout ce que je puis vous dire, c'eſt qu'à la paix de Fontainebleau, en 1763, le Roi a prédit la guerre qui ſe fait aujourd'hui & qu'il s'eſt bien promis de n'y prendre aucune part. Je m'entretins enſuite avec M. de Hertzberg, ſur ce qu'il avoit fait depuis qu'il étoit au ſervice du Roi. Ce miniſtre eſt, je vous jure, un homme étonnant; on peut l'appeler un puits de ſcience. Il eſt difficile de ſe faire une idée de ſes travaux en tous genres, & je ne conçois pas comment ſa tête a pu y ſuffire. A l'âge de quinze ans, il avoit déja publié une diſſertation hiſtorique ſur les Empereurs de la maiſon d'Autriche, qui eut beaucoup de ſuccès. Peu d'années après, lorsqu'il étoit à l'univerſité de Halle, il compoſa une autre diſſertation ſur les diétes d'élection & ſur le droit public du Brandenbourg. Les progrès qu'il avoit faits dans l'hiſtoire étonnèrent le chancelier de l'univerſité, qui jouiſſoit lui-même d'une grande réputation (c'étoit le célebre Jean Pierre Ludwig,) Ce dernier en écrivit au premier-miniſtre

 d'état

d'état de S. M., le comte de Podewils, qui s'empressa de rendre compte au Roi des talens du jeune baron de Hertzberg. Le monarque jugea d'abord à quoi il seroit propre & le destina au travail du cabinet. Il l'employa près de la diéte de Ratisbonne pour protester contre l'élection de l'époux de Marie-Thérèse. De retour de cette mission, M. de Hertzberg fut mis aux archives, & chargé de préparer les matériaux qui devoient servir au monarque pour composer l'histoire de Brandenbourg. Il fut employé ensuite comme le seul capable de justifier le Roi de Prusse sur son invasion en Saxe. Avant d'entreprendre cette tâche importante, M. de Hertzberg demanda qu'on lui communiquât toutes les pieces qui étoient nécessaires pour faire un mémoire justificatif & raisonné. On lui expédia des archives de Dresde les originaux des dépêches dont on s'étoit procuré des copies, quelques années auparavant. Ces pieces authentiques furent jointes au mémoire &

prou-

prouvèrent à l'europe que Frédéric avoit bien fait de prévenir ses ennemis. Des injures en forme de manifestes, de fausses rélations, des lettres circulaires avoient inondé l'europe & représenté le monarque Prussien sous les couleurs les plus odieuses. M. de Hertzberg ne répondit à ces invectives que par des faits, appuyés par les pieces justificatives. Le public raisonnable revint de la prévention qu'il avoit contre le monarque. François-Premier mit le Roi au ban de l'empire, comme électeur de Brandenbourg; mais la bonne cause triompha: Après sept ans d'une guerre qu'on peut comparer aux travaux d'Hercule, Frédéric fut vainqueur de tous ses ennemis & fit une paix glorieuse au château d'Hubbertzbourg. Il n'y a pas d'exemple qu'il en ait été fait d'aussi prompte après une guerre aussi sanglante. Le Roi dicta les conditions & n'avoit avec lui que M. de Hertzberg, qui n'étoit encore que conseiller-privé; mais il ne tarda pas d'être nommé ministre-d'état,

Sa modeſtie & ſon déſintéreſſement ne lui permirent jamais de rien demander. Jusqu'àpréſent il n'a aucune décoration, quoiqu'il l'ait bien mérité. Le Roi eſt ſur ce point aſſez ſingulier : on le vit donner, en 1770, l'ordre de l'aigle-noire à un miniſtre nommé de Hagen, qui étoit déteſté de ſes ſujets & qui faiſoit tout ce qu'il falloit pour l'être. Si quelqu'un avoit des droits à cette faveur, c'étoit M. le baron de Hertzberg, & l'on ne peut aſſez s'étonner qu'il ne l'ait pas encore obtenue. Les ſouverains ſont comme la fortune ; ils ne verſent pas toujours leurs bienfaits ſur ceux qui les méritent le plus.

M. de Hertzberg n'a pas l'extérieur pour lui; il faut le connoitre pour le juger. Il parle peu en ſociété; mais lorsqu'il eſt à ſon aiſe & avec ſes amis, il ſe communique facilement. Il n'eſt jamais plus aimable qu'à ſa campagne près de Berlin, qu'il a améliorée conſidérablement par ſes ſoins. Il a du goût pour la vie champêtre; mais il eſt trop

occupé

occupé pour pouvoir s'y livrer comme il le voudroit. C'eſt le ſeul oracle qui ſoit conſulté en matière de politique; il a ſouvent tempéré l'effervescence de la tête de ſon maître. Le Roi, qui n'a jamais aimé la littérature allemande, eſt fréquemment aux priſes avec ſon miniſtre à ce ſujet; ce dernier ſoutient avec fermeté les écrivains de ſa nation. Cette façon de penſer ſi différente donne quelquefois de l'humeur au monarque, & c'eſt peut-être là une des raiſons pour lesquelles M. de Hertzberg n'a pas encore obtenu les graces qu'il avoit droit d'attendre de ſon ſouverain.

Nous avons ici un jeune publiciſte, protégé & pour ainſi dire l'éleve de M. de Hertzberg. Je vous en ai parlé dans mes premières lettres; c'eſt lui qui eſt l'auteur des mémoires & de l'*expoſé des motifs* ſur la ſucceſſion de Bavière. Je le crois fait pour jouer un grand rôle; c'eſt un des meilleurs écrivains dans notre langue que je connoiſſe. On a déja

 traduit

traduit dans la vôtre plusieurs de ses ouvrages. Ce jeune homme est infatigable pour le travail ; mais je crains que sa santé ne s'altère & qu'il ne s'épuise, s'il continue encore quelques années à écrire, comme il le fait.

J'oubliois de vous dire que, dans ma conversation avec M. de Hertzberg, j'ai tâché de le pénétrer sur cette guerre pour la Bavière, & sur les motifs qu'a pu avoir le Roi de Prusse de témoigner du mécontentement à une partie des officiers qui ont servi dans l'armée du prince Henri. Mais je n'ai pu rien tirer de lui à ce sujet, & il a été impénétrable. *Le Roi*, m'a-t-il répondu, & *le Prince-Royal de Prusse n'ont mis personne du secret.*

Il y a tant de versions sur les causes de ce mécontentement, que je n'ai jamais voulu me permettre de vous en écrire. Celle qui m'a paru la plus vraisemblable & qui m'a été confirmée par plusieurs officiers ; c'est que le Roi, ayant

fait

fait toutes ſes diſpoſitions pour une guerre offenſive, n'a pas été ſecondé comme il l'auroit voulu & comme il devoit l'être. Ce monarque s'eſt ſouvent expliqué à peu-près dans ces termes, depuis la campagne de 1778 : *Si je n'ai point cueilli de lauriers dans cette quatrième guerre, j'ai au moins mis à l'épreuve quelques-uns de mes généraux & ſurtout mon neveu le Prince-Royal. Il m'a prouvé qu'il ne craignoit pas le feu; & il s'eſt conduit dans les poſtes périlleux où je l'ai expoſé, avec toute la bravoure & l'habileté d'un officier conſommé dans l'art militaire. Je lui laiſſe ſans regret un royaume que j'ai eu tant de peines à conſerver. J'eſpère que lorſqu'il régnera, il ſera avare, comme je l'ai été du tréſor de l'état, & qu'il ſentira la néceſſité d'avoir toujours ſes coffres bien remplis pour pouvoir être prêt, dans tous les tems, à faire la guerre, ſans être à charge à ſes ſujets. Il voit par ce qui ſe paſſe ailleurs, que le bonheur & la proſpérité d'un état dépendent de l'économie du ſouverain qui le gouverne, & combien ce beau royaume de France ſeroit puiſ-*

ſant, ſi les Henri IV & les Sulli avoient pu ſe perpétuer dans ceux qui leur ont ſuccédé.

J'ai vu, dans votre lettre du 3 de ce mois, que l'on craint chez vous que le voyage de l'Empereur à Pétersbourg & l'ascendant de Potemkin ſur ſa ſouveraine n'ayent des ſuites funeſtes pour nous. Je puis vous aſſurer que ces craintes ſont peu fondées & que nos liaiſons avec la Ruſſie ſubſiſteront dans toute leur intégrité, autant de tems que le Roi vivra; mais je ne peux vous repondre de ce qui arrivera ſous ſon ſucceſſeur. Suivant les avis que nous récevons de Pétersbourg, les projets dont il eſt queſtion entre l'Empereur & l'Impératrice de Ruſſie ne regardent que les Ottomans, & leur exécution eſt encore fort éloignée. Les deux cours ſont convenues de ſe préparer de longuemain, afin de rendre le ſuccès plus certain. On nous mande en outre, que des nouvelles parvenues de Caffa en Crimée ont annoncé l'arrivée de M. de Waſe-

litzki,

litzki, envoyé extraordinaire de S. M. Impériale de toutes les Ruſſies près du Chan des Tartares. Ce miniſtre a eu ſon audience le 27 de Mai dernier. Le Chan, pour rendre la cérémonie plus brillante, avoit quitté ſa réſidence & s'étoit campé en raſe campagne à quelques werſtes de là. Il envoya pluſieurs carroſſes à la rencontre de M. l'envoyé Ruſſe, & au diner il le fit ſervir avec de l'argenterie à l'européenne. M. de Waſelitzki, de ſon côté, a déployé une magnificence digne de l'auguſte ſouveraine qu'il avoit l'honneur de repréſenter. Il étoit chargé de faire des préſens à tous les officiers du Chan des Tartares, ſuivant leur rang; & d'en faire en ſecret de particuliers à ceux qui étoient dans les intérêts de la cour de Ruſſie. Voila comme, avec de l'or, on peut réuſſir à corrompre les peuples & les préparer à recevoir des fers. Si le luxe & l'amour des richeſſes s'introduiſent parmi les Tartares, ils ne tarderont pas d'être ſubjugués.....

Il

Il nous eſt parvenu des détails ſur la nomination du coadjuteur à l'archevêché & à l'électorat de Cologne. Nous avons fait notre devoir dans cette occaſion; nous n'avions, comme je vous l'ai dit, que le droit des repréſentations. Nous ſavons qu'à Munſter, quelques-uns des oppoſans ſe ſont réunis à la majorité, & que le nombre des voix pour l'élection eſt ſuffiſant. Il faut laiſſer faire ce qu'on ne peut empêcher. Au reſte, nous ne craignons point que le nouvel électeur trouble jamais notre tranquillité; nous eſpérons qu'au contraire il vivra en bon voiſin avec nous & qu'il ſera un des plus zélés défenſeurs des libertés germaniques, dans le cas où quelque prince de ſa maiſon voudroit y porter atteinte.

Le Roi a reçu des avis de Londres, que les anglois cherchent à faire une paix ſéparée avec l'Eſpagne. Cette affaire ſe traite dans le plus grand ſecret. C'eſt un nommé M. de Cumberland, ſecrétaire du Lord Stormont, qui eſt chargé de cette négociation, que quelques

grands

grands-ſeigneurs de la cour d'Eſpagne, qui ſont du parti anglois, favoriſent de tout leur pouvoir. Je ſuppoſe qu'on eſt inſtruit où vous êtes de ce qui ſe paſſe.

Adieu, Monſieur! Je ſuis &c.

LETTRE III.

De Versailles, *le 30 Août 1780.*

De Mr. de.... au Comte de....

Je vous ai parlé, mon cher Comte! du bruit qui s'étoit répandu que les habitans de la Caroline-méridionale avoient fait divorce avec les états-unis & étoient rentrés ſous la domination de l'Angleterre. On ne paroiſſoit presque plus douter, ici & à Paris, de la vérité de cette nouvelle, que les papiers-anglois avoient annoncée avec beaucoup d'emphaſe. Le chevalier Clinton, dans un rapport qu'il a envoyé aux miniſtres anglois, s'exprime ainſi à ce ſujet: *J'oſe*

affirmer à leurs Seigneuries, qu'il y a peu d'hommes dans cette province (la Caroline-méridionale) *qui ne ſoient dans ce moment, ou nos priſonniers, ou ſous les armes pour nous ſeconder. Il s'y trouve cependant encore quelques boute-feux & gens déſesperés qui, au lieu de prendre en conſidération les malheurs dont leur patrie eſt menacée, continuent par toutes ſortes de moyens d'entretenir la rébellion, & qui ſous prétexte d'une autorité dérivée d'une législation récemment uſurpée, tâchent par d'énormes amendes, des empriſonnemens ou des punitions rigoureuſes, d'obliger les fidèles ſujets du Roi à prendre malgré eux les armes contre la mere-patrie. Mais je réduirai ces rébelles à l'obéiſſance. Je ſuis préſentement en route pour New-Yorck avec les troupes que j'ai pu emmener en quittant Charles-Town, où j'ai laiſſé le lieutenant Général Cornwallis avec des forces ſuffiſantes pour conſerver cette place* &c. &c.

Sir Clinton ſe contredit dans ce rapport. Si la Caroline-méridionale eſt rentrée volontairement ſous la domination de l'Angleterre, pourquoi laiſſe-t-il

une

une partie de ſon armée à Charles-Town, tandis qu'il ſait que les américains & les françois réunis ſe propoſent d'attaquer New-Yorck, place importante pour les anglois, où ſe trouvent leurs magaſins les plus conſidérables & de laquelle dépend leur exiſtence dans ce pays?

M. Francklin vient de nous donner des éclairciſſemens à ce ſujet qui ne nous laiſſent plus rien à déſirer. Ce miniſtre a été chargé de la part des états-unis d'aſſurer le cabinet de Verſailles: „ que le congrès ayant appris „ avec indignation les menſonges débi-„ tés dans une rélation envoyée à Lon-„ dres par le général Clinton, il ſe hâ-„ toit de détruire les impreſſions fâ-„ cheuſes que de pareilles fauſſetés de-„ voient néceſſairement occaſionner; qu'il „ pouvoit aſſurer que les habitans de la „ Caroline-méridionale étoient toujours „ de la confédération des états-unis, „ qu'ils n'avoient jamais penſé à s'en

„ ſéparer;

„ séparer; que la prétendue adresse si-
„ gnée de deux cents dix des principaux
„ habitans de Charles-Town & présen-
„ tée au général Clinton & à l'amiral
„ Arbuthnot, étoit purement une intri-
„ gue des Torys chassés ou exilés des
„ deux Carolines, qui y étoient reve-
„ nus avec Clinton & qui, après la prise
„ de cette ville, s'étoient fait réinté-
„ grer comme bourgeois; que tels étoient
„ réellement les individus qui avoient
„ signé cette adresse, qu'on avoit envo-
„ yée à George III pour lui en imposer
„ ainsi qu'au parlement britannique, &
„ faire croire aux bons anglois que la
„ division régnoit dans les états-unis,
„ & que plusieurs provinces de la con-
„ fédération ne demandoient pas mieux
„ que de rentrer sous la domination de
„ la Grande-Brétagne „. M. Francklin
avoit ordre en outre de dire, au nom
de ses commettans: „ qu'on ne doit ajou-
„ ter aucune foi à toutes les rélations
„ des généraux anglois; que les fidèles
„ alliés de Louis XVI, habitans des deux

„ Caro-

„ Carolines montreront toujours autant
„ de zèle pour le maintien de leur in-
„ dépendance que les autres provinces
„ des Etats-unis de l'Amérique; que la
„ manière dont ils ont défendu Char-
„ les-Town en eſt une preuve; qu'en-
„ fermés dans leur ville & bloqués par
„ une armée de 12 mille hommes des
„ meilleures troupes britanniques, &
„ n'ayant reçu qu'un ſecours de deux
„ mille hommes de troupes continenta-
„ les, ils ſe ſont défendus pendant près
„ de quatre mois, quoiqu'il ſe fût joint
„ au fléau de la guerre une maladie
„ peſtilencielle qui enleva beaucoup de
„ monde pendant le ſiége. „ *Tandis*, ajou-
tent-ils, *que les généraux anglois envoyent à Londres des rapports abſolument contraires à ce qui ſe paſſe ici, ils ont chez nous des émiſſaires qui cherchent à répandre les bruits les plus déſavantageux contre la France, & à inſinuer qu'il n'y a point à compter ſur cette puiſſance; qu'elle abandonnera les américains du moment où les miniſtres du cabinet de St. James lui feront des propoſitions de*

 paix

paix où elle trouvera ſon avantage. Nous ſommes convaincus du contraire, & nous avons une trop haute opinion du miniſtre du Roi Très-Chrétien, pour croire qu'il veuille nous tromper. Et quand bien même il pourroit le vouloir, la politique s'y oppoſeroit : car, du moment où la France romproit avec nous, elle devroit s'attendre à ſe voir enlever toutes ſes poſſeſſions aux Antilles & ailleurs. Nous dirons même plus : Il eſt de l'intérêt de toutes les puiſſances maritimes de l'europe de s'unir à nous, afin d'ôter aux anglois l'empire des mers qu'ils ſe ſont arrogé. La neutralité armée qui vient d'avoir lieu, auroit dû plutôt être une confédération offenſive dirigée contre l'Angleterre, pour la forcer de renoncer à la prétention ridicule & abſurde qu'elle forme de naviguer ſeule ſur cet élement. Les anglois ne reſpecteront point cette neutralité-armée, & continueront d'inſulter le pavillon de toutes les nations. Si la France manque l'occaſion d'humilier ſon orgueilleuſe rivale, elle ne la retrouvera pas de long-tems : Jamais la poſition de nos ennemis n'a été auſſi critique, depuis

le

le commencement de la guerre; leurs forces ſont diviſées, l'armée qu'ils ont dans nos provinces eſt morcelée & hors d'état d'agir ſur un ſeul point, comme cela ſeroit néceſſaire. Ils pourront avoir encore quelques ſuccès contre nous; mais, à la fin, ils ſeront accablés par le nombre & obligés de faire une paix qui ne pourra manquer d'être honteuſe. Continuez, au reſte, d'aſſurer le miniſtre de notre auguſte allié Louis XVI, que nous ſommes bien réſolus de répandre jusqu'à la dernière goute de notre ſang pour la défenſe de notre liberté, & que rien ne nous fera changer.

M. le comte de Vergennes a été fort content de cette déclaration, & il a chargé M. Francklin de dire à ſes commettans, que S. M. ne mettroit bas les armes qu'après que ſes *grands* & *bons* alliés les états-unis auroient obtenu tout ce qu'ils avoient demandé, & que leur indépendance eut été reconnue. Le miniſtre a ajouté : *Vous pouvez même écrire au congrès, qu'avant peu nous aurons encore un nouvel allié, dont les forces maritimes réunies aux*

nôtres nous mettront dans le cas de pouvoir combattre les anglois avec avantage ſur mer. D'après cette aſſurance de M. de Vergennes, il paroît qu'on eſt certain que la Hollande ne tardera pas à ſe déclarer en notre faveur.

Le Roi vient de faire à S. M. Suédoiſe une déclaration à peu-près ſemblable à celle qui a été faite à la cour de Ruſſie, rélativement à la neutralité armée. S. M. dit: „ qu'elle a conſtamment déſiré que les puiſſances neutres ne reçuſſent aucuns dommages de la guerre dans laquelle elle étoit engagée; que ſes ordres avoient aſſuré aux navires appartenant à ces puiſſances, toute la ſureté & la liberté que les loix de la mer leur accordent; & que ſi quelques navigateurs particuliers ont eu à ſe plaindre d'avoir ſouffert par le fait des ſujets françois, elle n'a jamais manqué de leur rendre bonne & prompte juſtice. „

„ Sa

„ Sa Majeſté a vu avec la plus gran-
„ de ſatisfaction dans la déclaration qui
„ lui a été remiſe de la part du Roi de
„ Suéde, que l'intention de ce prince
„ étoit de continuer à protéger la na-
„ vigation de ſes ſujets contre toutes
„ violences; & que même S. M. Sué-
„ doiſe avoit réſolu de prendre des me-
„ ſures, de concert avec d'autres cours
„ & notamment avec l'Impératrice de
„ Ruſſie, pour parvenir plus efficacement
„ à ce but. Le Roi ne peut que ſou-
„ haiter que la réunion de S. M. Sué-
„ doiſe avec ces puiſſances opère tout
„ l'effet qu'elle s'en eſt promis; que la
„ mer ſoit libre conformément au droit
„ des gens & aux traités reconnus pour
„ n'être que l'explication de ce droit;
„ afin que les nations qui n'ont point
„ pris de part à la guerre n'en reſſen-
„ tent point les maux. „

„ S. M. a renouvelé aux officiers de
„ ſa marine & aux corſaires qui portent
„ ſon pavillon, des ordres entiérement
„ conformes aux principes ſur leſquels

„ doivent repoſer la ſureté & la tran-
„ quillité de tous les bâtimens neutres.
„ Les ſujets du Roi de Suéde doivent
„ être d'autant plus aſſurés de n'éprou-
„ ver aucuns dommages de la part de
„ ceux de S. M., qu'il n'eſt aucun fran-
„ çois qui ignore l'alliance & l'amitié
„ qui ſubſiſtent depuis ſi longtems entre
„ les deux royaumes.„

„ Les précautions que S. M. Sué-
„ doiſe a priſes, devant contenir les na-
„ vigateurs Suédois dans les bornes de
„ la plus exacte neutralité; ce ſera un
„ nouveau motif pour eux de réclamer
„ l'exécution des loix dont leur maître
„ ſe montre le zélé défenſeur: loix que
„ le Roi ſouhaite ardemment de voir
„ adopter par le concours unanime de
„ toutes les puiſſances; de manière que
„ nul n'ait à ſouffrir de la guerre, ſi
„ ſon ſouverain n'y prend point de part,
„ dès qu'il ſe ſera conformé aux regles
„ preſcrites pour prévenir tout abus de
„ la part du pavillon neutre.„

Je fais de bonne part que notre cour, pour déterminer plus sûrement les Etats-généraux à se déclarer en sa faveur, s'occupe secrétement des moyens d'engager les puissances qui forment la neutralité-armée à ne point les admettre parmi elles. Il a été envoyé en conséquence des instructions à notre ministre à Pétersbourg, afin qu'il croise les négociations des deux plénipotentiaires hollandois, députés vers l'Impératrice de Russie pour accéder de la part de Leurs Hautes Puissances à la dite neutralité. Les anti-Stadhoudériens préférent, dit-on, la guerre. Ils ont tort sans doute, si, comme on me l'assure, ils ne sont pas en état de la faire; & dans ce cas, je ne conçois pas quels peuvent être nos projets. Quelqu'un qui est dans le secret de tout ce qui se passe, m'a assuré que c'étoit le plus beau coup de politique du comte de Vergennes, & qu'avant trois mois il me diroit le mot de l'énigme.

On nous écrit de la Haye que Sir Yorck, ambaſſadeur d'Angleterre, commence à ne plus ſe conduire avec cette ſageſſe & cette prudence qu'il avoit miſes jusqu'àpréſent dans les affaires, & que ce changement de ſyſtême pourroit bien hâter la rupture de la république avec la cour de Londres. Quelqu'un qui fit, en dernier lieu, des obſervations à ce miniſtre ſur cette variation dans ſa conduite, en reçut pour réponſe : *Je ſuis forcé d'en agir ainſi pour me conformer aux ordres du Lord Stormont. Je lui ai fait des repréſentations à ce ſujet, qu'il n'a point écoutées. Il eſt malheureux de dépendre d'un chef, hors d'état de rien faire par lui-même, & qui ſe laiſſe conduire par des ſous-ordres. Il a donné ſa confiance à un* Fraſer, *à un* Cumberland *& à un certain Jéſuite Irlandois : ces trois perſonnages ont pris le plus grand ascendant ſur ſon esprit, & lui font faire toutes les ſottiſes qu'ils veulent. Ce ſont ces hommes obscurs qui ſont la cauſe que l'Espagne s'eſt déclarée contre nous, que la Ruſſie a imaginé cette neutralité armée ; ce*

ſont

ſont eux enfin qui nous brouilleront avec les hollandois: car, d'après les inſtructions que je reçois, je vois la rupture très prochaine, ſans pouvoir l'empêcher. La France a dans ce moment trop d'avantages ſur nous pour qu'il reſte de l'espoir de faire changer les choſes.....

Vous voyez, mon cher Comte! que ces ſages anglois font des ſottiſes comme nous, de l'aveu même de leurs miniſtres. Adieu! Plaignons les ſouverains qui ſe laiſſent conduire par de pareilles gens.

Je ſuis &c.

LETTRE IV.

De Berlin, *le 24 Août 1780.*

Du Comte de.... à M. de...

Je vous ai rapporté, dans ma dernière, une conversation que j'ai eue avec M. le baron de Hertzberg. Je viens d'en avoir une autre avec un anglois, homme très instruit sur les affaires de son pays ainsi que sur celles de toutes les puissances de l'europe, dont il m'a paru connoitre à fond la politique & les différens intérêts. Je lui parlai de vos succès, de ceux des américains, & de la belle défense que ces derniers, seuls, avoient opposée à l'Angleterre; défense à laquelle le cabinet britannique & ses partisans ne s'attendoient pas. — *Ils auroient dû s'y attendre*, me répondit Milord P..... *& se ressouvenir de ce que Lord Chatham, de glorieuse mémoire, dit en plein parlement, savoir: „qu'il conseilloit de se réconci-*

lier

lier promptement avec les américains; que c'étoit le seul moyen de sauver la patrie; qu'un delai de six semaines seulement rendroit toute réconciliation impossible, & que rien n'étoit plus absurde que de prétendre conquérir une république aussi vaste, aussi peuplée que l'Amérique-Septentrionale, avec quelques milliers d'allemands disciplinés.„ La suite a prouvé & prouve encore combien ce grand homme avoit raison. Williams Pitt fut le seul ministre qui, pendant tout le tems qu'il fut en place, conduisit les affaires de la nation avec une habileté & un succès constans. Il vouloit, en 1777, que l'on déclarât la guerre à la France, & que préalablement on fit main-basse sur tous ses navires marchands, sans s'embarasser de l'effet qui pourroit en résulter. Il étoit aussi d'avis qu'au lieu de se laisser amuser par l'Espagne, on la sommât de se déclarer cathégoriquement sur le parti qu'elle vouloit prendre, & que pour peu qu'elle hesitât d'adopter la neutralité, on s'emparât de ses riches galions qui revenoient du Mexique. Deux coups aussi hardis, frappés presque en même

tems

tems, auroient étonné l'europe & mis nos rivaux hors d'état de commencer la guerre, & les espagnols dans l'impoſſibilité de les ſeconder. Le Lord Cambden penſoit à peu-près de même que l'immortel Pitt. Il prétendoit que l'Angleterre devoit préférer de faire la guerre à toute l'europe, plutôt qu'à ſes ſujets américains. — „ Je ne conçois pas, dis-
„ je au Lord P...., comment vos mi-
„ niſtres ont pu ſe tromper auſſi lour-
„ dement. Je dirai, à la louange des
„ françois, qu'ils ont agi aſſez ou-
„ vertement. L'arrivée des docteurs
„ Francklin & Deane à Paris, l'accueil
„ qu'ils y reçurent, les préparatifs qui
„ ſe faiſoient, les ſecours que l'on don-
„ noit aux américains : toutes ces cir-
„ conſtances réunies annonçoient évi-
„ demment des intentions hoſtiles. Vo-
„ tre ambaſſadeur près de la cour de
„ Verſailles n'auroit jamais dû s'y mé-
„ prendre, & encore moins croire à
„ tout ce qu'on lui diſoit & ſe laiſſer
„ braver, comme il l'a fait, par les deux
„ envoyés des américains. „ — *Notre am-*

baſſadeur

baſſadeur n'étoit pas l'homme qu'il falloit pour une miſſion auſſi délicate. Le comte de Vergennes l'appelloit ſon mannequin, à qui il faiſoit prendre toutes les attitudes qu'il vouloit. Mais Lord Stormont étoit protégé alors par le Roi & par le parti écoſſois. Germaine aſſuroit que la marine de France n'étoit pas en état de ſe meſurer contre celle de l'Angleterre, & l'on ajoutoit foi à ces rapports. Cependant nous avions à Paris un émiſſaire ſecret, qui nous ſervoit bien: c'étoit le Lord Shelburn qui le payoit. Auſſi ce dernier étoit-il beaucoup mieux informé que Mrs. du cabinet de St. James, de tous les armemens qui ſe faiſoient dans les ports de France & d'Eſpagne. Dans une ſéance du parlement, ce Lord parla en homme inſtruit; il prévint de tout ce qui ſe tramoit contre nous, ajoutant qu'il n'y avoit pas un moment à perdre pour ſe mettre en état de défenſe. Mais l'influence du parti miniſtériel empêcha de déférer à ſes avis. Lord Stormont, qui étoit l'oracle de ce parti, aſſuroit ,, que les ſecours donnés aux américains ne leur étoient fournis ,, que par quelques négocians, à la tête deſquels ſe trouvoit un avanturier, le Sr. de

Beau-

„ *Beaumarchais, désavoué par le gouverne-*
„ *ment.* „ *Tels étoient les rapports de notre ambaſſadeur ; & on y ajoutoit la plus grande croyance.* — „ Les avis contraires que vous
„ receviez d'autre part, auroient dû vous
„ tenir ſur vos gardes. „ — *J'en conviens; mais on ne croyoit qu'à ceux envoyés par l'homme du parti.* — „ Si un miniſtre
„ de notre monarque s'étoit conduit
„ comme votre Lord Stormont, à coup-
„ ſûr il eut été puni, & Spandau au-
„ roit bien pu lui ſervir de retraite. „
— *Nous ne ſommes pas auſſi ſévères, & nous reſſemblons en ce point aux françois : plus ceux qui ſont en place ſont de ſottiſes, plus ils ſont aſſurés de l'impunité; c'eſt ſouvent même un moyen pour s'avancer, & vous en avez un exemple dans le Lord Stormont : à ſon retour de France, il eſt entré au miniſtère. Je dois vous dire, au reſte, que je ne prétends point accuſer cet ambaſſadeur d'avoir voulu trahir ſa patrie; ſes ſentimens le mettent au deſſus d'un pareil ſoupçon. Mais on peut juſtement le taxer d'ignorance & d'incapacité. Il auroit dû mieux connoitre les facultés des négocians françois; s'il eut conſulté quelqu'un,*

on

on lui auroit dit qu'il n'en est point d'assez riches dans le royaume pour être en état de faire une avance de cent mille écus. En voici la raison: un pareille mise de fonds suppose une fortune au moins du triple plus considérable. Un négociant françois qui se voit propriétaire d'un aussi fort capital, se fait ennoblir; ses fils veulent devenir de grands-seigneurs; ils croiroient déroger en continuant le commerce de leur pere. Quelqu'un qui connoit bien la France ainsi que l'état de toutes ses villes commerçantes, m'a assuré qu'on auroit de la peine à trouver dans ce royaume cinquante familles de négocians qui suivissent cet état depuis trois générations. C'est, à mon avis, une conduite très impolitique de la part du Roi de France, que de tenir une fabrique de lettres de noblesse, & de soutirer l'argent de ses sujets pour un vain titre qui ne donne qu'un lustre factice à ceux qui ont la sotte ambition de l'acquérir. Chez nous, il en est autrement: comme c'est le commerce qui est la source des richesses & la base du crédit de la Grande-Brétagne, nos négocians se trouvent trop honorés de leur état pour avoir envie d'en changer; & c'est cette noble

emu-

émulation qui regne parmi eux & cette constance des enfans à suivre le même état que leurs pères, qui leur assurera une supériorité constante sur les négocians françois. Aussi la plus grande partie du numéraire de l'Angleterre se trouve-t-il dans les mains des commerçans. Il en est de même de la Hollande. En France, au contraire, ce sont les financiers qui possédent les plus grosses fortunes; mais ces richesses, comment les ont-ils acquises? en pressurant la substance du peuple & en exerçant toutes sortes de vexations. Un abus aussi dangereux ne peut que hâter la chute de cet empire. Au reste, je suis d'opinion que le commerce ne peut jamais fleurir dans un pays où il est assujetti à mille entraves, où une foule de préjugés & de distinctions de rang resserent les esprits & étouffent l'émulation, où enfin le pouvoir monarchique s'appesantit sur tous les individus. C'est ce qui me fait espèrer que la France ne sera jamais ce qu'elle pourroit être, surtout si elle avoit une constitution qui la mît dans le cas de profiter de tous les avantages qu'elle a, tant par sa position heureuse entre les deux mers que par l'extrême fertilité de son terroir, sa popula-

tion

tion nombreuse & l'industrie naturelle d'une nation, la plus active peut-être de l'europe, & qui n'auroit besoin que d'être bien conduite pour nous surpasser. Vous voyez ce que sont devenues toutes ces compagnies qui se sont formées successivement, & entre autres celle du Mississipi, à laquelle succéda la compagnie des grandes-Indes, qui a été pareillement détruite. Ces associations pour le commerce ne pouvoient pas réussir, par la raison que le gouvernement s'en est toujours mêlé, qu'un commissaire du Roi assistoit à toutes les délibérations, que la plûpart des intéressés étoient des ignorans dans cette partie, & qu'enfin le commerce, pour prospérer, veut être parfaitement libre & conduit par des négocians, & non par des commissaires du Roi qui n'y entendent rien.

J'avoue que la France nous a porté un coup terrible en nous divisant avec nos colonies; mais ce coup n'est pas mortel; nous pouvons avec le tems réparer le mal qu'elle nous a fait. Mon opinion & celle de tous les bons anglois, c'est de faire le sacrifice de nos colonies & de reconnoitre, plûtôt que plus

tard, leur indépendance, pour terminer une guerre qui est aussi déshonorante que ruineuse pour l'Angleterre. Nous pourrons ensuite prendre, dans le loisir de la paix, toutes nos mesures pour faire repentir nos ennemis de la conduite qu'ils ont tenue envers nous. Avec de bons procédés, il nous sera peut-être facile de ramener les américains, qui n'en seroient jamais venus au parti violent qu'ils ont pris, si on avoit envoyé chez eux des hommes sages & qui eussent employé les voies de la douceur envers eux. — „ Je vous avoue, répon-„ dis-je à Milord, que j'ai été étonné „ qu'on eut choisi pour cette mission „ des Carleton, des Cornwallis & tant „ d'autres qui par leur conduite mala-„ droite & odieuse n'ont fait qu'irriter „ les esprits. „ — *On n'a trouvé qu'eux qui voulussent se charger d'être les instrumens du pouvoir despotique; mais la faute qu'a fait le parlement d'Angleterre, c'est de ne pas s'être opposé à leur départ, ou de ne pas les avoir déclaré traitres à la patrie, du moment où ils commencèrent à agir hostilement contre les américains.* — „ Une partie de votre

„ par-

„ parlement étoit vendue à la cour, & „ cette dernière étoit assurée de la ma- „ jorité. „ — *Cette guerre étoit généralement désapprouvée par la nation, par tous les hommes-d'état, les vrais citoyens & les philosophes. Elle avança la mort de William Pitt. Hume dit en mourant qu'il regrettoit d'avoir vécu assez longtems pour être le témoin de cet acte de tyrannie. Edmont Burcke reprocha publiquement aux Torys de se réjouir du massacre qui avoit été fait de leurs frères par de barbares mercénaires, tirés de la fange des pays de servage. „ Je rougis pour vous, leur „ disoit cet orateur, de vous voir applaudir à „ la fureur sanguinaire du soldat étranger qui „ égorge vos concitoyens. Quoi! ce qui de- „ vroit vous inspirer la plus vive horreur, „ peut-il être pour vous un objet de triom- „ phe! pouvez-vous vous enorgueillir de cet „ affreux succès comme vous feriez des plus „ brillans exploits & d'une victoire signalée „ remportée sur les ennemis de la patrie!* „ — J'interrompis Milord pour lui observer qu'on pouvoit accuser toute la nation d'avoir été complice de cette guerre,

puisqu'il lui eut été facile de l'empêcher, & qu'il n'eut s'agi pour cela que de ſurveiller les membres du parlement vendus à la cour, & de les faire comparoitre, ainſi que les miniſtres, à ſon tribunal pour y rendre compte de leur conduite. „ La conſtitution angloiſe, „ ajoutai-je, offre tant de moyens de „ mettre des bornes à l'autorité royale, „ qu'il eut été aiſé de faire échouer „ les projets miniſtériels & d'empêcher „ cette ſciſſion funeſte entre les colo- „ nies angloiſes & la mère-patrie. „ — *Je conviens de ce que vous me dites*, répondit Milord; *mais il falloit quelqu'un qui ſût diriger des efforts auſſi ſalutaires, & lutter avec énergie contre la cabale miniſtérielle. Ce ſont, au reſte, nos disputes parlementaires qui ont éclairé les américains ſur ce qu'ils avoient à faire. Les écrits qui parurent à Londres en leur faveur, la ſupreſſion de l'*Habeas corpus *&* l'interdit *de Boſton, donnèrent lieu à ce manifeſte ingénieux, ayant pour titre:* le Sens commun. *Ce fut cet écrit qui ſervit de modele aux inſurgens pour le fameux acte par lequel ils annoncèrent leur indépendance.*

Le

Le général Washington n'avoit jamais compté ſur des ſuccès auſſi rapides, ni ſur une révolution auſſi prompte; la plus grande partie de ſes concitoyens étoient auſſi étonnés que lui des avantages qu'on avoit remportés ſur les troupes royaliſtes.

Le projet des américains ne fut d'abord que de faire révoquer tous les actes oppreſſifs que l'Angleterre s'étoit permis contre les colonies, & de ſe procurer des conditions honorables. Je vais vous faire lecture d'une lettre que Washington écrivit, dans ce tems, à ſa femme & dont j'ai une copie. — Milord chercha dans ſon porte-feuille & lut:

Lettre du Général Washington à ſon épouſe, en date du 24 Juin 1776.

*„ Pourquoi vous plaignez-vous de ma ré-
„ ſerve, & quelles peuvent être vos raiſons
„ pour croire que je me défie de votre pru-
„ dence ou de votre fidélité? Je ſais qu'on
„ ne peut poſſéder ces deux qualités à un de-
„ gré plus éminent que vous. Mais pour-*

*„ quoi irois-je vous ennuier de détails fasti-
„ dieux, de projets & de plans qui varient
„ sans cesse, & qui par conséquent pourroient
„ déja être abandonnés au moment où vous
„ en seriez informée? Qu'il vous suffise de
„ savoir ce que je vous ai dit & écrit tant
„ de fois: autant de tems que j'aurai le com-
„ mandement de l'armée, tous les préparatifs
„ de guerre n'auront jamais que la paix pour
„ objet. Il est impossible de supposer que, de
„ part & d'autre, les esprits ne cherchent
„ pas à se rapprocher, que l'heureuse suspen-
„ sion que l'hiver met aux hostilités ne rame-
„ ne le calme, & que la voix de la raison ne
„ se fasse entendre. L'intérêt de l'Angleterre
„ & le nôtre, est de travailler de bonne foi
„ à un accommodement; car la guerre, à
„ mon avis, ne peut être que funeste aux deux
„ partis; & si elle a lieu, il faudra une lon-
„ gue paix pour réparer tous les maux qu'elle
„ aura causés. Telle est mon opinion. Il
„ est d'une nécessité indispensable qu'il s'opere
„ entre nous & la mere-patrie une réconci-
„ liation sincère & parfaite; par la raison
„ que les anglois ne peuvent pas plus se pas-
„ ser de nous, que nous d'eux.„*

„ On

„ *On ne peut comprendre, me dit-on, ce*
„ *qui nous empêche de convenir dès-à présent*
„ *de quelques conditions raisonnables, sans*
„ *attendre que nous nous soyons épuisés réci-*
„ *proquement par d'extravagantes hostilités qui*
„ *ne peuvent qu'être nuisibles à l'Angleterre*
„ *& à nous. Les commissaires anglois &*
„ *les nôtres doivent être convaincus de cette*
„ *vérité, & j'ignore jusqu'à ce moment ce qui*
„ *a pu mettre obstacle à une réconciliation &*
„ *à une paix aussi nécessaires. O vous! qui*
„ *connoissez mon cœur, vous savez qu'il ne*
„ *forma jamais d'autres vœux, depuis le*
„ *commencement des troubles de notre chère*
„ *patrie. Je me suis préparé depuis long-*
„ *tems à tous les événements; j'en excepte un*
„ *seul: celui d'une paix honteuse. S'il n'y a*
„ *pas d'autres moyens de faire cesser les hor-*
„ *reurs de la guerre, je continuerai, malgré*
„ *moi, cet affreux métier; & dût-il m'en*
„ *coûter tout ce que j'ai de plus cher au mon-*
„ *de, je ne négligerai rien de tout ce qui*
„ *pourra suppléer à mon insuffisance, pour*
„ *parvenir à remplir un objet également utile*
„ *pour la Grande-Brétagne & pour l'Améri-*
„ *que, & qui tend uniquement à rétablir sur*

„ *une*

„ une base solide la sureté & l'existence poli-
„ tique des deux pays, & à assurer la pros-
„ périté d'une nation qui doit combattre pour
„ la liberté des peuples & non pour les as-
„ servir. „

— Telle étoit la façon de penser de Washington, en 1776. Si la Grande-Brétagne eut profité de ces dispositions, jamais elle n'en seroit venue aux extrémités où elle s'est portée depuis, & dont l'entêtement de notre bon Roi George III. est en partie la cause. On lui a mis dans la tête que des sujets rébelles ne peuvent être réduits que par la force, & il n'en veut pas démordre. Ce qui contribue encore à le faire persister dans sa résolution, ce sont les avis qu'il reçoit de la part de quelques gouverneurs royalistes de l'Amérique, qui l'assurent du succès de ses armes dans ces contrées, & qui lui écrivent une foule de mensonges auxquels il croit comme à la Bible. Un homme qui auroit pu beaucoup contribuer au rapprochement des deux partis, c'étoit William Eden, homme de mérite, qui avoit épousé une sœur de Frédéric Calvert, dernier baron de Baltimore; cette

alliance

alliance lui avoit fait obtenir le gouvernement du Mariland; & par ſon influence, il lui eut été facile d'appaiſer les mécontentemens qui régnoient dans cette province, s'il ne ſe fût pas déclaré pour le parti royaliſte, & qu'il n'eut pas ſecondé les vues des miniſtres de St. James pour établir le despotisme. La convocation du Mariland, quoique convaincue qu'Eden avoit travaillé à l'aſſerviſſement de cette colonie, uſa cependant envers lui de la plus grande modération; elle crut devoir cet égard pour ſes qualités perſonnelles & ſurtout pour ſon titre d'époux d'une descendante des fondateurs du Mariland. On lui inſinua qu'attendu les principes qu'il paroiſſoit avoir adoptés, il feroit bien de repaſſer en Angleterre; on le fit embarquer ſur un vaiſſeau du Roi qui partoit pour l'europe. Si William Eden eut donné aux miniſtres britanniques des détails exacts ſur ce qui ſe paſſoit dans la province du Mariland, & qu'il n'eut pas aſſuré que les troubles qui y régnoient n'étoient occaſionnés que par quelques factieux de la lie du peuple, l'Angleterre peut-être ne ſe fut pas portée au parti violent qu'elle a pris.

Lorsque l'ex-gouverneur quitta la colonie, il fut accompagné du président de la convention du Mariland & de plusieurs autres notables de la province, qui le conjurèrent de représenter au Roi & à ses ministres le danger qu'ils couroient en voulant pousser à bout les américains. Ceci se passoit en 1777. M. Eden arrivé à Londres, eut une conférence avec le Roi, à laquelle assisterent les Lords Buth & North. Ces derniers lui avoient fait auparavant sa leçon, afin qu'il opinât comme eux pour la guerre. Pour lui témoigner leur reconnoissance, ils le firent nommer sous-secrétaire d'état. C'est par de tels moyens, en prodiguant les récompenses & les emplois tant dans le civil que dans le militaire, que les deux premiers moteurs de l'insurrection des américains parvenoient à séduire ceux qui n'avoient pas assez de fermeté pour rester invariablement attachés à la bonne cause. Mais ce qui a le plus contribué à hâter cette révolution, ce sont les cruautés exercées par le Lord Dunmore dans la Virginie. La France profita de la circonstance pour se venger de nous, & elle n'y a que trop bien réussi.

Mais

Mais en apprenant aux américains à combattre pour leur liberté & à s'oppoſer au pouvoir arbitraire, elle donne une leçon à ſes propres ſujets; & ces derniers, tôt ou tard, en profiteront pour mettre des bornes à l'autorité de leur ſouverain & au despotisme de ſes miniſtres. — „Je ſuis de votre avis. „Je crains que cette révolution de l'A-„mérique ne faſſe fermenter nos têtes „européennes & qu'elle n'occaſionne „un bouleverſement général. Mais at-„tendons, pour en juger, que quelques „années de paix ſe ſoient écoulées.„ — *Ce fut dans un bois*, continua Milord, *que furent propoſées les premières loix qui devoient ſervir de baſe au gouvernement des états-unis. Les membres choiſis pour travailler à un code, s'aſſemblèrent, hors de la ville, dans un endroit ceint de tous côtés d'arbres touffus, & des bancs de gazon préparés par la nature leur ſervirent de ſieges. (C'étoit dans la Virginie que ceci ſe paſſoit). On délibéra d'abord ſur l'élection d'un Préſident. Trois des membres les plus recommandables furent nommés, & enſuite interrogés ſur le*

principe

principe qui devoit ſervir de fondement à la conſtitution de la Virginie. On garda pendant quelque tems un profond ſilence ; tous les yeux étoient fixés ſur les candidats. Le premier répondit que le principe ſur lequel devoit repoſer la conſtitution, c'étoit la liberté du peuple, qui conſiſtoit à n'être commandé que par les loix & à ne reconnoitre aucun homme ſupérieur à un autre, ſans le ſuffrage libre du peuple. Le ſecond dit que ce principe étoit la modération, qui maintenoit les mœurs, mettoit des bornes à l'ambition des hommes, & les obligeoit de conformer leurs volontés à ce qui eſt preſcrit par la loi. Le troiſième prétendit que c'étoit la vertu, qui conſiſte dans l'habitude des actions utiles à la ſociété, & que les loix ne devoient avoir d'autre but que d'entretenir cette habitude dans tous les membres qui compoſeroient la république. Les réponſes de ces trois citoyens furent généralement applaudies. Comme on étoit incertain ſur celui à qui on donneroit la préférence, on eut recours au ſcrutin, & il fut décidé & arrêté que la liberté, la modération & la

vertu

vertu ſeroient déſormais les principes qui ſerviroient de baſe à la conſtitution du gouvernement de Virginie. Heureuſes ſeroient les nations qui pourroient imiter l'exemple des Virginiens! Mais cela ſera difficile, autant de tems qu'il exiſtera parmi elles des diſtinctions de rang, que la liberté *ſera enchaînée par deux ou trois cents mille esclaves armés & toujours prêts à faire exécuter les ordres émanés du pouvoir arbitraire; que la* modération *des ſouverains ſe bornera à ne pas faire tout le mal qu'ils pourroient faire; que la* vertu *ne conſiſtera que dans des démonſtrations extérieures; & qu'enfin les hommes vicieux & corrompus, mais riches, pourront parvenir à tous les emplois & braver impunément les loix.*

Que penſez-vous, Monſieur! de l'opinion de Milord P....? Je vous avoue que je ſuis de ſon avis. Il faudroit une bien forte ſecouſſe dans tous nos gouvernemens européens pour régénérer ces peuples, accoûtumés au joug auquel on les tient attachés. Ils ſont d'ailleurs

trop

trop obſervés; ſi quelque nation avoit envie de prendre une délibération ſemblable à celle des Virginiens, on la traiteroit de rébelle; & les orateurs de la *liberté*, de la *modération* & de la *vertu* ſeroient jugés dignes du fatal cordon.... Chez nous, on coloreroit cette injuſtice par un beau réquiſitoire. Ailleurs, on y mettroit moins de formalité & peut-être auſſi moins de ſévérité.

Comme Milord P.... reſte encore quelque tems ici, je vous ferai part de ſes nouvelles réflexions. Je vous avoue que je me plais beaucoup à ſa converſation; il eſt impoſſible d'avoir plus de connoiſſances qu'il n'en a. Il voyage pour ſe diſtraire; il ne veut pas, dit-il, être le témoin des ſottiſes de ceux qui gouvernent ſon pays, & encore moins y coopérer. Son intention eſt de ne retourner à Londres que lorsque la paix ſera faite.

Adieu, Monſieur! Je ſuis &c.

LETTRE V.

De Versailles, *le 12 Septembre 1780.*

De Mr. de.... au Comte de....

J'ai lu avec un vrai plaiſir, mon cher Comte! vos lettres du 10, 16 & 24 Août. Je ne connoiſſois point les réponſes du Roi de Pruſſe au chapitre de Munſter & à l'Electeur de Cologne, dont vous me faites part dans la première. Je ſuis parfaitement de votre avis: ſi votre monarque eut voulu bien ſérieuſement empêcher cette élection, il eut fait quelque choſe de plus que d'écrire. La modération qu'il a montrée dans cette affaire n'eſt pas dans ſon caractère: auſſi eſt-on bien perſuadé ici que toutes ſes démarches n'ont été qu'un ſimulacre d'oppoſition. Je peux vous aſſurer, au reſte, que nous lui ſavons gré de ſa complaiſance & que dans l'occaſion nous lui rendrons la pareille.

Je

Je vous remercie de la communication que vous m'avez donnée de votre converſation avec M. le Baron de Hertzberg; elle m'a ſingulièrement intéreſſé. J'ai eu occaſion de voir ce miniſtre à Berlin, dans les années 1766 & 1767; j'eus avec lui différens entretiens, dans lesquels nous parlames politique & littérature; il étoit fort reſervé ſur le permier article, mais très communicatif ſur le ſecond. Il me dit qu'il avoit le projet de faire revenir le Roi ſon maître de ſa prévention contre les auteurs allemands. „ C'eſt un vieux préjugé, ajouta-t-il, difficile à déraciner. S. M. „ accoûtumée dès ſa jeuneſſe à la littérature françoiſe, a contracté l'habitude „ de n'écrire que dans cette langue: elle „ a fait à la vérité, tant en vers qu'en „ proſe, des choſes charmantes. Tout „ ſouverain qu'elle eſt, elle n'a pas été „ inſenſible à l'accueil que le public a „ fait à ſes ouvrages. Voila pourquoi „ elle préfère les écrivains de votre nation à tous les autres. Je dois auſſi

„ vous

„ vous dire qu'alors que le Roi, n'étant
„ encore que Prince-Royal, ſe livra à
„ la culture des lettres, nous n'avions
„ pas un ſeul ouvrage en Allemand qu'on
„ pût appeler bon. Ce ne fut que vers
„ l'année 1750 que notre pays commen-
„ ça à s'éclairer, & que notre littérature
„ ſortit du berceau. Depuis, il s'eſt for-
„ mé des ſujets dans tous les genres,
„ & nous en avons pluſieurs qui ont
„ écrit, en vers ainſi qu'en proſe, avec
„ beaucoup de pureté & d'une manière
„ très agréable. Nos gens-de lettres
„ n'ont beſoin que d'être encouragés
„ par marcher d'un pas égal avec ceux
„ des autres nations qui ont de la cé-
„ lébrité; & je voudrois que le Roi,
„ comme juge compétent, ſe déclarât
„ leur protecteur.„

Je fis quelques obſervations à M. le baron de Hertzberg, auxquelles il répondit avec beaucoup de juſteſſe. Chacun eſt prévenu pour ſa nation : il me parut être un bon germain, très attaché à ſon pays & fait pour le poſte

qu'il occupe. Il n'eſt pas poſſible d'être plus inſtruit qu'il ne l'eſt ſur les intérêts politiques de la Pruſſe & ſur la conſtitution de l'empire ; il mérite à tous égards la confiance dont il jouit. Mais j'ai trouvé que votre monarque ne gâtoit point ſes miniſtres en les comblant de trop de faveurs. Dans le tems dont je vous parle, M. le baron de Hertzberg n'étoit payé que médiocrement, & nullement, ſelon moi, en raiſon des ſervices importans qu'il avoit rendus à l'état. Il eſt certain qu'il n'y a pas de ſouverain en europe qui ſoit auſſi bien ſervi que le vôtre, & à qui il en coûte moins. Si Louis XV. & Louis XVI. avoient eu des miniſtres auſſi déſintéreſſés, nos finances ſeroient dans un bien meilleur état.

Votre Lord anglois vous a dit la vérité au ſujet de la guerre que nous avons avec l'Angleterre. Il eſt très certain qu'il n'a tenu qu'à cette dernière de ſe réconcilier avec ſes colonies, & que par la conduite qu'elle a tenue, elle

nous

nous a, pour ainſi dire, forcés à nous déclarer en faveur des américains. Le cabinet de St. James, encore tout glorieux du ſuccès de ſes armes dans la guerre de ſept ans, s'eſt imaginé qu'il en ſeroit de même dans celle qu'il nous fait aujourd'hui; mais il s'eſt lourdement trompé. Je peux vous aſſurer, au reſte, que nous n'étions nullement préparés à cette guerre, & qu'au commencement de l'année 1778, nous n'avions encore pris aucunes meſures pour la faire. Si le conſeil que donna William Pitt, en 1777, avoit été ſuivi, notre marine marchande auroit pu être détruite en partie, & nos îles-ſous le vent, qui étoient ſans défenſe, tomber entre les mains des anglois. Mais le bon génie de M. de Vergennes avoit fait nommer le Lord Stormont pour ambaſſadeur de la Grande-Brétagne près de nous. C'étoit en effet la meilleure pâte d'homme qu'on ait peut-être jamais pétri pour en faire un négociateur, & votre Lord a eu raiſon de vous dire qu'on en faiſoit ce qu'on vouloit. Quelqu'un de la cour qui

a conſervé ſon franc-parler avec M. le comte de Vergennes, fit tomber un jour la converſation ſur la révolution operée en Amérique. Ce dernier demanda ce qu'on en penſoit dans le public, & ce qu'on diſoit de lui. — *Je n'oſe répondre à votre queſtion*, répondit le Comte de.... — „ Pourquoi, répliqua le miniſtre. „ — *C'eſt une plaiſanterie qui pourroit vous déplaire.* — „ Oh, dites toujours! j'y ſuis „ accoûtumé depuis longtems, & cela „ m'amuſe. „ — *Vous le voulez?* — „ Oui. „ — *Eh bien! on dit que vous êtes comme le bourgeois-gentilhomme, qui faiſoit de la proſe ſans le ſavoir; que vous avez entrepris une guerre heureuſe, ſans vous en douter; que le hazard ſeul vous a bien ſervi, & qu'après avoir amuſé longtems les députés américains, vous ne vous êtes déterminé à conclure ce traité d'alliance avec les états-unis, que d'après la menace qu'ils vous firent de ſe réconcilier avec l'Angleterre, ſi vous ne vous décidiez promptement ſur le parti que vous vouliez prendre.* — „ Il y a quelque choſe „ de vrai dans tout cela; mais ceux qui

parlent

„ parlent ainſi ne ſavent pas tout....
„ J'avois un autre projet bien plus im-
„ portant, & il n'eut tenu qu'au Roi
„ d'Angleterre de réduire ſes colonies;
„ je lui en avois offert les moyens;
„ mais le cabinet de St. James ne mit
„ pas aſſez de ſecret dans cette négo-
„ ciation, qui auroit eu tout le ſuccès
„ déſiré, ſi elle avoit été conduite dif-
„ féremment qu'on ne l'a fait, & qu'on
„ ne ſe fût pas confié à des gens inté-
„ reſſés à la faire manquer..... (*)

J'ignorois quelques-uns des faits dont vous a parlé votre Lord. Je ne con-

 noiſſois

(*) On aſſure que M. le comte de Vergennes avoit voulu opérer la même révolution en Angleterre qu'en Suéde; & rendre le Roi le maître de ſon parlement, comme Guſtave l'étoit devenu du ſénat de Stockholm. Le Lord Buth avoit fort goûté ce projet; mais un de ceux qu'on avoit mis dans le ſecret, le trahit & ſauva ſa patrie des fers qu'on vouloit lui faire porter. Alors M. de Vergennes, piqué de n'avoir pu réuſſir, ſe déclara en faveur des américains. L'Angleterre devroit élever un monument de reconnoiſſance à celui qui conſerva la liberté à ſa patrie.

noiſſois pas la lettre de Washington à ſon épouſe, ni cette aſſemblée des Virginiens tenue dans un bois, & dans laquelle les principaux points qui devoient ſervir de baſe à la nouvelle conſtitution qu'on vouloit établir, furent propoſés & acceptés. Vous avez raiſon de dire que, ſi pareille aſſemblée avoit lieu dans votre pays ou dans le nôtre, les orateurs de la *liberté*, de la *modération* & de la *vertu* feroient fort mal accueillis. Ici, on les dénonceroit comme perturbateurs du repos public, comme coupables de haute-trahiſon; & ſuivant le terme de notre admirable code de loix criminelles, les chefs de cette aſſemblée feroient peut-être condamnés à perdre la vie: cela dépendroit de la manière dont nos ſeigneurs de la cour du parlement feroient diſpoſés..... Je ſuis d'opinion que, pour opérer une révolution comme celle de l'Amérique, il faut que toute une nation ſoit bien d'accord, & réſolue de faire les plus grands ſacrifices pour recouvrer ſa liberté. Chez nous, ainſi que dans tous les autres états

de

de l'europe gouvernés par un ſeul, le patriotisme eſt entiérement éteint; l'affreux égoïsme lui a ſuccédé, & il fait tous les jours des progrès plus effrayans. En France, le clergé tient opiniâtrement à ſes propriétés & à ſes priviléges; il ſacrifie tout à ſon ambition & au déſir de poſſéder les faveurs du ſouverain pour parvenir à l'épiscopat, à la pourpre. Notre haute nobleſſe s'eſt rendue l'esclave de la cour pour en obtenir des graces ou des penſions. Nos gens riches tiennent à leur fortune, à leur luxe & à toutes ces commodités dont ils ſe ſont fait des beſoins. Il leur ſeroit indifférent de devenir anglois, autrichiens ou pruſſiens, pourvu qu'on les laiſſât végéter tranquillement dans leur molleſſe. Je vous avoue que cette apathie, cette lâche inſouciance de mes concitoyens me révolte ſouvent; elle eſt la cauſe du despotisme de nos miniſtres, qui ſe permettent tout, & qui n'oſeroient jamais haſarder certaines choſes, s'ils n'étoient pas convaincus

qu'ils peuvent le faire avec impunité. Paris eſt rempli de Sybarites blaſés ſur tous les plaiſirs, & desquels on peut dire:

Dans des chars tout dorés, on voit ces indolents,
Trainés par des courſiers vigoureux & fringans,
L'ennui peint ſur le front & ne ſachant que faire,
Courir tous les plaiſirs ſans pouvoir ſe diſtraire.

Dans nos provinces, on voit encore briller quelques étincelles de patriotisme parmi la nobleſſe qui n'eſt point attachée à la cour, ainſi que parmi les citoyens des villes & les habitans de la campagne. Plus ces derniers ſont éloignés du ſoleil, plus ils oſent penſer librement; & ſi jamais il s'opère une révolution dans notre gouvernement, c'eſt à eux qu'on en ſera redevable & non au peuple de la capitale. Nos pariſiens ſont des enfans qu'on amuſe avec des joujoux pour les empêcher de crier. Indifférens ſur tout ce qui devroit les intéreſſer, à peine la guerre qui ſe fait excite-t-elle leur attention; ils s'occupent

pent beaucoup plus du ſuccês d'une pie-ce nouvelle ou de la réuſſite de la mu-ſique d'un opéra, que d'un combat na-val ou de quelque autre avantage rem-porté ſur les ennemis. Les gens à ar-gent ſpéculent ſur les fonds publics & ſe jettent dans l'agiotage que favoriſent les emprunts continuels qui ont lieu. Les protégés du miniſtre de la marine s'enrichiſſent par les entrepriſes qui ſe font pour les armemens. Vous ne pou-vez vous faire une idée, mon cher Com-te! des fortunes immenſes qui ſe ſont faites depuis le commencement de cette guerre, ſans compter celles qui ſe fe-ront avant qu'elle ne finiſſe. Ces four-niſſeurs coûtent plus à l'état que les ar-mées navales & de terre qui ſont en activité. C'eſt là un des plus grands vices de notre gouvernement, & celui qui devroit principalement fixer l'atten-tion de notre directeur des finances. C'eſt à empêcher de pareils déſordres que le grand Colbert excelloit. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à comparer

les comptes de ſon adminiſtration avec ceux de ſes ſucceſſeurs ; on ſeroit étonné de la différence qui ſe trouveroit entre les uns & les autres. Cependant Colbert créa une marine, & le miniſtre actuel n'a beſoin que d'entretenir celle qui eſt ſur pied & de faire conſtruire quelques nouveaux vaiſſeaux de guerre.

Comme il faut prendre ſon parti ſur tout, ſi nos opérations maritimes ſont coûteuſes, nous ſommes au moins dédommagés de ces dépenſes par des ſuccès. Un corſaire américain nous a apporté la nouvelle que M. de Ternai étoit arrivé ſain & ſauf avec le convoi qu'il escortoit, à New-Port dans le Rhode-Island. Le 10 du mois de Juin dernier, nos troupes ont débarqué. Ce nouveau renfort a cauſé la plus grande joye aux américains, attendu qu'il les met en état de pouvoir recommencer à agir hoſtilement contre les anglois. Nos généraux ſe ſont abouchés avec Washington ; & ſuivant le rapport du capitaine corſaire, l'armée des états-unis

com-

combinée avec la nôtre, doit ſe mettre inceſſamment en marche pour attaquer le généraux Clinton & Cornwallis. Nos opérations guerrières commencent un peu tard; mais il n'étoit guères poſſible d'agir autrement, à cauſe de l'éloignement des lieux.

Les lettres de Cadix nous donnent la confirmation de l'échec que les anglois viennent de recevoir. Il eſt beaucoup plus conſidérable qu'on ne l'avoit cru d'abord; les premiers avis que nous avions reçus nous étoient parvenus par la voie de Londres. Le capitaine Moutrai, montant le vaiſſeau-de guerre le *Ramilly* & ayant avec lui les frégates la *Thétis* & le *Southampton*, faiſoit voile avec les flotilles marchandes deſtinées pour les Indes-orientales & occidentales; lorsque, la nuit du 8 Août, il rencontra notre armée combinée à 36 degrés & 40 minutes de latitude ſeptentrionale, & 15 degrés de longitude occidentale. Le 9, à la pointe du jour, il ſe trouva au milieu de notre escadre; auſſitôt,

tôt,

tôt, il fit le ſignal de ſauve-qui peut; mais un calme qui étoit ſurvenu empêcha les navires marchands de s'échapper, & le capitaine Moutrai fut obligé de ſe ſouſtraire avec ſes deux frégates, par une prompte fuite, au danger qu'il couroit; encore ne dut-il ſon ſalut qu'à la célérité de ſes manœuvres & à la légèreté de ſes vaiſſeaux, qui, nouvellement doublés en cuivre, étoient meilleurs voiliers que les nôtres. La priſe que nous avons faite conſiſte : 1°. En cinq navires de la compagnie des Indes, chargés, outre leur cargaiſon en marchandiſes, d'un nombre de troupes, d'armes & munitions, ainſi que d'argent comptant. 2°. En 13 navires pour la Jamaïque avec des munitions de guerre de toutes espèces & un corps de troupes nouvellement levées. 3°. En 18 navires pour les îles-ſous le vent, parmi leſquels ſe trouvent le *Hougton*, bâtiment armé, & quelques autres qui avoient à bord une grande quantité de rechanges pour la flotte de l'amiral Rodney, qui

en

en a le plus grand befoin. 4°. Enfin, dans 28 navires & autres voiles deftinés pour l'île de Madère, pour New-Yorck & Charles-Town. Le total des navires pris eft de foixante-quatre. Il y en a quelques-uns qui fe font, à ce qu'on croit, échappés, mais qu'on efpère encore de pouvoir prendre.

Rien de plus fâcheux ne pouvoit arriver aux anglois: auffi la nouvelle de cette perte a-t-elle répandu la confternation dans Londres. Les miniftres n'osèrent pas faire mettre cet événement dans la gazette de la cour; mais, afin de prévenir les esprits, M. Stephens, fecrétaire de l'amirauté, envoya au maître du caffé de *Lloyd*, une lettre pour la communiquer aux négocians dont le rendez-vous eft chez lui. Le parti de l'oppofition n'a pas menagé les miniftres, & peut-être le peuple fe feroit-il porté à quelques excès contre eux, fi l'amirauté n'avoit reçu, dans le même tems, la nouvelle de Falmouth, que la flotte

des

des îles - ſous le vent, compoſée de 110 voiles, & celle de Lisbonne & d'Opporto , de 90 voiles , étoient arrivées dans ce port, ſous l'escorte de l'amiral Hyde-Parker, ſans avoir perdu un ſeul navire dans toute la traverſée.

On attribuoit à la rentrée de l'amiral Geari la priſe du convoi. Mais cet officier s'eſt juſtifié en prouvant la néceſſité où il avoit été de revenir pour dépoſer les malades qu'il avoit à ſon bord, dont le nombre montoit à plus de 15 cents. On nous écrit de Londres que les anglois auront réparé avant un mois la perte qu'ils ont faite, & qu'ils prendront mieux leurs meſures. Nous espérons de notre côté que nos forces maritimes dans l'Amérique - ſeptentrionales, ſupérieures à celles de nos ennemis, pourront tenter quelque expédition avant que Rodney n'ait reçu les ſecours qui lui ſont néceſſaires pour ſe meſurer de nouveau avec nous.

Adieu, mon cher Comte! Je ſuis &c.

P. S.

P. S. On contredit la mort du capitaine Fabre, dont je vous avois parlé dans ma lettre du 20 Août. On dit aujourd'hui que c'eſt un officier de ſon vaiſſeau, attaqué de la maladie angloiſe, qui s'eſt tué d'un coup de piſtolet.

LETTRE VI.

De Berlin, *le 2 Septembre 1780.*

Du Comte de.... à M. de....

Comme le Roi avoit craint, en arrivant en Silézie, de ſe voir accablé de ſuppliques de la part de ſes ſujets, il avoit pris la précaution de faire annoncer d'avance dans toutes les chaires des villes & villages par où il devoit paſſer, qu'il faiſoit défenſe de lui préſenter des requêtes pendant tout le tems qu'il ſeroit dans cette province, ſous peine de punition ſévère contre les délinquants. Cette ordonnance a produit l'effet qu'on s'en promettoit, & S. M. n'a

n'a point été importunée. La femme du meunier Arnold eſt la ſeule qui ſe ſoit permis de ſe préſenter. Elle s'eſt rendue ſur le grand-chemin près de Croſſen, où le Roi devoit paſſer; elle a préſenté des fruits à ce monarque, qui l'a reconnue & lui a dit : „ Bonjour, „ bonne femme ! comment va votre „ moulin? „ — *Ah, Sire! il eſt encore à ſec.* — „ Comment cela? „ — La meunière tire un papier de ſon ſein & le donne au Roi, en lui diſant: *Votre Majeſté verra par cet écrit que le conſeiller Gersdorff a de nouveau détourné l'eau.* — „ Allez chez vous, bonne femme! a répondu le monarque; j'examinerai cela „ & vous ferai juſtice. „ On s'attend qu'au retour du Roi, il y aura encore quelque acte d'autorité d'exercé, ſi les juges ou d'autres perſonnes ſe ſont rendu coupables; ce qu'on ne croit cependant pas, car ce qui s'eſt paſſé à ce ſujet a donné une furieuſe leçon à nos cours de juſtice.

Le bruit s'étoit répandu ici qu'il y avoit eu une entrevue ſecrète entre notre monarque & l'Empereur à Neiſs; mais cette nouvelle ne s'eſt pas confirmée. Voici ce qui y avoit donné lieu: l'Empereur, en retournant à Vienne, apprit que le Roi étoit en Silézie: au lieu de continuer ſa route par la Pologne, comme le chemin le plus court, il fit un détour par la Moravie & la Silézie, dans l'intention, dit-on, de voir le Roi. Arrivé à Troppau, on lui dit que le prince Frédéric-Eugene de Wurtemberg, lieutenant-colonel à notre ſervice, ſe trouvoit dans le voiſinage de Neuſtadt; il le fit inviter de venir à Troppau, qu'il déſiroit de lui parler. Le prince s'excuſa & fit réponſe qu'il ne pouvoit point paſſer les limites ſans les ordres du Roi. Alors S. M. I. lui fit dire qu'elle ſe rendroit à un village ſur les frontières, & qu'elle le prioit de s'y trouver. Le prince accepta l'invitation du monarque, & il eut avec lui une longue conférence, à la ſuite de laquelle il expédia une eſtafette au Roi. On

dit que c'étoit pour demander, de la part de l'Empereur, une entrevue à S. M. mais qu'elle s'y refusa. Je ne vous garantis cependant pas ce fait; mais ce qu'il y a de certain, c'eſt que le chef de l'empire prolongea ſon ſéjour à Troppau, où il n'avoit rien à faire; que les deux ſouverains n'étoient éloignés l'un de l'autre que de deux lieues, & qu'il eſt très probable que l'intention de S. M. I. étoit de voir notre monarque. On m'écrit que des lettres que S. M. avoit reçues de Pétersbourg, quelques jours auparavant, lui avoient donné de l'humeur & l'avoient indiſpoſé de nouveau contre la cour de Vienne. On ajoute auſſi que, lorsqu'il reçut la lettre du prince de Wurtemberg, qui lui rendoit compte de la converſation qu'il avoit eue avec l'Empereur, il dit: „ C'eſt „ pour me tâter le pouls, qu'on eſt venu ſi près de moi. On auroit voulu „ me voir & calculer le tems que j'ai „ à vivre; mais ma carrière ſera, j'eſpère, encore aſſez longue pour traverſer tous les projets qu'on a for-

„ més

„ més & empêcher qu'on ne faſſe ſes
„ volontés. . . . . Je ſuis inſtruit de tout
„ ce qui s'eſt paſſé à Pétersbourg &
„ des confidences qu'on s'eſt faites dans
„ les entrevues ſecrètes qui ont eu
„ lieu avec Potemkin. On convoite
„ toujours la Bavière; on veut repren-
„ dre ſur les Turcs la Servie, on vou-
„ droit bien m'enlever la Silézie. Po-
„ temkin a grande envie de régner à
„ Conſtantinople: Voila de beaux châ-
„ teaux qu'on bâtit en Espagne; mais ils
„ s'écrouleront, parcequ'ils ne repoſent
„ point ſur une baſe ſolide. Je con-
„ viens cependant qu'il eſt de l'intérêt
„ de la Ruſſie & de l'Autriche de ſe
„ tenir unies, vu la poſition de leurs
„ provinces respectives. Ces deux puiſ-
„ ſances peuvent ſe ſecourir mutuelle-
„ ment, dans le cas où elles ſeroient at-
„ taquées par les Turcs; mais elles ne
„ doivent pas ſonger à être les aggreſ-
„ ſeurs; car, alors, l'Angleterre, la Fran-
„ ce, la Suéde, la Pologne & moi-mê-
„ me, nous ne pourrions voir d'un œil

 indif-

„ indifférent l'aggrandiſſement de l'Au-
„ triche & de la Ruſſie. Le penchant
„ de ces deux cours à dominer pour-
„ roit être dangereux pour la tranquil-
„ lité de l'Europe, & de l'Allemagne en
„ particulier. Celle de Vienne n'a pas
„ renoncé aux prétentions de Charles-
„ Quint, de glorieuſe mémoire; ſi on la
„ laiſſoit faire, nous autres bons ger-
„ mains ne tarderions pas de tomber
„ ſous ſa dépendance. Lorsqu'on nous
„ auroit ſoumis, on s'occuperoit d'en
„ faire autant de l'Italie, & l'on feroit
„ valoir les droits qu'on a ſur différen-
„ tes provinces de France, telles que
„ la Bourgogne, la Franche-Comté,
„ l'Alſace, la Lorraine & la Flandres.
„ Je penſe qu'il faut oppoſer une forte
„ digue à ce torrent qui nous menace,
„ pour l'empêcher de ſe déborder. Je
„ ſuis d'avis qu'une grande puiſſance ne
„ doit jamais abuſer de ſa ſupériorité
„ pour faire la loi à ceux de ſes voi-
„ ſins qui ſont moins puiſſans qu'elle.
„ Ces voiſins foibles, qui craignent l'op-
„ preſſion, ſe réuniſſent enſemble & for-

„ ment

„ ment une ligue qui les met en état
„ de lui réſiſter. Le cabinet de Ver-
„ ſailles s'eſt conduit avec beaucoup de
„ ſageſſe en refuſant, en 1778, de don-
„ ner à l'Autriche les ſecours qu'elle
„ lui demandoit, lors des prétentions
„ qu'elle forma ſur la Bavière. La mai-
„ ſon d'Autriche ne doit compter ſur
„ ſes alliés qu'autant qu'elle ne portera
„ point atteinte aux principes reçus &
„ ſuivis depuis la paix d'Utrecht. Mi-
„ lord Bolinbrocke a dit à ſa nation;
„ *Nous devons empêcher que l'Autriche ne devien-*
„ *ne trop puiſſante & qu'elle ne ſoit en état de ſe*
„ *paſſer de nous; mais, d'un autre côté, nous*
„ *devons entretenir ſon ambition pour la te-*
„ *nir en activité & pouvoir la faire agir au*
„ *beſoin. Nous avons dû lui laiſſer faire,*
„ *en 1739, cette paix honteuſe qui lui a*
„ *coûté Belgrade; tandis que dans le même*
„ *tems nous lui garantiſſions la pragmatique-*
„ *ſanction, afin de favoriſer le nouvel ordre*
„ *de ſucceſſion dans l'héritière de cette maiſon.*
„ *Mais, du moment où elle paroîtra avoir en-*
„ *vie de faire des conquêtes en Allemagne ou*
„ *d'étendre ſes poſſeſſions du côté de la Tur-*

 „ *quie,*

„ *quie, nous devons nous déclarer contre elle.*
„ *Des raisons de politique & de commerce*
„ *nous obligent de nous conduire ainsi.* Je
„ suivrai la politique angloise, continua
„ le Roi, & je surveillerai la maison
„ d'Autriche de manière à l'empêcher
„ d'attenter aux droits & aux libertés
„ germaniques, ou à la propriété des
„ différens princes de l'empire, qui de-
„ puis longtems regardent avec raison
„ leur chef comme l'ennemi capital de
„ leur liberté. Si la ligue du Rhin qui
„ se forma après la paix de Westphalie,
„ eut subsisté jusqu'àprésent, l'Allemagne
„ seroit parvenue à un dégré éminent
„ de prospérité & de puissance; tandis
„ qu'au contraire elle perd tous les
„ jours de sa considération par la divi-
„ sion qui regne entre ses membres &
„ la fausse politique des différens états,
„ qui, ne consultant que leur intérêt
„ particulier, se détachent de l'union fé-
„ dérative pour s'unir à l'ennemi de l'em-
„ pire, ou font des traités avec des
„ puissances étrangères pour leur four-

„ nir

„ nir des troupes auxiliaires, moyen-
„ nant un ſubſide que celles-ci leur
„ payent; & privent, par cette odieuſe
„ ſpéculation, l'Allemagne d'une foule
„ d'hommes néceſſaires à l'agriculture &
„ à la défenſe de leur pays. „

Vous voyez, Monſieur! que notre monarque eſt auſſi bon politique que guerrier habile. Il eſt peu de ſouverains qui feroient en état de raiſonner auſſi juſte ſur les intérêts de leur pays. On m'aſſure que S. M. a eu l'idée de faire revivre le projet qu'avoit eu la fameuſe Reine Eliſabeth, d'établir un ſyſtême politique & univerſel qui aſſurât la liberté de chaque état (*). Mais les difficultés qu'il éprouva dans les premières tentatives qu'il fit à ce ſujet, le forcèrent de renoncer à ce projet, & il fut convaincu de l'impoſſibilité de concilier des intérêts ſi nombreux & ſi opposés, & d'obliger les maiſons d'Autri-

(*) Voyez, dans la *Vie d'Eliſabeth, Reine d'Angleterre*, ſon entrevue à Douvres avec le miniſtre de Henri IV.

che & de Bourbon à renoncer à cet esprit de domination qui eſt pour ainſi dire inhérent en elles, & qu'elles conſerveront jusqu'à l'entière extinction de leur puiſſance.

Nous avons reçu des nouvelles de notre Prince-Royal de Pruſſe. Il eſt arrivé le 10 Août à Könisberg; il a viſité toute la Pruſſe-Royale, où il a reçu les honneurs dus à ſon rang. Le 23, il étoit à Memel, le 26 à Riga où il trouva des chambellans de S. M. l'Impératrice, qui le complimentèrent au nom de leur ſouveraine. S. A. R. doit être aujourd'hui à Nerva, s'il ne lui arrive point d'accident en route. Dans ce dernier endroit, les princes de Potemkin & de Wolkouski l'attendent pour la conduire à Pétersbourg. Notre monarque eſt fort impatient, dit-on, de ſavoir quelle ſera l'iſſue de ce voyage; il craint que l'Impératrice n'ait pris des engagemens qu'il lui ſera impoſſible de rompre; S. M. vient encore de recevoir une lettre du miniſtre Panin, qui n'eſt

rien

rien moins que propre à le raſſurer à ce ſujet. La faveur de ce dernier continue à baiſſer, & ſi le prince Potemkin prend le deſſus, comme il y a toute apparence, le ſyſtême politique de Ruſſie changera entièrement. Cependant le Roi paroit compter ſur l'amitié de l'Impératrice, avec laquelle il eſt, dit-on, toujours en correſpondance. „ Je „ me ſuis brouillé, diſoit-il un jour, avec „ les femmes & avec les poëtes, & „ cela a manqué de me coûter mon „ royaume & la vie. L'Impératrice „ Eliſabeth ne m'a jamais pardonné quel-„ ques plaiſanteries que je m'étois per-„ miſes ſur elle & ſur ſes favoris. Elle „ m'avoit juré une haine implacable; „ mais Dieu la retira de ce monde fort „ à propos. Dans les dernieres années „ de la guerre de ſept ans, l'aimable de-„ moiſelle Poiſſon, qui devint Madame „ le Normand, puis Marquiſe de Pom-„ padour, conſerva le plus vif reſſenti-„ ment pour quelques propos tenus de ma „ part à ſon ſujet & à celui de cet im-„ bécille de Rouillé, miniſtre des affai-

„ res étrangères, qu'elle protégeoit &
„ qui déshonoroit ſon maître par les
„ queſtions & les réponſes abſurdes qu'il
„ faiſoit aux miniſtres étrangers. Je
„ me brouillai pareillement avec l'abbé-
„ poëte (de Bernis), ſur les ouvrages
„ duquel je m'étois égaïé par quelques
„ faillies épigrammatiques. Ces étour-
„ deries impolitiques donnèrent lieu à
„ cette confédération formée par deux
„ puiſſantes maiſons de l'Europe, qui ou-
„ blièrent la haine qui les avoit diviſées
„ pendant plus de deux cents ans pour
„ ſe réunir contre moi. Qui auroit ja-
„ mais pu imaginer que cette cour de
„ France, qui vouloit écraſer l'Autri-
„ che en 1741, ſe ligueroit avec elle, en
„ 1757, pour me faire la guerre, &
„ qu'elle entraîneroit dans cette allian-
„ ce monſtrueuſe une partie de l'Alle-
„ magne, la Ruſſie & la Suéde! Après
„ un pareil exemple, il eſt impoſſible
„ de calculer les événements politiques
„ ni de faire fond ſur les traités & les
„ garanties. Cette leçon m'a appris
„ que les ſouverains ne doivent comp-

„ ter

„ ter que fur leurs propres forces &
„ fur leur tréfor. Je me fuis mis dans
„ ce cas. Je laifferai à mon fucceffeur
„ les moyens d'augmenter fa puiffance,
„ comme j'ai fait de celle que m'avoit
„ transmis mon prédéceffeur. Il ne
„ tiendra qu'à lui d'être le médiateur de
„ l'Allemagne; fon premier foin doit
„ être de protéger les libertés germa-
„ niques & de veiller au maintien de
„ la conftitution de l'empire. Il gagne-
„ ra par ce moyen la confiance de tous
„ les co-états, & il fera ce qu'auroit
„ été la France, fi fa politique n'eut pas
„ été auffi vacillante & auffi verfatile,
„ & qu'elle ne fe fût pas rendue fus-
„ pecte à tout le corps germanique par
„ fon alliance avec la maifon d'Autriche
„ & la conduite qu'elle tient encore au-
„ jourd'hui pour complaire à cette der-
„ nière.„

Vous comprenez le fens de cette phrafe; elle n'a pas befoin de commentaire.

Le

Le miniſtre d'Angleterre a reçu des nouvelles de Londres qui le conſternent. On lui mande que votre escadre combinée, ſous les ordres de Don Cordova, a intercepté une flotille marchande richement chargée, & que pas un ſeul navire ne lui a échappé.

Dans ce moment, je reçois votre lettre du 24 Août, qui me donne la confirmation de cette nonvelle. J'attends avec impatience les détails que vous me promettez à ce ſujet. Ce ſuccès, à mon avis, vaut mieux qu'une victoire navale remportée ſur vos ennemis.

Adieu, Monſieur! Que le ciel faſſe proſpérer vos armes & vous donne la paix!

LETTRE VII.

De Versailles, *le 18 Septembre 1780.*

De M. de...., au Comte de....

Je vous ai mandé, dans le tems, mon cher Comte! qu'il étoit queſtion de réformes dans la maiſon du Roi, & de ſuprimer ce luxe oriental qui accompagne la majeſté du trône. On ſera étonné, dans le pays où vous êtes, d'apprendre que notre monarque a congédié plus de quatre cents officiers uniquement deſtinés à faire le ſervice de ſa table & de ſes cuiſines; tandis que le vôtre ſe fait ſervir par ſes coureurs & quelques valets-de pied. L'esprit d'ordre & d'économie eſt une des vertus de Louis XVI; il eſt bien convaincu que ce nombreux domeſtique, occupé à le ſervir, eſt auſſi inutile que dispendieux, & qu'il ne peut rien ajouter à ſa grandeur ni à ſa puiſſance.

ſance. Auſſi S. M. s'eſt-elle décidée ſans peine à rendre un édit, enrégiſtré à la chambre des comptes, portant ſupreſſion de *quatre cents & ſix charges de bouche & commun de ſa maiſon*. Le public applaudit beaucoup à cette réforme, qui équivaut à une diminution de l'impôt: Car il eſt bon que vous ſachiez que les titulaires de ces charges ſont dispenſés de payer les impoſitions, & qu'ils jouiſſent encore de pluſieurs autres privilèges également onéreux à la nation; tels que celui qu'on nomme le droit de *committimus*: c'eſt-à dire que, dans tous les procès qui leur ſont intentés ou qu'ils intentent, ils obligent les parties adverſes à venir plaider devant le tribunal de la prévôté de l'hôtel; ce qui fait ſouvent qu'on préfère de faire avec eux un accommodement, plutôt que de s'expoſer à être ruiné en fraix. En outre de tous ces avantages, ils retirent au moins dix pour cent de la finance de leurs charges, ſans compter la table qu'ils

ont pendant les trois mois qu'ils font leur fervice. Vous concevez que ces meffieurs ne fe laiffent manquer de rien. On dit: *c'eft le Roi qui paye.* Auffi S. M. s'explique-t-elle ainfi dans fon édit: *Enfin, il eft tems de remédier aux abus inféparables de cette multitude de charges & d'occupations inutiles, & d'introduire un ordre clair, fimple, tel que nous l'aimons en toutes chofes, & qui nous paroit plus grand & plus digne de nous que ce fafte obscur & dispendieux dont nous étions environné.*

Je dois vous obferver que ces charges ont été données originairement par les Rois à ceux de leurs ferviteurs qu'ils affectionnoient le plus; que ceux qui les avoient obtenues eurent la liberté de les vendre: Par cette raifon, le Roi auroit pu fe dispenfer de les rembourfer. Cependant S. M. a cru qu'il étoit de fa juftice d'acquiter la finance de ces charges à ceux qui les avoient achetées de bonne-foi, après que le prix en auroit été fixé par un tarif qui feroit fait. Ce rembourfement fe fera dans l'espace de

cinq

cinq ans; l'intérêt de l'argent ſera payé ſur le pied de cinq pour cent, & on conſerve les priviléges à ceux qui ont vingt ans de ſervice. La ſupreſſion de ces charges eſt un objet de neuf millions environ. On a calculé que cette ſomme ſera économiſée dans trois ou quatre ans par le nouveau régime établi pour l'adminiſtration intérieure de la maiſon du Roi, dite *chambre aux deniers*.

Cette opération de M. Necker eſt généralement approuvée. Tant que ce directeur des finances en fera de pareilles, il eſt aſſuré d'obtenir le ſuffrage de la nation. Le préambule de l'édit de ſupreſſion eſt ſagement écrit : le Roi, en faiſant ces réformes dans ſa maiſon, a égard au droit de propriété, & il ne veut pas que les actes de ſa ſageſſe coûtent un ſeul regret à aucun de ſes ſujets.

Tandis que nous nous occupons ici d'économie, nos affaires en Amérique prennent la tournure la plus favorable. Nous avons reçu des nouvelles directes

de M. de Ternai, qui nous annonce ſon arrivée à New-Port dans le Rhode-Island. Nous nous attendons, d'après cela, à de grands événemens dans ces contrées. Je ne vous parlerai pas des petits combats qui ont lieu entre les corſaires, qui ne ſignifient rien & qui reſſemblent à ceux des huſſards ſur terre.

Dès que nos troupes eurent débarqué à New-Port, Mrs. de Ternai & de Rochambeau députèrent vers le congrès pour lui donner avis de leur arrivée & lui offrir, de la part du Roi, les troupes qu'ils avoient ſous leurs ordres, pour être employées à la défenſe de la cauſe des américains. On aſſure que le plan de campagne qui a été arrêté, a pour objet l'attaque de New-Yorck, ſiege principal des forces royaliſtes ſur le continent. Cette expédition a été, dit-on, concertée ici avec M. de la Fayette, qui, connoiſſant parfaitement ce pays, étoit plus que perſonne dans le cas de donner de bons conſeils.

M. de Sartine a reçu des lettres dans lesquelles on lui mande que le chevalier Clinton, d'après les avis qu'il avoit reçus par ſes espions ſur les projets hoſtiles qu'on avoit contre New-Yorck, étoit revenu dans cette ville pour faire toutes les diſpoſitions néceſſaires à ſa défenſe. Le gros de ſon armée étoit, le 16 Juillet, à 18 milles de cette place. Il avoit fait des mouvemens pour tâcher d'engager le général Washington d'en venir à une action, & eſſayer de remporter ſur lui un avantage déciſif, avant qu'il n'eut reçu les renforts que nous lui avons envoyés; mais le Fabius américain ne s'étoit point départi du ſyſtême qu'il a adopté depuis le commencement de cette guerre, qui eſt de ſe tenir ſur la défenſive jusqu'à ce qu'il trouve l'occaſion de combattre avec la certitude de vaincre.

Dans une dépêche par *Duplicata* que nous avons interceptée, Sir Clinton dit au Lord Germaine : *J'ai tenté pluſieurs fois inutilement de forcer Washington à ſe battre.*

battre. J'ai été, auſſi, moi-même reconnoitre les lignes de ſon camp à Morris-Town; mais je les ai trouvées ſi fortes & diſpoſées avec tant d'habileté, qu'il auroit été dangereux de les attaquer. C'eſt pour cette raiſon que j'ai tâché par toutes ſortes de moyens, & ſurtout par différentes fauſſes manœuvres, d'attirer ce général en raſe campagne. Tous mes efforts ont été inutiles jusqu'apréſent. Quelques detachemens de mon avant-garde en ſont venus aux mains avec des corps avancés des américains. Je vous ai rendu compte, dans ma dernière, du choc qui a eu lieu, le 23 Juin, entre le général Gréen & les troupes que j'ai ſous mes ordres.

On voit par cette dépêche que Sir Clinton ne ſe promet pas de grands avantages, & qu'il craint de ſe meſurer avec le général Washington. M. Francklin a reçu de ſon côté, de la part du congrès, des détails ſur l'affaire dont parle le général anglois. Il a remis à notre miniſtre copie de la lettre écrite à ce ſujet par Washington, & datée

de Wippani le 25 Juin. En voici le contenu:

,, Les mouvemens de l'ennemi nous
,, donnant lieu de ſoupçonner qu'il avoit
,, quelques deſſeins contre Weſt-point;
,, l'armée (à l'exception de deux briga-
,, des & quelque cavalerie, qui furent
,, laiſſées ſous les ordres du général
,, Gréen pour couvrir le pays & nos
,, équipages) ſe mit en marche & s'a-
,, vança lentement vers Pompton. Le
,, 22, elle fit halte au pont de Rocka-
,, way, éloigné d'environ onze milles de
,, Morris-Town. Le jour ſuivant, l'en-
,, nemi ſe porta en forces d'Eliſabeth-
,, Town vers Sprengfieldt. Les géné-
,, raux-majors Gréen & Dickinſon,
,, avec les troupes continentales & le
,, plus de milices qu'ils purent raſſem-
,, bler, s'oppoſèrent à ſa marche &
,, firent la plus vigoureuſe réſiſtance;
,, mais ils avoient à combattre des for-
,, ces trop ſupérieures, & l'ennemi réuſ-
,, ſit à s'avancer jusqu'à Sprengfieldt.
,, Après avoir brûlé ce village, il ſe re-
,, tira

„ tira, encore le même jour, à ſon an-
„ cien poſte; &, la nuit, il l'abbandonna,
„ paſſa à l'isle *des Etats* & retira le pont
„ après lui. Qu'il me ſoit permis de
„ renvoyer le congrès, pour les parti-
„ cularités, au rapport même du géné-
„ ral Gréen, où l'on verra que ce n'a
„ pas été ſans beaucoup de perte que
„ l'ennemi a fait des excurſions dans cet
„ état. La nôtre n'eſt pas conſidéra-
„ ble. La milice s'eſt conduite dans
„ ces deux occaſions d'une manière à
„ mériter les plus grands éloges; elle
„ a volé au devant du danger avec une
„ intrépidité & un ſang-froid égal à
„ tout ce que j'ai vu de mieux dans tout
„ le cours de cette guerre. „

M. Francklin remit pareillement le rapport du général Gréen. Je ne vous l'envoye point; vous connoiſſez ces ſortes de rélations. Le repréſentant des états-unis n'a pas manqué de faire un pompeux éloge des troupes américaines, & ſurtout des milices, dont la conduite, dit-il, eſt ſans reproche. Il a auſſi

 ajouté

ajouté que, malgré quelques légers avantages remportés par les troupes britanniques, le peuple américain étoit toujours animé du même esprit, & déterminé plus que jamais à faire les plus vigoureux efforts pour défendre ſa liberté & aſſurer ſon indépendance.

Le comte de Montmorin, notre ambaſſadeur à Madrid, nous écrit que M. de Cumberland, ce confident intime du Lord Stormont, n'a pas eu le ſuccès qu'il s'étoit promis près des miniſtres espagnols dans la négociation dont il étoit chargé. Toutes ſes intrigues n'ont pu changer le ſyſtême adopté par S. M. Catholique. Ce monarque n'écoutera jamais à aucune propoſition de paix que du conſentement de notre cour, quoi qu'en diſent les miniſtres anglois pour amuſer la nation & la bercer d'espérances flatteuſes, afin d'en tirer des ſubſides.

Rien ne prouve mieux, mon cher Comte! la décadence de cette Albion

autre-

autrefois si superbe, que les moyens qu'employent ceux qui la gouvernent pour tirer la nation du précipice dans lequel ils l'ont entrainée par leur incapacité, pour ne rien dire de plus. Mais ce qui paroit incroyable, c'est de voir un peuple-roi souffrir que les auteurs de ses maux restent à la tête de l'administration, & qu'il ne prenne pas sur lui d'obliger le Roi à les renvoyer. J'ai eu occasion de voir ici un anglois du parti de l'opposition, qui m'a raconté des choses incroyables. Il seroit trop long de vous en faire le détail; je me contenterai de vous communiquer un article qui a rapport aux ministres anglois dans les cours étrangères. Vous y verrez de quelle manière on peut parvenir à ce poste.

Un secrétaire d'ambassade, homme de mérite, ne pouvoit point obtenir d'avancement, quoiqu'il eut des protections & même des parens dans le ministère. Ennuié d'écrire, il obtint la permission de venir à Londres pour sol-

 liciter.

liciter. Mais on se bornoit à lui faire des promesses, en lui insinuant de retourner à son poste, de chercher à mériter les graces du Roi, qu'avec le tems ses services seroient récompensés. Il étoit résolu de se démettre de son emploi; cependant, avant de le faire, il consulta un membre de l'opposition, son ami, & lui demanda son avis. — *Gardez-vous en bien*, lui répondit celui-ci. *Si vous voulez suivre mes conseils; avant un an, vous serez ministre. De quelle manière faites-vous les dépêches que vous envoyez aux ministres?* — „ Je leur ai toujours dit la vérité. Je „ leur ai prédit, en 1777, la rupture „ avec l'Espagne. Je m'étois procuré „ des renseignemens sur les projets qu'a- „ voit la France, & je pensois, comme „ William Pitt, qu'il falloit déclarer la „ guerre à cette puissance avant qu'elle „ ne se fût mise en état de défense. „ J'ai surtout insisté pour qu'on mena- „ geât la Hollande, de peur de s'en „ faire un ennemi. „ — *Vous m'en avez assez dit. Je ne suis pas étonné, d'après*

cela,

cela, que vous ne ſoyez que ſecrétaire d'ambaſſade; je ſuis même ſurpris que vous ſoyez encore en place. — „Comment cela?„ — *Comment? c'eſt que vos dépêches n'étoient que des critiques ſanglantes des opérations de nos miniſtres; & pour réuſſir avec ces meſſieurs, il ne faut rien leur dire qui ſoit contraire aux principes qu'ils ont adoptés.* — „Mais, j'au-
„ rois cru trahir mon devoir, ſi j'en avois
„ agi autrement.„ — *Ceux qui nous gouvernent dans ce moment ne connoiſſent ni devoir ni patrie. Ils ont déshonoré l'Angleterre aux yeux de l'europe par la conduite qu'ils ont tenue. La France, notre ennemi naturel, a profité de leurs fautes; elle ne s'eſt pas même cachée ſur les préparatifs de guerre qu'elle faiſoit contre nous. Vous voyez que Lord Stormont, au retour de ſon ambaſſade, eſt entré au miniſtère. Savez-vous pourquoi? C'eſt qu'il écrivoit que la cour de Verſailles ne penſoit point à rompre avec nous, par la raiſon que ſes finances étoient épuiſées, que la marine, depuis le départ des Choiſeul, étoit tombée dans le plus grand délabrement; qu'elle ne prendroit aucune part à nos diviſions avec*

nos colonies. Notre ministre en Espagne mandoit que la cour de Madrid témoignoit la plus grande envie de vivre en bonne intelligence avec nous; que le prince des Asturies étoit du parti anglois; que jamais cette cour ne se déclareroit contre nous dans la guerre d'Amérique; qu'il étoit au contraire de son intérêt de s'unir à l'Angleterre pour soumettre les colonies rébelles, afin de ne pas donner lieu au peuples de l'Amérique-méridionale de se soulever & de secouer le joug sous lequel les espagnols les retenoient. Notre ministre en Hollande assure que nous avons les deux tiers de la nation pour nous, qu'il n'y a que la lie du peuple de quelques provinces qui se soit déclarée en faveur des françois; que c'est dans un caffé house *d'Amsterdam que l'ambassadeur du Roi de France fait ses intrigues politiques avec un rébelle Bostonien, un pensionnaire traître à sa patrie, un marchand qui a fait banqueroute & quelques autres individus de la même trempe. C'est d'après de pareils rapports, que nos sages ministres agissent. Je pourrois vous citer encore d'autres exemples beaucoup plus atroces, mais que je dois taire pour l'honneur de la Grande-Brétagne. —*

„Quoi!

„ Quoi! vous croyez qu'en faifant de „ pareils rapports, je pourrai réuffir? „ — *Je fais plus que de le croire, j'en fuis affuré.* — „ Mais cela, je vous l'avoue, répugne à ma façon de penfer. „ — *Les miniftres actuels ne peuvent pas refter longtems en place; il faut efpèrer que ceux qui leur fuccéderont penferont différemment, & qu'alors vous pourrez, en difant la vérité, opérer le bien.* — „ Je fuivrai votre confeil. „ — *Ne croyez pas que ce foit feulement dans les affaires étrangères qu'on fe conduit ainfi. Nos généraux & nos amiraux en font de même. Lifez tous les rapports qui viennent de l'Amériques & les rélations des combats fur mer; vous y verrez qu'ils font toujours vainqueurs: D'Orvilliers a été battu par Keppel; le comte d'Eftaing par Howe, Guichen par Rodney; Clinton fait toujours fuir devant lui les américains. On raconte tout cela au Roi George III; on fait un réfumé de tous les menfonges fabriqués pendant la campagne, & on les encadre dans un beau discours qui fe prononce à l'ouverture du parlement, afin d'obtenir des fubfides pour la continuation de la guerre. Je ne connois qu'une feule nation*

qui,

qui, lorsqu'elle est en guerre, n'en impose point pas de fausses rélations. Je veux parler des Turcs. Le Sultan fait étrangler, suivant son bon plaisir, le Grand-Visir, les Pachas & les généraux dont il n'est pas content; mais on ne voit pas, à l'article de Constantinople, de ces bravades telles que les nations européennes se plaisent à en faire.

Le secrétaire d'ambassade anglois suivit le conseil du membre de l'opposition, &, dans l'année, il fut nommé ministre.

Je vous avoue, mon cher Comte! que nos visirs de Versailles ressemblent un peu à ceux de St. James. J'ai souvent entendu déraisonner ici des hommes en place qui jouissoient d'une certaine réputation, & qui d'ailleurs ne manquoient pas d'esprit. Dans la guerre qui eut lieu entre la Porte & la Russie, en 1770, M. le duc de Choiseul se laissa induire en erreur sur le compte de cette dernière puissance, qu'on lui représentoit comme hors d'état de soutenir une seule campagne contre les Turcs. Nos

habi-

habiles premiers - commis de la marine d'alors, plaiſantoient ſur la flotte ruſſe ſortie de la mer Baltique pour ſe rendre dans la Méditerranée; à les entendre, pas un des vaiſſeaux de cette flotte ne devoit arriver à ſa deſtination. Le duc de Choiſeul avoit une confiance aveugle en quelques-uns de ces ſous-ordres, & il croyoit à tout ce qu'ils lui diſoient. Ce miniſtre fut, auſſi, ſouvent trompé par les rapports que lui faiſoient ceux qu'il avoit fait nommer ambaſſadeurs dans les cours étrangères. Il eut toujours une fauſſe idée de votre monarque & de ſa puiſſance réelle; on l'avoit prévenu à cet égard, & cette prévention lui a fait faire beaucoup de fautes. Depuis ſa retraite, il a reconnu ſon erreur; & je crois que s'il rentroit en place, il ſe conduiroit ſur d'autres principes.

D'Alembert m'a communiqué les portraits de quelques miniſtres, peints par votre monarque; je les ai trouvés d'une reſſemblance frappante. Celui du Comte

de,...

de.... m'a beaucoup amufé; il eft d'après nature. Cet ex-ambaffadeur n'aiant pu réuffir, comme il le défiroit, dans la carrière diplômatique, s'eft jetté dans celle des armes. Il y fera fon chemin, quoique, au dire des perfonnes du métier, il ne foit pas meilleur militaire que négociateur.

On n'a pas, à ce qu'il me femble, encore réuffi à perfectionner l'art de négocier; on pourroit même dire que les différens cabinets de l'europe n'en connoiffent pas d'autre que celui d'intriguer. La politique a cependant des principes certains qui doivent fervir de bafe à toutes les négociations; lorsqu'on s'en eft une fois écarté, il n'eft guères poffible d'augmenter ni d'affermir la grandeur d'un état, & de lui conferver une prépondérance aquife par de petits moyens. Le moindre événement qui arrive dérange un fyftême établi fur une bafe auffi peu folide; on eft obligé de recourir à de nouvelles intrigues, de fusciter de nouvelles tracafferies, d'employer

yer le menfonge, & l'espionage. Les miniſtres occupés à des détails ſi minucieux, n'ont aucune de ces grandes vues qui produiſent les grands ſuccès. Comme c'eſt presque toujours le haſard, l'intrigue ou la protection qui les a élevés au poſte qu'ils occupent, on peut dire que plus de la moitié des peuples de l'europe ſont gouvernés par le ſort. Dans ce moment, M. le comte de Vergennes paroît dominer toutes les cours de l'europe. Il a mis fin par ſon intervention à la guerre de Bavierre; les différens agens qu'il a employés pour empêcher les anglois de ſe faire des alliés, ont réuſſi dans leur négociation; il a déterminé l'Espagne à ſe déclarer en notre faveur; la Hollande eſt ſur le point d'en faire de même. Mais je vois ſe former, au milieu même de ces ſuccès, un chaos qui, à la fin de la guerre, ſera bien difficile à débrouiller. Tous les avantages qu'on aura obtenus par une paix qui, je crois, ſera glorieuſe, ne ſeront pas de longue durée. Je ſouhaite

haite de me tromper; mais il exiſte dans notre adminiſtration intérieure une fermentation allarmante, occaſionnée par une guerre qui épuiſe la nation & qui ne remplira pas le but qu'on s'eſt propoſé en la faiſant: celui d'abaiſſer la puiſſance de l'Angleterre. Cette dernière a des moyens de ſe relever que nous n'avons pas; la forme de notre conſtitution s'y oppoſe. Chaque empire, chaque état tient de ſes loix, de ſes mœurs & de ſa poſition locale une manière d'être qui lui eſt propre. Rien de plus mal vu de la part de nos miniſtres & de tous nos ſpéculateurs politiques que ces changemens qu'on a voulu introduire depuis la paix de 1763, ſurtout dans le militaire; tels que cette discipline pruſſienne qu'on a eſſayé d'établir & qui eſt abſolument contraire au génie de la nation. L'officier & le ſoldat ne ſavent plus à quoi s'en tenir; chaque année, on voit éclore de nouvelles ordonnances, de nouvelles manœuvres,

vres, de nouveaux exercices qui les rebutent & détruiſent cet eſprit guerrier de la nation. Le Roi de Pruſſe a été lui-même le créateur de ſon militaire; ſon prédéceſſeur lui avoit préparé les moyens de mettre ſur pied une armée, en lui laiſſant les fonds néceſſaires à l'exécution de ſon projet. En voulant vous imiter, nous avons fait & nous faiſons encore des ſottiſes. La raiſon en eſt que, chez vous, c'eſt Frédéric qui gouverne ſeul, & qu'en France le Roi ne s'occupe point de ſon militaire; il laiſſe ce ſoin au miniſtre de la guerre; ce dernier s'en rapporte aux inſpecteurs &c. &c. Des plaintes s'élevent contre lui; on le renvoye, un autre lui ſuccéde; avec des principes différens, il détruit tout ce qu'a fait ſon dévancier; ce qu'il y ſubſtitue ne vaut pas mieux. Voila comme nous ſommes gouvernés depuis près d'un ſiècle, & cependant nous exiſtons & nous ſommes encore une des plus grandes puiſſances de l'europe.

Je termine cette lettre, mon cher Comte! elle m'entraineroit à vous dire d'autres vérités que je dois taire comme françois. — Je fuis &c.

LETTRE VIII.

De VERSAILLES, *le 26 Septembre 1780.*

Du même, au même.

Je vous ai dit, dans une de mes précédentes, qu'on accufoit le général américain Lincoln de ne pas s'être conduit comme il le devoit pendant le fiege de Charles-Town, & d'avoir même été la caufe de la perte de cette place. Ce général, qui prétend n'avoir rien à fe reprocher, ayant été inftruit des foupçons formés contre lui, écrivit, le 22 Juin, au congrès pour l'informer de fon arrivée & lui demander un confeil-de guerre. Il difoit dans fa lettre „qu'animé du double motif de juftifier le „ choix du congrès & de repouffer les „ at-

„ atteintes portées à ſa réputation, il
„ ſaiſiſſoit la première occaſion pour prier
„ cette aſſemblée d'ordonner que, confor-
„ mément à ſa réſolution du 28 No-
„ vembre 1777, il fût fait immédiate-
„ ment une enquête ſur les cauſes de
„ la perte de Charles-Town, qui venoit
„ de lui être annoncée, ainſi que ſur ſa
„ conduite comme officier-commandant
„ à ce poſte, lorsqu'il fut rendu à l'en-
„ nemi. „

Le congrès répondit au général Lin-
coln, „ qu'il étoit charmé de l'empres-
„ ſement qu'il montroit à ſe laver des
„ imputations qui étoient à ſa charge;
„ que, pour répondre à ſes deſirs, le
„ général en chef de Washington feroit
„ chargé, auſſitôt que les circonſtances
„ le permettroient, de faire une enquê-
„ te ſur la priſe de Charles-Town ainſi
„ que ſur la conduite du général-major
„ Lincoln, commandant dans la Caro-
„ line-méridionale; que, d'après les lu-
„ mières qu'on auroit acquiſes par cet-
„ te enquête, le congrès prononceroit

„ une décifion. „ On affûre que ce général américain a des moyens de fe justifier pleinement de l'accufation formée contre lui.

Un de mes amis vient de recevoir une lettre d'un officier qui fert fous les ordres de M. le comte de Guichen. Je vous en envoye la copie; elle vous mettra au fait de notre fituation & de celle des anglois aux Antilles.

Copie d'une lettre de la Baye du Fort-Royal de la Martinique, le 29 Juin 1780.

„ Je ne fais pas, mon ami! ce que „ vous penferez de nous en apprenant „ que trois combats confécutifs & le „ renfort d'une flotte & d'une armée „ n'ont pas fait changer ici la face des „ chofes. Il me femble entendre vos „ nouvelliftes & autres oififs du palais-„ royal déraifonner fur nos opérations, „ & prononcer despotiquement fur la „ conduite de nos généraux. Ces mes-

„ fieurs

„ ſieurs different mieux ſur une mode
„ nouvelle ou ſur les talens d'un acteur
„ que ſur quelque objet militaire. Pour
„ vous, qui n'êtes pas du nombre de ces
„ esprits légers & ſuperficiels, je vous
„ dirai que ces trois combats, dont on
„ aura ſans doute beaucoup exagéré
„ l'importance dans les gazettes, n'ont
„ pas été aſſez décifiſs pour donner à
„ l'une des deux parties une ſupériorité
„ marquée ſur l'autre. Lorsque les ren-
„ forts ſont arrivés, on a eu tant de
„ peine à les raſſembler, à empêcher
„ nos alliés de tomber ſous le vent; le
„ nombre de leurs malades étoit ſi con-
„ ſidérable, toutes les circonſtances en-
„ fin nous ont été ſi contraires, que
„ malgré la vigilance de notre digne
„ général, il nous a été impoſſible pen-
„ dant près de quinze jours de ſonger
„ à tenter quelque expédition. Ce n'eſt
„ que depuis quelques jours que nous
„ pouvons nous flatter de ne former
„ qu'une armée avec les espagnols.
„ Auparavant, leur escadre, du moins

„ pour la plus grande partie, étoit ſi
„ peu au fait de nos ſignaux, elle crai-
„ gnoit tant pour ſon riche convoi,
„ qu'il y auroit eu du risque de la pré-
„ ſenter à l'ennemi. Enfin, nous voila
„ parfaitement amalgamés avec les es-
„ pagnols, & tous animés du même es-
„ prit; j'en excepte cependant la dévo-
„ tion, que nous n'aurons jamais au mê-
„ me dégré de perfection que nos alliés.
„ Nous partons, dans trois ou quatre
„ jours, pour une expédition ſecrète qui
„ ne peut manquer d'être glorieuſe, à
„ en juger par l'ardeur de tous nos
„ équipages & la force de notre armée.
„ S'il eut été poſſible que notre réu-
„ nion ſe fit deux mois plutôt, je crois
„ qu'à préſent nos ennemis n'auroient
„ plus aucunes poſſeſſions aux îles - du
„ vent. Si quelque boulet de canon ne
„ me fait point paſſer le Styx, je vous
„ donnerai de mes nouvelles & vous
„ manderai nos ſuccès, ſi nous en
„ avons. „

Vous

Vous voyez par cette lettre que nous n'avons pas encore cueilli beaucoup de lauriers aux Antilles. On ne dit rien ici dans les bureaux de la marine de cette expédition ſecrète qui doit avoir lieu. Il vient d'arriver quelques officiers de l'Amérique, & entre autres Mrs. de la Touche-Tréville, de Rochechouart & de Bougainville. Ce dernier venoit ſolliciter, dit-on, le gouvernement de la Martinique; mais on aſſure que le Roi en a diſpoſé *in petto* en faveur de M. de Bellecombe, qui mérite à tous égards cette faveur par la belle défenſe qu'il a faite à Pondichéri.

S. M. toujours animée du même esprit d'économie qu'elle a déja ſi heureuſement manifeſté, n'ira point cette année à Fontainebleau, ce voyage étant toujours fort dispendieux. La cour ſe rendra, le mois prochain, à Marli; les ordres ſont donnés pour que le ſervice s'y faſſe ſelon le nouvel ordre introduit à la ſuite des réformes qui ont eu lieu.

Vous ne pouvez vous former une idée de l'activité qui regne dans nos ports: il va encore être lancé inceſſamment à Breſt, neuf vaiſſeaux-de ligne de la force de 74 jusqu'à 110 canons. On les deſtine à escorter un nouveau renfort qu'on envoye au comte de Rochambeau; c'eſt, à ce qu'on croit, M. de la Touche-Tréville qui en aura le commandement. Cet officier eſt auſſi habile que brave, & il ſaura tenir tête aux anglois, s'il les rencontre dans ſa route.

Comme nous avons reçu des avis de Londres, que nos ennemis ſe propoſent de frapper de grands coups, la campagne prochaine, aux Antilles & dans l'Amérique-ſeptentrionale, nous prenons nos meſures pour nous oppoſer à leurs desſeins. Nos ſuccès dépendent des généraux qui ſeront choiſis. On aſſure toujours que M. le comte de Guichen vient de ſe retirer. On parle encore d'un autre officier de la marine qui veut en

faire

faire autant par des raiſons de mécontentement; ce qui ſeroit une perte, attendu, dit-on, qu'il ne ſeroit pas poſſible de le remplacer.

M. Francklin a communiqué à M. le comte de Vergennes la lettre qu'il a reçue du congrès ſur la conduite qu'a tenu l'armée françoiſe à ſon arrivée à Rhodes-Island; elle fait le plus grand honneur à nos troupes & peint bien le caractère généreux & loyal de la nation. Voici ce qu'on mande au répréſentant des états-unis: *Quelques jours après le débarquement des troupes françoiſes, trois à quatre mille hommes de milices américaines vinrent ſe joindre à elles pour ne former qu'un ſeul camp. Les américains, qui avoient fait une marche longue & pénible, ſe trouvèrent manquer, à leur arrivée, de comestibles & ſurtout de pain; ils n'avoient pas mangé depuis douze heures. Le commandant de cette milice vint trouver M. le comte de Rochambeau pour le prier de lui fournir des munitions de bouche. Le comte s'excuſa en diſant qu'il n'en avoit lui-même que pour deux*

 ou

ou trois jours au plus ; que ne connoissant pas le pays, il n'avoit pas les mêmes ressources que lui, & qu'il craignoit d'en manquer pour son armée. Le commandant retourna annoncer aux américains la réponse de M. de Rochambeau. Alors ceux-ci s'écrièrent tous : ,, Si cela est ainsi, allons nous coucher! ,, *Le bruit se répand dans l'armée françoise que les alliés manquent de pain: aussitôt tous ces braves gens, sans consulter leur général ni leurs officiers, sortent de leurs tentes, les grénadiers à la tête; ils courent au quartier de leurs nouveaux compagnons d'armes, leur portent la moitié de leur pain & de leurs autres vivres; & comme ils les voyent extrêmement fatigués & harassés par la marche pénible qu'ils ont faite, & par le besoin de nourriture & de repos, ils les forcent de venir partager avec eux leurs tentes & leurs lits. Par ce moyen, les deux armées se confondent ensemble & ne forment plus qu'un seule nation.*

Lorsqu'on a raconté ce trait au Roi, S. M. a dit: *Je m'estime heureux de régner sur une pareille nation. Je veux qu'on écrive au comte de Rochambeau, de ma part,*

qu'il

qu'il dise aux troupes qui sont sous ses ordres que je suis instruit de leur généreux procédé, & qu'il les en remercie en mon nom.

Vous ne pouvez vous faire une idée, mon cher Comte! de l'effet que ces petites attentions font sur nos soldats. Une parole agréable de la part de leur maître opére plus que les récompenses; ils préfèrent les éloges & la gloire à l'argent.

Nous apprenons par la voie de Londres l'arrivée des vaisseaux la *Résolution* & la *Découverte* à Stromms en Ecosse, où ils sont retenus par les vents contraires. Ils avoient pris cette route pour éviter la rencontre de nos vaisseaux, dont ils n'avoient cependant rien à craindre, attendu l'ordre donné par notre cour ainsi que par celle de Madrid, de ne les troubler en aucune manière dans leur navigation. Le capitaine Clerke, qui prit le commandement de la *Résolution* après la mort tragique du capitaine Cook dans l'île d'O-Whilie, a donné une rélation exacte des causes de

ce

ce funeſte événement. Il paroit que le célèbre navigateur anglois a manqué de prudence & qu'il s'eſt attiré le ſort malheureux qu'il a eu, en maltraitant des inſulaires qui étoient ſur leurs foyers, qui l'avoient accueilli d'abord avec bonté & lui avoient fourni tout ce qu'il leur avoit demandé. Il paroit au reſte qu'on n'a pu parvenir à trouver un paſſage vers les nord de l'europe ou vers la côte ſeptentrionale de l'Amérique, dans une latitude au ſud du cap Elias ou au nord de ce cap; puisqu'au milieu de l'été, le capitaine Clerke n'a pu s'avancer ni à l'eſt, ni à l'oueſt au delà du détroit qui ſépare les deux continents. On dit que ce ſecond voyage du capitaine Cook contient des détails intéreſſans, dont les anglois attendent avec impatience la publication.

La cour de Pétersbourg, qui veut profiter de la foibleſſe de la Porte-Ottomane, ne ceſſe de former des prétentions. Il s'eſt élevé depuis quelque tems une conteſtation au ſujet de l'établiſſe-

ment d'un conſul à Buchareſt. La Ruſſie avoit nommé à ce poſte M. de Laskarow; les fonctions de ce conſul ne devoient pas s'étendre ſeulement à toute la Moldavie, mais encore à la Valachie, avec pouvoir de réſider dans tel endroit de ces deux provinces qu'il voudroit, & d'établir autant de vice-conſuls qu'il le jugeroit néceſſaire pour l'intérêt de ſa ſouveraine. Lorsque le miniſtre de Ruſſie renouvela ſes inſtances ſur cet objet près de la Porte, il lui fut donné par écrit la même réponſe qu'on lui avoit déja faite verbalement, en y ajoutant: „que le peu de com-
„ merce que les ſujets ruſſes faiſoient
„ dans l'empire Ottoman n'avoit été
„ troublé en aucune manière jusqu'à ce
„ moment ; qu'on veilleroit toujours,
„ comme on l'avoit fait, à ce que les
„ négocians ruſſes puiſſent continuer
„ leurs opérations ſans le moindre em-
„ pêchement; qu'ainſi, il paroiſſoit abſo-
„ lument inutile que l'Impératrice nom-

„ mât

„ mât un conſul & des vice-conſuls;
„ qu'elle pourroit s'épargner les fraix
„ que cela lui coûteroit; qu'au reſte on
„ ne lui cachoit point qu'une pareille
„ innovation devoit néceſſairement don-
„ ner de l'ombrage au peuple, qui ne
„ manqueroit pas de l'attribuer à toute
„ autre cauſe qu'à des raiſons de com-
„ merce. „

Notre ambaſſadeur à Conſtantinople, qui nous rend compte de cette affaire, nous mande qu'il eſt très vrai que le commerce de la Ruſſie dans le levant décheoit de plus en plus, malgré les dépenſes que fait la cour de Pétersbourg pour le ſoutenir. Le ſeul établiſſement qu'elle ait, c'eſt une maiſon fixée à Conſtantinople depuis la paix de 1775, & qui n'a pu réuſſir, quoiqu'elle lui ait fourni des fonds conſidérables, qui ſe trouvent déja en partie diſſipés. On penſe au reſte que cette nomination d'un conſul Ruſſe en Walachie n'eſt qu'un prétexte pour chercher une nouvelle

que-

querelle aux Turcs. Je le crois auſſi; qu'en penſez-vous, mon cher Comte? En attendant l'événement, je ſuis avec un entier dévouement, votre &c. &c.

LETTRE IX.

De BERLIN, *le 18 Septembre 1780.*

Du Comte de.... à M. de....

Je vous ai dit, Monſieur! dans une de mes dernières, que notre miniſtre de Hertzberg s'étoit déclaré le champion de la littérature allemande; il a déja eu quelques ſuccès près de ſon maître, & je crois qu'il réuſſira à le convaincre entiérement que nous pouvons réuſſir dans notre langue & même égaler vos meilleurs écrivains dans pluſieurs genres. C'eſt à la guerre de Bavière que nous devons ce commencement de converſion du Roi. Pendant ſon ſéjour à Breslaw, ce monarque dont le génie ne pouvoit reſter inactif dans les interval-

les

les que lui laiſſoient les affaires, cauſoit ſouvent avec M. de Hertzberg. S. M. avoit auſſi fait appeler près d'elle deux hommes-de lettres qui jouiſſoient de quelque célébrité; c'étoit Mrs. Garve & Alertius. Le premier a traduit avec ſuccès pluſieurs ouvrages anglois; il en a compoſé d'autres qui ont de la réputation. Le ſecond étoit un homme très inſtruit, qui a peu écrit, mais il s'étoit acquis une grande conſidération en Pologne comme directeur d'un collége & comme bibliothécaire. Pluſieurs polonois avoient parlé de lui au Roi d'une manière avantageuſe; ce qui le détermina à l'attirer près de lui. Ces deux ſavans trouvèrent le moyen d'intéreſſer le monarque en l'entretenant des auteurs anciens, de la difficulté de les traduire, & du petit nombre de bonnes traductions qui exiſtoient. S. M. leur dit qu'elle croyoit que les françois avoient aſſez bien réuſſi dans ce genre de travail, & qu'elle doutoit que les allemands puſſent faire mieux. M.

le

le baron de Hertzberg prit parti en faveur de ſa nation; il traduiſit deux chapitres d'un auteur latin, (je crois de Tacite,) qu'il mit ſous les yeux de ſon maître. Le Roi en fut ſi content que, de retour à Potsdam après la paix de Teſchen, il compoſa un discours ſur la littérature allemande, qu'il communiqua à ſon miniſtre & à quelques autres ſavans en état d'en juger. Chacun de ceux qui furent conſultés donna ſon avis. Le baron de Hertzberg auroit déſiré qu'il y fût fait beaucoup de changemens & d'augmentations; d'autres vouloient des retranchemens. Mais le Roi ſe contenta d'écouter les avis qu'on lui donnoit. Il dit à ce ſujet en plaiſantant: *Je veux faire un enfant légitime, & non pas un bâtard.* L'ouvrage parut tel qu'il l'avoit compoſé, avec très peu de corrections. Cette production fut une espèce d'amande-honorable qu'il fit à la littérature de ſon pays; &, depuis ce moment, il avoue que certains livres allemands renferment des beautés

qu'il n'y avoit d'abord pas trouvées. Votre philoſophe d'Alembert a beaucoup perdu dans l'esprit du Roi, qu'il continue d'ennuyer par ſon éternelle correspondance, qui ne roule en partie que ſur ſes infirmités & ſur les prétendus chagrins qu'il éprouve. Voltaire parloit de ſes maux phyſiques avec gaité; il ſe vengeoit de ſes ennemis par de charmantes plaiſanteries. Votre ſecrétaire perpétuel de l'académie-françoiſe eſt un atrabilaire mécontent de toute la nature; comme Oreſte, il ne voit autour de lui que des furies qui le tourmentent, & ces furies n'exiſtent que dans ſon imagination. Il ſe plaint, ſans ſavoir pourquoi, de l'ingratitude des hommes, de leurs perſécutions; ſous l'apparence de la modeſtie, il cache la vanité la plus outrée; il prêche la tolérance, & perſonne n'eſt plus intolérant que lui. Sa haine pour les prêtres de votre réligion eſt encore plus grande que celle de Voltaire; ce qui n'eſt pas peu dire. Si le ſort l'eut placé ſur le

trône,

trône ; peut-être eut-il été un Vespa- ſien. . . . . Quelqu'un à qui le Roi a communiqué ſa façon de penſer ſur ce philoſophe, m'a rapporté que S. M. lui avoit dit un jour : *Si d'Alembert avoit le pouvoir comme il a la volonté, il ſeroit le perſécuteur de tous ceux qui ne penſent pas comme lui. Il a adopté certain axiôme qui dit : „ nul n'aura d'esprit que nous & „ nos amis.* „ Je ſuis parfaitement de l'avis de notre monarque. En mon particulier, je dois vous avouer que, nous autres bons allemands, ſommes ſcandaliſés du peu d'union qui regne parmi vos gens-de lettres, ainſi que de leurs baſſes jalouſies, & de ces intrigues académiques qui excluent toujours l'homme à talens en faveur de l'ignorant protégé.

Nous avons été témoins de ces ſcènes ſcandaleuſes, lorsque nous avions enſemble Maupertuis, Voltaire, la Mettrie & la Beaumelle. Le marquis d'Argens a été le ſeul qui n'ait point pris part à leurs querelles, & qui, ſans être leur

 ami,

ami, ait ſu vivre en bonne intelligence avec eux. Auſſi le Roi faiſoit-il un cas particulier de ce dernier, qui, à quelques ſingularités près, étoit un parfait honnête-homme. Il étoit d'ailleurs très inſtruit, d'une converſation agréable quand il vouloit, ne ſe mêlant jamais d'intrigues: qualité bien eſſentielle dans un favori. On peut donner ce nom au marquis d'Argens; il fût vraiment l'ami de notre monarque. Il mourut dans ſon pays natal (la Provence) en 1771, où on lui refuſa presque les honneurs de la ſépulture. Il eut été mieux traité chez nous; s'il fût mort à Sans-ſouci, on l'eut enterré dans les jardins de ce palais. Il avoit choiſi lui-même le lieu où ſon corps devoit être dépoſé, & le Roi lui avoit promis d'élever ſur ſa tombe un monument à l'amitié qu'il avoit pour lui.

Un ſavant d'une autre espèce, que le Roi s'étoit auſſi attaché, c'étoit un M. Guichard, qui, n'étant encore que profeſſeur d'une univerſité, avoit annoncé

par

par quelques ouvrages qu'il fit, des connoiſſances profondes dans la manière de faire la guerre des anciens. S. M., lors de la guerre de ſept ans, le nomma capitaine dans un corps-franc. Guichard ſervit avec diſtinction : un poſte aſſez difficile à garder lui aiant été confié, il s'y ſoutint malgré les efforts que fit l'ennemi pour l'en déloger. Cette belle défenſe frappa le Roi, qui demanda à Guichard comment il avoit pu réſiſter aux forces ſupérieures de l'ennemi qu'il avoit eu à combattre. — „ Sire! répondit-il, je me ſuis ſouvenu d'une manœuvre que fit Quintus-Iscilius dans „ une circonſtance pareille à celle où „ je me trouvois, & je l'ai imité. „ — *Eh bien*, dit le Roi; *je veux perpétuer en vous le nom de ce général Romain. Déſormais vous vous appellerez Quintus-Iſcilius, & je vous fais Lieutenant-colonel.* Après la paix d'Hubertzbourg, cet officier fut mandé à Potsdam. Il s'occupa de la rédaction de mémoires ſur la tactique & la diſcipline militaire des grecs & des romains. Cet ouvrage acquit une grande

réputation à ſon auteur, & la critique qu'en a fait le chevalier de Lo-lonz n'a ſervi qu'à lui donner encore plus de célébrité. Quintus voulut auſſi ſe rendre utile au Roi dans la partie des finances, qu'il entendoit, je crois, moins bien que la partie militaire. Un certain Calzabiggi, qui avoit infecté l'europe de ce *Lotto* génois que presque tous les ſouverains adoptèrent pour le malheur des peuples, arriva à Berlin; il fit connoiſſance avec Quintus; lui préſenta ſon projet de *Lotto*, ainſi que celui d'une banque nationale pour augmenter le numéraire. Ces projets étoient ſpécieux & faits pour plaire au Roi. Le *Lotto* empêchoit, d'un côté, que les ſujets pruſſiens ne portaſſent leur argent hors du pays; de l'autre, il offroit au monarque un bénéfice conſidérable & aſſuré: auſſi ne tarda-t-il pas d'être établi. La banque propoſée pouvoit opérer un bien réel en faveur du commerce, & faciliter aux négocians les moyens de ſe procurer des avances

lors-

lorsqu'ils en auroient befoin: elle fut pareillement adoptée S. M. s'étoit engagée de fournir les premiers fonds, qui étoient de quatre cents mille écus; elle tint fa promeffe. L'Italien Calzabizzi, qui en favoit plus que Quintus-Iscilius en matière de finance, détourna de groffes fommes à fon profit. Lorsqu'on voulut examiner les affaires de cette banque, en 1766, on y trouva un déficit très confidérable; à l'argent donné par S. M. on avoit fubftitué des papiers de nulle valeur. Quintus, qui avoit été dans cette affaire l'homme du Roi, fut accufé de négligence & tomba dans une disgrace complette qui dura quelques années. Le marquis d'Argens étant mort, le Roi qui ne pouvoit fe paffer des gens de lettres, dont la converfation lui étoit auffi néceffaire que le boire & le manger, pardonna à Quintus-Iscilius & le rappela près de lui. Mais ce dernier ne jouit pas long-tems de fa nouvelle faveur & il mourut quelque tems après le marquis d'Argens. Il ne reftoit plus

au monarque qu'un ſeul homme, qu'il aimoit tendrement. C'étoit Milord Maréchal Keith, qui paya le tribut à la nature en 1778, pendant la campagne de Bavière. S. M. lui donna des regrets ſincères; on aſſure même qu'elle le pleura. De retour à Sans-Souci, le Roi ſe trouva entiérement iſolé, vu l'habitude qu'il avoit contractée d'avoir tous les ſoirs quelqu'un avec lequel il pût s'entretenir de littérature. Le haſard amena à Berlin le marquis de Lucheſini, gentilhomme Italien, qui lui fut préſenté par l'envoyé de Sardaigne. S. M. en avoit entendu parler fort avantageuſement; elle cauſa avec lui, & lui trouva de l'agrément dans l'eſprit, beaucoup d'uſage du monde & des connoiſſances profondes. Elle chercha à ſe l'attacher; & lui fit faire des propoſitions, que le voyageur accepta. Alors M. de Lucheſini fut nommé chambellan avec deux mille écus de penſion. S. M. l'admit à ſa table. Le marquis ne tarda pas à ſe faire goûter de plus en plus de ſon nou-

veau

veau maître. Le Roi, de ſon côté, étoit enchanté d'avoir auſſi bien rencontré. Il diſoit ſouvent: *J'ai trouvé dans le marquis de Lucheſini, un littérateur qui me tient lieu des Algarotti, du marquis d'Argens & de Quintus.* Auſſi lui donna-t-il toute ſa confiance; il le conſultoit ſur ſes ouvrages & déféroit ſouvent à ſes avis. Le marquis de ſon côté ſe conduiſoit avec beaucoup de prudence; il étoit chargé de tout ce qui étoit affaires littéraires. Sans avoir été nommé préſident de l'académie de Berlin, il en rempliſſoit toutes les fonctions. Vous concevez qu'on ne voit pas ſans envie la faveur dont il jouit. On prétend qu'elle ne ſera pas de longue durée, & que M. de Lucheſini aura le ſort de tous les hommes-de lettres qui l'ont précédé, avec leſquels l'auteur ſouverain a toujours fini par ſe brouiller. On auroit deſiré que S. M. eut choiſi un littérateur de ſa nation; mais c'eſt trop prétendre; les attachemens de l'eſprit ſont comme ceux du cœur, ils ne ſe commandent point, & nous tenons tou-

jours à celui qui a ſu nous plaire, de quelque nation qu'il ſoit. Je dois convenir au reſte que nos ſavans d'Allemagne n'ont ni la gaité françoiſe ni la vivacité italienne; ce ſont pour la plûpart des pédans, des *Hortenſius* modernes qui croyent que la gravité eſt un attribut néceſſaire des gens-de lettres. Je prévois une révolution totale dans la littérature de notre pays; nous redeviendrons Allemands, par la raiſon que les ouvrages qui nous viennent de chez vous ne ſont plus auſſi intéreſſans. Vous n'avez plus de poëtes. Le Roi eſt abſolument dégouté de vos écrivains modernes, & plus encore de la ridicule préſomption qu'ils ont de ſe croire très ſupérieurs à ceux qui les ont précédés. Frédéric diſoit plaiſamment, il n'y a pas longtems : *La littérature françoiſe touche à ſa décadence ; elle reſſemble à ces vieilles femmes qui ſe fardent, ſe peignent, font des minauderies pour tâcher de plaire encore ; mais qui ne ſéduiſent que quelques jeunes gens ſans expérience, qui prennent l'art pour la nature, Depuis que les femmes ſont devenues de beaux-*

eſprits

esprits en France, l'empire des lettres eſt tombé en quenouille. Thalie & Melpomene pleurent & pleureront longtems Corneille, Racine & Molière. Elles regretttent Regnard & Voltaire, derniers rejettons de cette race illuſtre. Le génie inconſtant des françois leur a fait accueillir le genre larmoyant de la Chauſſée, les tragédies patriotiques, écrites en mauvais françois, de Du Belloi, & les rapſodies inſipides d'une infinité d'autres auteurs dont j'ai oublié les noms comme les écrits.....

Ces reflexions, ne vous en déplaiſe, Monſieur! me paroiſſent aſſez justes. La littérature, chez vous, eſt devenue un commerce de ſpéculation comme le caffé, le ſucre, l'indigo. Un libraire fait habiller de neuf un ancien auteur par un ouvrier qu'il paye à tant par feuille pour lui faire une préface & quelques commentaires: Alors les journaux vous annoncent ce livre comme nouveau. Une douzaine d'ouvrages ſemblables font une réputation, & donnent le droit d'entrer à l'académie-fran-

çoiſe.

çoise. Lorsqu'un des fauteuils des quarante lettrés vient à vaquer, s'il ne se présente pas un bel-esprit de la cour, on nomme le candidat qui a su plaire au secrétaire perpétuel en lui faisant une cour assidue; & il est admis parmi ces quarante, qui, comme l'a dit très méchamment Piron, *ont de l'esprit comme quatre.* Chez nous, les choses ne vont pas ainsi; c'est le Roi qui juge du mérite des sujets. Votre d'Alembert a voulu faire, à son gré, des nominations ici comme à Paris; mais cela ne lui a pas réussi. S. M. a prétendu être maîtresse chez elle. Dans ce moment, quelques-uns de nos savans sont occupés à des traductions. Le Roi est d'opinion que cela vaut mieux que de créer de mauvaises choses. Il a chargé M. de Moulines de traduire l'histoire d'Amien-Marcellin; pour l'encourager, il l'a nommé membre de l'académie avec pension. S'il réussit bien dans la traduction dont il est chargé, S. M. l'employera à faire celle de Spartius & des continuateurs de Suétone qui ont donné l'histoire d'Auguste.

gufte. Un M. de Caftillon doit, de fon côté, traduire la vie d'Appollonius, ainfi que les livres académiques de Ciceron, *Ceux de mes fujets*, a dit le monarque, *qui voudront s'occuper de la culture des lettres, doivent fe nourrir l'esprit de la lecture des anciens. C'eft là qu'ils trouveront les grands principes & la vraie méthode d'écrire l'hiftoire. Ce font les feuls maîtres qu'ils doivent chercher à imiter.* Ne croyez pas, d'après ce que je vous écris, que l'intention de S. M. foit de fe brouiller entiérement avec votre littérature; il la careffera toujours, comme il a fait avec Voltaire, qu'il craignoit plus qu'il ne l'aimoit. Mais comme ce dernier étoit des plus verfés dans la tactique polémique & qu'il manioit bien l'arme du ridicule, c'étoit un ennemi redoutable avec qui il étoit dangereux de fe mefurer. S. M. rendoit au refte juftice à cet homme célèbre, & elle paroit très perfuadée qu'il ne fera pas remplacé. Je fuis à peu-près de cet avis. Il vous refte encore quelques écrivains pour l'hiftoire. Je fais un cas particulier de l'abbé de Mably;

bly ; je donne ſouvent des regrets à J. J. Rouſſeau, dont les ouvrages paſſeront à la poſtérité, malgré leurs détracteurs. Je pardonne à ce philoſophe ſon originalité, ſes défauts mêmes en faveur des leçons qu'il a données aux hommes, dont il a cherché à élever l'ame & à leur inſpirer l'horreur du despotisme. Voltaire, d'Alembert & tous vos autres ſavans ont prévenu le Roi contre l'auteur *d'Emile* & du *Contrat ſocial ;* mais le public eſt, à mon avis, un juge plus compétent que les Rois & les académiciens, & il a prononcé en faveur du citoyen de Géneve.

Voila déja une longue lettre, & je ne vous ai pas encore touché un mot des matières que je me propoſois principalement d'y traiter. Je veux parler d'une réforme dans nos avocats & autres objets de cette nature. Je remets à ma prochaine à vous écrire ſur tout cela.

Adieu, Monſieur ! Je ſuis &c.

LET-

LETTRE X.

De Berlin, *le 30 Septembre 1780.*

Du même, au même.

Il n'en eſt pas ici comme en France, Monſieur! Nous avons un Roi qui, dans tout ce qu'il fait, a un ſyſtême ſuivi. Je vous ai dit avec quelle ardeur le grand-chancelier de Carmer s'occupoit de la rédaction d'un nouveau code. Sa Majeſté, à ſon retour de Silézie, a eu avec lui pluſieurs entretiens à ce ſujet, & l'on croit que cet ouvrage précieux ne tardera pas d'être mis en lumière. Avant de partir pour la tournée qu'il vient de faire, le monarque avoit fait connoitre l'intention où il étoit de réduire le nombre des avocats qui ſont admis à plaider devant le tribunal de la chambre, comme il avoit déja fait de ceux qui plaident aux juſtices municipales de Berlin, dont le nombre étoit

trop

trop grand. Cette nouvelle réduction vient de s'effectuer; ce qui l'a motivée, c'eſt que le Roi regarde ces avocats comme les inſtigateurs d'un grand nombre de procès & les premiers moteurs de la réſiſtance que les habitans de la campagne oppoſent aux ordonnances des baillages & autres tribunaux de juſtice ſeigneuriale. Ces derniers frappés de la réparation éclatante donnée au meunier Arnold, ſont devenus inſolens envers les baillifs & juges, & même envers leurs ſeigneurs; les avocats, pour trainer les procédures en longueur & éterniſer les procès, leur perſuadent d'interjetter appel des déciſions de ces tribunaux, d'imaginer des prétextes pour éluder la loi, de dreſſer des requêtes pour être envoyées ici, &c. &c. Le Roi, pour remédier à ces abus & les empêcher de ſe propager, a ordonné que le tribunal de la chambre feroit publier, dans toutes les provinces de la domination pruſſienne, la notification ſuivante:

Fré-

Frédéric &c. &c. „ S. M. ne peut „ s'empêcher de témoigner ſon déplaiſir „ ſur les plaintes mal fondées que les „ gens du peuple & particulièrement „ ceux de la claſſe des payſans, ne ceſ- „ ſent de lui porter. Elle a cru qu'il „ étoit de ſa ſageſſe de réprimer cette „ inſubordination envers les tribunaux „ de juſtice, & de ſévir d'une manière „ rigoureuſe contre ceux qui, unique- „ ment par des vues d'intérêt, abuſent „ de la ſimplicité de ces gens pour les „ exciter à s'écarter de leur devoir & „ à entreprendre des procès. Attendu „ donc, qu'en conſéquence de cette ré- „ ſolution de S. M. il a été enjoint par „ un reſcript, en date du 8 Août, au „ tribunal de la chambre de faire rem- „ plir exactement & efficacement les in- „ tentions de S. M. à cet égard, les- „ quelles ſont que tous ceux qui por- „ teront des plaintes injuſtes & mal „ fondées, & qui, malgré les raiſons dé- „ taillées qu'on leur donne, perſiſtent „ à croire qu'ils ont été mal jugés, ſe-

„ ront obligés & aſtreints à nommer „ les perſonnes qui ont fait leurs écri- „ tures, & qui leur ont ſervi de con- „ ſeil; pour être ces derniers pourſui- „ vis extraordinairement par l'office du „ fiſc, & condamnés aux travaux pu- „ blics, à l'empriſonnement ou à quel- „ que peine corporelle, ſuivant la gra- „ vité du délit. „

„ A ces cauſes: L'on notifie par la „ préſente, la fusdite ordonnance roya- „ le, & l'on avertit ſérieuſement ceux „ qui ſe ſont mêlés de faire de pareil- „ les écritures, de s'en abſtenir par la „ ſuite & de ſe garder de donner à leurs „ cliens des conſeils qui pourroient les „ induire en erreur. Ceux qui oſeroient „ contrevenir à cet ordre, encourront „ les peines les plus rigoureuſes. Il eſt „ en outre ordonné à tous bourgeois, „ payſans & autres ſujets de S. M. de „ ne plus oppoſer de réſiſtance contre „ les perſonnes prépoſées à l'exécution

„ des

„ des ordres de la juftice, ni contre les
„ feigneurs, haut-jufticiers, magiftrats,
„ propriétaires-de bien-fonds ou autres,
„ fous la jurisdiction desquels ils fe
„ trouvent; comme auffi de ne plus f'a-
„ dreffer par la fuite, dans les affaires
„ juridiques où ils auroient befoin de
„ lumières & d'avis, à ces jurisconful-
„ tes auffi mal famés qu'ignorans; mais
„ de s'annoncer, comme il eft convena-
„ ble, aux colléges du pays à ce pré-
„ pofés. C'eft à quoi chacun devra fe
„ conformer; Car telle eft la volonté
„ de S. M. „

Berlin, le 16 Août 1780.

(Signé) *Le Tribunal de la Chambre.*

Je doute, Monfieur! que votre monarque ofât fe permettre de parler de vos avocats avec autant d'irrévérence. Cet ordre, fi nombreux chez vous qu'on pourroit en former une armée, feroit une ligue offenfive, refuferoit fon miniftère & demanderoit à fon fouverain une réparation.— „ Quoi, diroit leur chef,

que vous nommez le *Bâtonier;* „ fouffri-
„ rons-nous qu'on parle ainfi à des
„ hommes-de loix, à des hommes libres,
„ qui exercent une profeffion honora-
„ ble (*& très lucrative*), & qui fe vouent
„ à l'étude de la jurisprudence pour
„ être les défenfeurs de leurs conci-
„ toyens? Des hommes auffi utiles doi-
„ vent-ils être traités comme une vile
„ populace, & menacés de peines cor-
„ porelles? Ceffons, Meffieurs! nos il-
„ luftres fonctions, & ne reprenons la
„ plume qu'après que la réparation au-
„ ra été auffi éclatante que l'offenfe. „
Voila à peu-près le langage que l'on
tiendroit chez vous. Comme on ne
pourroit dépofer le Roi, on l'obligeroit
d'exiler fon chancelier ou fon garde-
des fceaux, qui auroit permis la douce
notification ci-deffus.

Mais il n'y a qu'un Frédéric qui ofe
parler ainfi aux fuppôts de Thémis. Je
vous ai envoyé un extrait de fa lettre
du 14 du mois dernier, à M. de Carmer
fon grand-chancelier, dans laquelle il
or-

ordonne que les procédures ſoient purgées de toutes les formalités ſuperflues. On s'occupe dans ce moment à raſſembler toutes les loix qui jusqu'àpréſent avoient été éparſes, vagues & ambigues, pour les réſumer avec la plus grande préciſion & en former un tout qui puiſſe ſervir de guide aux juges dans tous les cas où ils auront à prononcer. Frédéric a rendu le ſervice à ſes ſujets d'abolir tous les procureurs, cette affreuſe engeance enfantée par le démon de la chicane, qui dépouille impitoyablement la veuve & l'orphelin, & qui, chez vous, a ruiné & ruine encore, dit-on, plus de familles que n'en pourroit faire la guerre la plus déſaſtreuſe. L'intention du Roi avoit été que la juſtice fût adminiſtrée *gratis* dans tous ſes états ; mais comme il eſt difficile d'empêcher la reconnoiſſance des plaideurs qui ont gagné leurs procès, dont la généroſité eſt plus ou moins grande dans ces cas; S. M. a préféré de déterminer un honoraire fixe qui feroit payé à chaque légiſte attaché

aux différens tribunaux. Comme elle veut tout ſavoir, elle écrivit, il y a quelque tems, en France pour ſe procurer d'amples renſeignemens ſur votre code judiciaire, ſur les fonctions de vos avocats & procureurs, ſur leurs droits honorifiques, ainſi que ſur l'origine de ce qu'on appele les *Epices*. J'ignore la perſonne à laquelle le monarque s'eſt adreſſé; mais il en reçut une réponſe auſſi intéreſſante que circonſtanciée. Je vous en joins ici la copie, qu'un de nos ſecrétaires du Cabinet m'a communiquée.

Copie d'une lettre, datée de Paris le 23 Mars 1780.

„ Je vais répondre, Sire! du mieux „ qu'il me ſera poſſible à toutes les „ demandes que V. M. me fait par ſa „ lettre du 16 Février dernier. „

„ La révolution de 1771 & la cor- „ rection donnée à nos Parlemens, n'ont „ pas produit l'effet qu'on s'en étoit „ promis. Le tribunal établi par le

„ chan-

„ chancelier Meaupou ne put prendre
„ de confiftance, par la raifon que l'opé-
„ ration avoit été mal faite. Le chan-
„ celier, en propofant au Roi la diffolu-
„ tion de l'ancien, n'avoit point en vue
„ le bien de l'état; il ne cherchoit qu'à
„ venger une querelle perfonnelle qu'il
„ avoit eue avec ce corps, lorsqu'il étoit
„ encore un de fes membres. Auffi Mr.
„ de Meaupou ne put-il compofer fon
„ nouveau parlement que de gens pour
„ la plûpart fans capacité, décriés par
„ leurs mœurs & leur inconduite, & qui
„ conféquemment ne pouvoient jamais
„ obtenir la confiance de la nation. Le
„ Roi trouva dans les princes de fon
„ fang & les grands de fon royaume
„ une réfiftance à laquelle il ne s'at-
„ tendoit pas. On chercha à rendre
„ odieux le nouvel aëropage. Votre
„ Majefté fut inftruite dans le tems du
„ procès indécent qui eut lieu entre le
„ fieur de Goëzmann & Beaumarchais,
„ & du ridicule que cette affaire jetta
„ fur le parlement. „

 „ Rien

„ Rien de plus néceſſaire qu'une ré-
„ forme dans notre juriſprudence. Mais
„ qui oſera la tenter ? Il y a qu'un mo-
„ narque comme vous, Sire! qui ſeroit
„ capable d'opérer ce grand œuvre. Louis
„ XVI. a les meilleures intentions; mais
„ il a beſoin d'être aidé. La plus gran-
„ de faute qu'il ait faite, c'eſt d'avoir
„ rappelé les anciens parlemens ſans
„ faire de conditions avec eux. Je
„ crains qu'il ne ſoit bientôt forcé d'en
„ venir aux mêmes extrémités que ſon
„ prédéceſſeur. „

„ Il exiſte dans nos chartes un édit
„ de Louis XI, du 24 Juillet 1527, par
„ lequel ce monarque met des bornes
„ au pouvoir de ſon parlement de Pa-
„ ris. Il lui défend de ſe mêler d'autre
„ choſe que de rendre la juſtice, avec
„ injonction de biffer de ſes régiſtres
„ les réſolutions priſes contre ſon chan-
„ celier. Il ajoute que, fatigué des plain-
„ tes que ne ceſſent de lui porter ſes
„ ſujets ſur la mauvaiſe adminiſtration
„ de la juſtice, il veut & entend qu'on

„ rentre

„ rentre promptement dans ſon devoir
„ & qu'on remédie efficacement à tous
„ les abus qui ſe ſont introduits. Ce-
„ pendant, malgré la ſévérité de ce
„ prince, cette ordonnance reſta ſans
„ effet. Charles VIII, qui s'occupa, au-
„ tant qu'il lui fut poſſible, du bonheur
„ de ſes peuples pendant tout le tems
„ de ſon regne, avoit deſtiné un fond de
„ vingt mille livres *Pariſis* environ pour
„ payer l'expédition des arrêts du par-
„ lement, afin que la juſtice fût rendue
„ gratuitement à ſes ſujets. Cet arran-
„ gement eut lieu jusqu'à Louis XII.
„ Sur la fin du regne de ce prince, ce-
„ lui qui avoit la garde de cet argent
„ abuſa de la confiance qu'on avoit en
„ lui, & après avoir diſſipé une partie
„ des fonds, il ſe ſauva avec le reſte
„ en pays étranger. L'intention de
„ Louis XII. fut d'abord de remplir ce
„ vuide de la caiſſe deſtinée au paye-
„ ment des arrêts; mais on l'en diſſua-
„ da en lui diſant que ce que coûtoient
„ les arrêts étoit ſi peu de choſe que

„ les plaideurs le payeroient volontiers „ eux-mêmes. Il eſt vrai qu'alors ces „ fraix d'arrêt ne montoient qu'à ſix „ blancs; ce qui fait, au cours actuel „ de notre monnoie, environ trois li- „ vres (*). Préſentement que ce n'eſt „ plus le Roi qui paye, ces arrêts cou- „ tent des ſommes énormes. J'en ai vu „ un pour lequel on paya quarante-cinq „ mille livres. De pareils frais ſont ex- „ horbitans; ceux qui ont le malheur „ de perdre un procès ſont presque „ toujours ruinés. Cette augmentation „ de fraix provient de cette foule de „ nouveaux droits introduits ; tels que „ celui de contrôle, le greffe, le pa- „ pier-timbré, les huit ſols pour li- „ vres &c. &c. „

„ Il

(*) C'eſt ſous le regne de Charles VIII. que l'on fabriqua les *grands-blancs*, au titre de neuf deniers, à la taille de quatre-vingt-ſeize au marc; & qui furent mis dans la circulation pour un ſol ſix deniers de notre monnoie; qui font, au cours actuel, huit ſols.

„ Il me reſte à parler à Votre Ma-
„ jeſté des *Epices*. C'étoit jadis un tri-
„ but volontaire que la reconnoiſſance
„ des plaideurs s'étoit impoſé. Quel-
„ ques-uns de ces derniers, qui avoient
„ gagné leur procès, imaginèrent de ſai-
„ re préſent à leur rapporteur de quel-
„ ques boîtes de dragées ou de confi-
„ tures. Les rapporteurs s'en firent
„ par la ſuite un droit; ceux qui n'ai-
„ moient pas les ſucreries crurent pou-
„ voir taxer en argent ces dons qu'on
„ leur avoit faits d'abord, & s'imaginè-
„ rent être fondés à les exiger lors-
„ qu'on ne les leur faiſoit pas. Voila
„ comme la générofité de quelques par-
„ ticuliers dégénéra en un abus; &
„ cet abus eut par la ſuite un effet fu-
„ neſte pour les cliens, qui ne purent
„ ſouvent obtenir juſtice qu'en prodi-
„ guant beaucoup d'or. On peut juger
„ de ces *Epices* par la fortune qu'avoit
„ amaſſé l'abbé Terrai, qui, dans ſa
„ place de rapporteur, s'étoit fait qua-
„ rante mille livres de rentes. Je pour-
„ rois

„ rois citer encore beaucoup d'autres
„ exemples de ce genre à Votre Ma-
„ jesté. „

„ Le chancelier Meaupou, comme
„ je l'ai dit plus haut, auroit opéré le
„ bien, si le projet qu'il mit à exécution
„ eut été mieux réfléchi & qu'il n'eut
„ pas mis de haine personnelle dans sa
„ conduite avec les membres du parle-
„ ment qu'il fit exiler. Il prouva au
„ reste à ce parlement, ou plutôt à nos
„ parlemens, que les prétentions qu'ils
„ forment d'être les représentans de la
„ nation, d'avoir succédé à l'assemblée
„ du champ de Mars & aux Etats-gé-
„ néraux, sont absurdes & ridicules ;
„ que toutes les prérogatives dont ils
„ jouissent sont usurpées, & qu'ils ont
„ profité pour se les arroger de la foi-
„ blesse de nos Rois & de l'ignorance
„ de notre noblesse, qui a toujours pré-
„ féré le métier des armes à l'étude des
„ loix. Ces prétendus Tuteurs de nos
„ souverains n'ont pu jusqu'àprésent

„ four-

„ fournir aucune preuve de la validité
„ de leurs titres, malgré ce qu'en ait
„ dit un écrivain dans un ouvrage qui
„ parut il y a quelques années & qui
„ avoit pour titre: *Lettres essentielles du*
„ *parlement sur le droit des pairs & sur les*
„ *loix fondamentales du royaume.* Ce qui
„ prouve combien l'auteur de ces let-
„ tres est peu instruit sur les révolu-
„ tions que nos loix & nos coûtumes
„ ont éprouvées; c'est qu'il ose assurer
„ qu'on trouve dans les loix saliques ou
„ ripuaires, dans les capitulaires de
„ Charlemagne ou de St. Louis les prin-
„ cipes de notre gouvernement actuel.
„ Au reste, la conduite des parlemens
„ n'a jamais été rien moins que con-
„ forme au but de leur institution; ils
„ ont toujours été plus occupés de leur
„ intérêt personnel & de l'augmenta-
„ tion de leur pouvoir que du bonheur
„ des peuples dont ils se disent les re-
„ présentants & les défenseurs; on pour-
„ roit au contraire les accuser d'en avoir
„ été souvent les persécuteurs & d'avoir
„ favo-

„ favorisé le despotisme dans l'espé-
„ rance de partager l'autorité royale &
„ peut-être de faire plus, si on les en
„ avoit laissé les maîtres..... „

„ Ici, chacun a ses flatteurs & ses
„ panégyristes. Le parlement a les siens
„ comme le Roi. Il est malheureux que
„ les auteurs qui se mêlent d'écrire pour
„ instruire la nation, l'induisent dans les
„ plus grandes erreurs sur l'histoire de
„ son pays, en avançant des faits faux
„ & prouvés tels par les écrivains qui
„ ont écrit sur la première & la secon-
„ de race de nos Rois. Les bornes
„ d'une lettre ne me permettent pas d'en-
„ trer dans de plus grands détails avec
„ Votre Majesté. Je me contenterai
„ d'ajouter que je désire sincèrement
„ que ma nation soit régenerée, qu'on
„ s'occupe des moyens de lui donner
„ une nouvelle constitution. J'avoue
„ que la chose est difficile, mais elle
„ n'est pas impossible. Il ne nous faut
„ qu'un Roi qui sache vouloir & qui,
„ d'après l'exemple de Votre Majesté,
„ com-

,, commence par purger nos tribunaux
,, de cette multitude d'avocats, de pro-
,, cureurs & d'huiſſiers qui ſont la rui-
,, ne des citoyens & qui ſont pires pour
,, la France que la peſte, la guerre ou
,, la famine. Au moins ces derniers
,, fléaux n'ont qu'un tems, tandis que
,, le mal que font les premiers va tou-
,, jours en augmentant.,,

,, Je ſuis avec respect &c.

Je ne doute pas, Monſieur! que cette lettre ne vous faſſe autant de plaiſir qu'elle m'en a fait. Celui qui l'a écrite me paroît parfaitement inſtruit de tous les vices qui exiſtent dans l'adminiſtration de la juſtice en France. Nous nous ſommes trouvés dans le même cas que vous, & c'eſt à notre monarque & à ſon prédéceſſeur que nous ſommes redevables d'être débarraſſés de cette foule d'avocats & de procureurs qui nous auroient dépouillés comme font les vôtres.

Sa Majeſté reçut de Rome, avant de partir pour la Silézie, un monument allégorique faiſant alluſion à la paix de Teſchen. C'eſt un bas-relief en ſtuc, de cinq pieds de longueur ſur deux de largeur; il a été fait par un artiſte allemand nommé Alexandre Trippel. Le Roi a été fort content de la manière dont ce morceau eſt exécuté. S. M. en a fait préſent à M. de Hertzberg pour le récompenſer des ſervices qu'il lui a rendus à la paix de Teſchen & perpétuer dans la famille de ce miniſtre le ſouvenir de ſa reconnoiſſance.

Il eſt bien difficile d'être laconique avec un ami. Je ne voulois vous écrire que quelques lignes, & voila déja une longue lettre. Pardonnez moi ma prolixité en faveur du motif.

Adieu, mon cher Comte! Je ſuis &c.

LETTRE XI.

De Versailles, *le 5 Octobre 1780.*

De M. de.... au Comte de....

Notre ambaſſadeur près de la cour de Pétersbourg a envoyé à M. le comte de Vergennes une copie du discours que les plénipotentiaires hollandois ont adressé à Sa Majeſté l'Impératrice de Ruſſie, lors de leur première audience. Comme c'eſt une piece intéreſſante dans les circonſtances actuelles, je crois devoir vous la communiquer.

Copie du discours prononcé par M. de Waſſenaar-Starembourg.

Madame!

Les états-généraux nos maîtres ont reçu avec une vive reconnoiſſance l'invitation que Votre Majeſté a bien voulu leur faire, de prendre, de concert avec elle, des meſures

promptes & efficaces pour assurer le maintien des droits de leurs sujets respectifs & de la dignité des deux états. Ils ont cru ne pouvoir y répondre avec plus d'accélération qu'en nous envoyant ici pour accéder, en leur nom, à un projet aussi juste qu'utile, aussi digne de la grandeur de Votre Majesté Impériale & qui doit mettre le comble à la gloire de son regne, déja fameux par tant d'événemens éclatans, puisqu'elle se rend le soutien & la protectrice des droits les plus sacrés des nations.

Leurs Hautes Puissances s'estimeront heureuses, si, dans cette occasion, elle peuvent encore resserer les liens de l'amitié qui subsiste entre l'empire de Russie & la république des provinces-unies, & prouver à Votre Majesté par leur empressement à entrer dans ses vues qu'elle n'a pas de plus sincère ni de plus fidelle alliée que la Hollande. Tels sont les sentimens dont les états-généraux ne se départiront jamais, ainsi que de leur profonde vénération pour l'auguste personne de Votre

Ma-

Majeſté Impériale & pour ſes éminentes qualités.

Nos vœux ſeront comblés, Madame! ſi en parvenant à ſervir nos maîtres dans un objet auſſi important & ſur lequel ils fondent leurs plus grandes eſpérances, notre miniſtère pouvoit être agréable à Votre Majeſté & nous mériter ſon approbation & ſa précieuſe bienveillance.

Sa Majeſté l'Impératrice de Ruſſie a répondu à Meſſieurs les plénipotentiaires hollandois avec autant de grace que d'esprit. Elle leur a dit en ſubſtance:

„ Qu'il lui étoit agréable que Leurs „ Hautes Puiſſances conſidéraſſent le pro- „ jet formé par elle pour maintenir les „ droits de leurs ſujets reſpectifs, de la „ manière dont eux miniſtres venoient „ de l'exprimer; qu'elle agiroit de ſon „ côté dans cette affaire de façon à „ donner à L. H. P. des marques de la „ droiture qui avoit toujours ſervi de

„ bafe à toutes fes actions & dont elle
„ ne fe départiroit jamais. „

Les plénipotentiaires hollandois font fortis fort contens de leur audience; &, d'après une conférence qu'ils ont eue avec le comte de Panin, il paroit qu'ils vont fe fixer pour quelque tems à Pétersbourg. M. le comte de Waffenaar-Starrembourg a avec lui un fecrétaire d'ambaffade, nommé Corbeau, qui doit être un homme rempli de talens, rompu dans les affaires & connoiffant bien les intérêts politiques des différentes cours de l'europe. On affure qu'il eft chargé de s'inftruire à fond des moyens de la Ruffie, de fes revenus, de l'état de fes finances, de fon commerce ainfi que de fes forces de terre & de mer. On ne doute pas qu'il ne s'aquite de cette miffion à la fatisfaction de fes maîtres.

Les anglois ne font pas contens de cette réfolution de la Ruffie. On nous écrit de Londres, que des dépêches ar-

rivées

rivées de Pétersbourg ont donné lieu à un grand conseil qui s'est tenu chez le Roi. Comme un des principaux buts de la neutralité-armée, c'est de protéger l'exportation de toutes les productions du Nord; si la Grande-Brétagne tentoit de s'y opposer, elle courroit risque de se mettre sur les bras trois nouveaux ennemis: la Suéde, la Russie & le Danemarck, qui réunis ensemble pourroient être redoutables. Le parti de l'opposition espère que cette neutralité-armée forcera le parti royaliste de faire la paix.

Nous ne concevons pas où les anglois prennent tous les vaisseaux qu'ils ont. Les émissaires que nous avons à Portsmouth nous mandent qu'il est arrivé des ordres de l'amirauté d'armer en toute diligence huit vaisseaux de ligne, depuis 64 jusqu'à 90 canons, & de les approvisionner pour six mois. La destination de ces vaisseaux est encore ignorée. Il en est qui prétendent qu'ils doivent suivre l'escadre qui partira dans

peu de tems de Breſt pour aller renforcer M. de Ternai en Amérique. C'eſt le commodore Fielding, à qui on donnera le grade de contre-amiral, qui aura, dit-on, le commandement de l'escadre angloiſe.

Suivant toutes les apparences, la campagne prochaine ſera déciſive pour nous ou pour l'Angleterre. Notre intention eſt que les grands coups ſe frappent en Amérique & que l'indépendance des américains ſoit promptement reconnue. Le comte de Rochambeau vient de nous écrire que nos forces dans ces contrées, réunies à celles de nos alliés, ſont bien ſupérieures à celles des anglois, & que le plan formé pour agir offenſivement ne peut manquer de réuſſir.

Il eſt tems, mon cher Comte! que cette guerre finiſſe, car les moyens pour la ſoutenir commencent à nous manquer. Notre directeur des finances a pris dans toutes les bourſes ce qu'il

a

a pu; il n'eſt guères poſſible d'employer plus longtems la reſſource des emprunts, & encore moins de mettre de nouvelles impoſitions. Nos rivaux les anglois ſont à peu-près dans le même cas; quoiqu'ils en diſent, leurs miniſtres ſont aux expédiens, & j'espère que d'ici à deux ans, le combat finira faute de combattans; car, ſans argent, on ne peut point tenir d'armée ſur pied.

Nos alliés les américains ne ſont pas dans une meilleure poſition que nous. L'état de Penſylvanie vient de publier un plan de banque à établir pour fournir à l'armée des états-unis des proviſions pour deux mois. Cela prouve combien les espèces ſont rares dans ces contrées.

Votre monarque, Monſieur! eſt un modele que tous les Rois ſes collégues ſe font gloire d'imiter. Tandis qu'il s'occupe de la perfection du code *Fréderic*, le nôtre l'eſt de la ſuppreſſion de cette coûtume barbare adoptée par notre

jurisprudence criminelle & qu'on appelle la queſtion préparatoire. La déclaration rendue, le 5 de ce mois, à ce ſujet, eſt pleine de ſageſſe. N'étoit-il pas affreux d'appliquer à la queſtion un homme qui n'étoit pas encore convaincu, & d'employer tout ce que la cruauté la plus rafinée peut imaginer de tourmens pour lui arracher l'aveu d'un crime qu'il n'avoit ſouvent pas commis? Il eſt honteux pour l'humanité que, dans un ſiècle auſſi éclairé, on ait pu laiſſer ſubſiſter jusqu'àpréſent une auſſi abominable coûtume; il ne l'eſt pas moins que, dans des pays où regne la liberté, des hommes ſe permettent de perſécuter ainſi leurs ſemblables. Ce nouvel acte de juſtice & de bienfaiſance dont Louis XVI. vient de ſignaler ſon regne, eſt du plus heureux augure pour l'avenir. J'espère de voir encore s'opérer d'autres changemens dans notre code de juſtice; des jurisconſultes habiles s'en occupent; ce ſera un bonheur pour notre nation, ſi leur travail eſt couronné du ſuccès.

Un courier arrivé à Londres a apporté des dépêches au Roi de la part du général Clinton, qu'on dit être de la plus grande importance. On parle d'un combat qui doit avoir eu lieu entre les américains & les royaliſtes, & dont l'iſſue auroit été à l'avantage des premiers. Le général anglois mande que l'état de Maſſachuſſet s'eſt conſtitué, qu'on doit nommer inceſſamment le premier gouverneur de cette république, conformément à ce qui eſt énoncé dans la conſtitution *chapitre II, ſection première de la ſeconde partie.* Après cette nomination, l'état de Maſſachusſet prendra des meſures efficaces pour agir vigoureuſement la campagne prochaine. Il completteta ſa milice par des tirages, & remplira pareillement le vuide qui ſe trouve dans ſes bataillons, pour les envoyer enſuite à l'armée des états-unis.

Cette énergie que déployent les américains n'eſt pas faite pour plaire à l'Angleterre; elle lui annonce que ſes colo-

nies ſont perdues pour elle ſans retour. M. Henri Laurens, ancien préſident du congrès, doit être chargé d'une commiſſion importante pour l'europe. On dit qu'il ſe rendra d'abord en Hollande pour y mettre la dernière main au traité ébauché entre les états-unis & la république.

Cette dernière ſe brouille plus que jamais avec les anglois. Le parti oppoſé au Stadhouder l'emportera; il y a des paris que la rupture entre Leurs Hautes Puiſſances & la Grande-Brétagne aura lieu avant la fin de l'année.

Je me ſuis procuré copie d'une lettre écrite par un membre de la régence d'Amſterdam à un député américain, qui annonce les intentions de la province de Hollande de rompre avec l'Angleterre. Voici cette lettre:

D'Amſterdam, le 2 Juillet 1780.

„ Il n'y a rien de changé, Monſieur! „ dans la réſolution que nous avons

„ priſe

„ priſe de ſecouer le joug de l'Angle-
„ terre & du Stadhouder, comme vous
„ avez fait de celui de la mère - patrie.
„ Depuis votre départ, j'ai eu de fré-
„ quentes conférences avec ceux qui
„ ſont animés des mêmes ſentimens que
„ moi. Mais vous connoiſſez nos for-
„ mes, nos lenteurs; c'eſt le génie de
„ la nation. Cependant nous parvien-
„ drons au but déſiré avant la fin de
„ l'année, malgré les intrigues de Sir
„ Yorck & de tous ſes adhérens. Dans
„ ce moment, nous ſavons que les
„ Stadhoudériens ſont dans le plus grand
„ embarras; leur parti diminue dans l'aſ-
„ ſemblée des états - généraux, tandis
„ que le nôtre augmente. L'ambaſſa-
„ deur de France vient de remporter
„ un avantage ſur le Duc Louis de
„ Brunswick, qui déroute abſolument
„ ce dernier. Il eſt impoſſible d'agir
„ avec plus d'activité & d'être mieux
„ inſtruit que ne l'eſt le Duc de la Vau-
„ guyon; c'eſt à ce miniſtre que nous
„ devrons notre liberté & la régénéra-

„ tion

„ tion de notre patrie. J'espère donc
„ que le traité éventuel que nous avons
„ fait avec les chargés de pouvoir des
„ états-unis, aura ſon plein & entier
„ effet d'ici à quelques mois. Aſſurez
„ bien, où vous êtes, que nous perſiſte-
„ rons invariablement dans nos princi-
„ pes, & que nous ſommes décidés à
„ la guerre, ſi l'Angleterre continue de
„ vouloir nous forcer à nous déclarer
„ pour elle, & à nous conformer à la
„ teneur d'un traité auquel elle ne ceſſe
„ de porter les plus fortes atteintes par
„ la conduite qu'elle tient avec nous.„

„ Le Penſionnaire a tout-à fait ab-
„ juré & s'eſt déclaré formellement le
„ chef de notre parti contre la faction
„ d'Orange. Il faudra bien, bon gré
„ malgré, que cette dernière fléchiſſe,
„ & que Sir Yorck quitte la Haye,
„ qu'il abandonne ſes amis & ſes maî-
„ treſſes & qu'il aille végéter dans quel-
„ que coin de l'Ecoſſe, jusqu'à ce que le
„ Roi ſon maître juge à propos de l'em-
„ ployer; mais S. M. Britannique a tant
de

„ de gens à récompenſer pour les mau-
„ vais ſervices qu'ils ont rendus à leur
„ pays, que je crains que l'ex-ambaſſa-
„ deur ne ſoit obligé d'attendre long-
„ tems. Je vous tiendrai au courant
„ de tout ce qui ſe paſſera, pour que
„ vous puiſſiez en informer M. Fran-
„ klin. Nous touchons au moment qui
„ doit décider du ſort des républicains
„ & des Stadhoudériens. L'idole de la
„ Haye ne tardera pas d'être remiſe
„ dans la place d'où elle avoit été ti-
„ rée & où on auroit dû toujours la
„ laiſſer. C'eſt bien ici, mon cher amé-
„ ricain! le cas de dire:

Que chacun ici-bas doit faire ſon métier....
Tel brille au ſecond rang, qui s'éclipſe au premier....

„ Que ce qui s'eſt paſſé chez nous
„ vous ſerve de leçon! Ne donnez ja-
„ mais, dans votre république, un pou-
„ voir trop étendu à vos chefs; ne ſouf-
„ frez point ſurtout d'ordre équeſtre;
„ rien n'eſt plus dangereux dans un
„ état libre que cette diſtinction de rang.

„ Selon

„ Selon l'ordre de la nature, tous les
„ hommes ſont égaux; le mérite per-
„ ſonnel ne peut ſe transmettre aux
„ descendans. Si vous ſavez tirer par-
„ ti de votre nouvelle conſtitution, vous
„ aurez le gouvernement le plus par-
„ fait qui ait encore exiſté. Je trouve
„ cependant que, dans la nouvelle con-
„ ſtitution de la Virginie, on a négligé
„ un article eſſentiel, qui eſt d'abolir
„ toute nobleſſe & prérogative hérédi-
„ taire. Il eſt vrai que le congrès a
„ fait quelque choſe d'équivalent, en
„ ſtipulant dans l'acte de confédération
„ générale, qu'il ne ſera permis à au-
„ cun état en particulier, ni même aux
„ repréſentans des états-unis au con-
„ grès, d'accorder à qui que ce ſoit des
„ lettres de nobleſſe. Je voudrois qu'il
„ eut ajouté: *Les citoyens qui, dans ce mo-*
„ *ment, ſont nobles, doivent renoncer à ce ti-*
„ *tre pour être admis parmi nous; & ceux*
„ *qui s'y refuſeront ne pourront jamais être*
„ *élus repréſentans au congrès.* Vous vo-
„ yez que c'eſt cette nobleſſe qui cher-

„ che

„ che à dominer parmi nous. Nous
„ réuffirons pour le moment à l'humi-
„ lier; mais fi nous n'achevons pas de
„ la détruire entiérement, il eft à crain-
„ dre qu'elle ne reprenne bientôt le
„ deffus. Voilà quelle eft mon opi-
„ nion. J'ajouterai que nous ne pour-
„ rons chanter victoire qu'alors que nous
„ verrons l'affemblée des états-géné-
„ raux entiérement compofée de dépu-
„ tés choifis dans le parti républicain,
„ & qu'il n'en exiftera plus de l'ordre
„ équeftre ou de la faction Stadhoudé-
„ rienne. Communiquez ces réflexions
„ à M. Francklin, afin qu'il en parle à
„ M. le comte de Vergennes & qu'il
„ lui dife que la révolution qu'il veut
„ opérer pour le bonheur de notre pays,
„ ne peut avoir lieu qu'autant qu'il dé-
„ truira entiérement l'hydre de l'arifto-
„ cratie & qu'il remettra le pouvoir
„ législatif entre les mains des répu-
„ blicains. Réflechiffez fur tout ce que
„ je viens de vous dire. Il eft impor-
„ tant pour les américains de nous

„ avoir pour alliés, & cette alliance ne
„ peut être ſolide qu'autant que nous
„ renoncerons à toutes liaiſons avec l'An-
„ gleterre & à être dominés par l'in-
„ fluence Stadhoudérienne. „

Je ſuis, Monſieur &c.

Le contenu de cette lettre doit vous convaincre, mon cher Comte! que les bataves ſont très disposés à ſecouer le joug ſous lequel on les tient, & que le parti républicain n'épargnera rien pour réuſſir dans ſon projet. Notre comte de Vergennes ſe prépare bien de la beſogne; je crains qu'il n'ait pas le tems de la finir..... Pour moi, il ne me reſte que celui de vous dire que je ſuis, mon cher comte! votre très dévoué &c.

LETTRE XII.

De Versailles, *le 11 Octobre 1780.*

Du même, au même.

M. de Sartine se fait toujours de nouveaux ennemis par la conduite qu'il tient. Il est en partie la cause de la perte que nous venons de faire d'un excellent officier de la marine (M. le comte Duchaffault.) Ce général, piqué avec raison de n'avoir pas été employé pendant cette campagne, a demandé sa retraite au ministre de la marine. Celui-ci lui a, dit-on, répondu, „que S. M. ne „ voyoit pas de bon œil une résolution „ qui, dans les circonstances actuelles, „ pouvoit être du plus mauvais exem- „ ple & mal interprêtée; que cepen- „ dant M. Duchaffault seroit le maître „ de quitter après la campagne. „ Le Comte a insisté pour qu'il lui fût permis de se retirer à sa terre de Mon-

taigu. Les nouvelles inſtances qu'il fit rencontrèrent encore de l'oppoſition ; M. de Sartine n'épargua rien pour le faire changer de réſolution ; mais ſes efforts furent inutiles. M. Duchaffault s'eſt défait de ſon commandement & il emporte avec lui les regrets de tous les officiers, qui le regardent comme le meilleur marin que nous ayions. Nos ennemis penſent de même ſur ce général, & ils auront ſûrement des obligations à M. de Sartine de nous avoir privés d'un auſſi bon chef-d'escadre.

M. des Hayes-de-Cry a ſuccédé à M. Duchaffault dans le commandement du vaiſſeau-de ligne *la Brétagne*, de 100 canons. Il eſt encore queſtion d'autres changemens, dont nous n'aurons pas ſujet de nous applaudir. Il y a même des paris que nous ſerons battus l'année prochaine, ſi les nominations projettées ont lieu.

M. Francklin avoit porté des plaintes à M. le comte de Vergennes, au ſujet

jet

jet des priſes faites par les corſaires américains, pour lesquelles ces derniers ne pouvoient obtenir de jugement dans les ports de France. Sur le rapport fait au conſeil par le miniſtre des affaires-étrangères, S. M. s'eſt décidée à écrire au grand-amiral de France une lettre dont voici la teneur:

Mon Couſin! Je ſuis informé qu'il s'eſt élevé des difficultés rélativement aux priſes faites par les corſaires américains armés dans les ports de France, lesquelles nos commiſſaires du conſeil des priſes ont penſé ne devoir pas juger. Afin de faire ceſſer toute incertitude à ce ſujet, je vous écris cette lettre pour vous dire que mon intention eſt que toutes les priſes qui auront été faites par les corſaires que les Etats-unis de l'Amérique auroient armés en France, & qui auront été conduites dans l'un ou l'autre de mes ports, ſoient jugées par le conſeil des priſes de la même manière que celles des corſaires armés par mes ſujets; & qu'en conſéquence, les officiers de l'amirauté obſervent à leur égard les formalités preſcrites par ma déclaration du 24 Juin

 1778.

1778. Je désire que, pour l'entière exécution de ma volonté à cet égard, vous la fassiez savoir dans tous mes ports, afin que les capitaines de ces corsaires en soient instruits & qu'ils s'y conforment, ainsi que les officiers des amirautés. La présente n'étant à autre fin; je prie Dieu, mon cousin, qu'il vous ait en sa sainte & digne garde.

(Signé) LOUIS.

Versailles, le 10 Août 1780.

Il y a longtems que les américains sollicitoient cet ordre du Roi à ses amirautés; mais jusqu'à ce moment des intrigues de bureau avoient empêché qu'on ne leur donnât cette nouvelle marque de déférence. Comme nos premiers-commis, & même, à ce qu'on assure, nos ministres sont intéressés dans les armemens des corsaires, on ne vouloit pas trop favoriser ceux des états-unis. Mais l'adroit M. Francklin, instruit de ces intrigues, a menacé de les découvrir. On a craint qu'il ne tint parole, & c'est ce qui a déterminé à faire écri-

re

re au monarque la lettre dont je viens de vous donner copie.

Nous venons d'apprendre par la voie de Londres que le paquebot l'*Antelope*, capitaine Kempthorn, parti de St. Christophe le 1er Août, étoit arrivé avec des dépêches de Sir Rodney pour l'amirauté. La cour n'a pas jugé à propos de les publier; mais un de nos émiſſaires s'eſt procuré l'extrait d'une lettre de l'amiral anglois à ſon épouſe, dans laquelle il lui mande: „que le „ commodore Walshingam étoit heu„ reuſement arrivé avec ſon escadre & „ ſon convoi, le 11 de Juillet, à Ste. „ Lucie; qu'il effectua le lendemain ſa „ jonction avec lui; qu'après avoir reçu „ ce renfort, il mit auſſitôt à la voile; „ mais qu'arrivé à la hauteur de la Mar„ tinique, il fut informé que la flotte „ françoiſe & espagnole avoit quitté „ le Port-Royal; qu'il ſuppoſa par la „ route qu'elle avoit priſe, qu'elle ſe „ rendoit à la Jamaïque; qu'il détacha „ en conſéquence le contre-amiral Row-

„ ley avec une diviſion de ſix vaiſſeaux „ de ligne, & le commodore Walshingam avec la ſienne de quatre vaiſſeaux, pour aller renforcer le vice-amiral Sir Peter-Parker, qui ſe trouvoit ſtationné dans cette île avec quatre vaiſſeaux-de ligne ſeulement. Que „ ces dix vaiſſeaux, qui avoient fait „ voile de Ste. Lucie, le 26 de Juillet, „ avoient pris ſous leur eſcorte un convoi marchand de 34 navires deſtinés „ pour la Jamaïque. Qu'un autre convoi de 76 navires des îles-ſous le „ vent a dû appareiller de St. Chriſtophe, le 2 Août, ſous l'escorte du „ vieux vaiſſeau, la *Renommée*, de 74 „ canons, qui avoit d'abord été condamné, mais qu'on avoit mis, au moyen de quelques réparations, en état „ de pouvoir encore faire le voyage „ d'Angleterre, en compagnie du *Preston*, de 60 canons.„ L'amiral Rodney parle enſuite à ſon épouſe d'affaires particulières, & lui dit que jusqu'au 31 Juillet, il n'avoit pas trouvé l'occaſion de ſe meſurer avec l'ennemi.

Nous

Nous venons, de notre côté, de recevoir des avis que la flotte françoiſe & eſpagnole, forte de 26 vaiſſeaux de ligne, a été vue à dix lieues au ſud de l'île de Soba, faiſant route nord - oueſt - quart-d'oueſt vers l'île de St. Domingue. Elle étoit accompagnée de plus de 80 bâtimens de transport remplis de troupes. Elle avoit quitté la Martinique le 7 de Juillet. On nous mande auſſi que le commodore de Walshingam eſt arrivé à Ste Lucie, le 10 de Juillet, avec quatre vaiſſeaux de ligne & plus de cent navires marchands; que ſa jonction avec l'amiral Rodney, qui s'étoit faite ſans empêchement, étoit très conſéquente pour ce dernier & le mettoit en état de détacher de ſa flotte un nombre de vaisſeaux ſuffiſant pour obſerver notre armée combinée. Nous attendons avec impatience des nouvelles de ces contrées, où il doit s'être frappé quelque grand coup; on croit même qu'il eſt queſtion d'une expédition contre la Jamaïque. Don Solano a perdu ſon fils,

âgé de 23 ans. Ce jeune homme avoit, dit-on, du mérite & toutes les dispositions nécessaires pour devenir un excellent officier.

On nous mande encore de Londres que le Roi, toujours protecteur des gens attachés à son parti, avoit voulu faire donner le commandement de la flotte de la Manche à Sir Hugues Palisser, si connu par son procès avec l'amiral Hardi. La nation ne voyoit pas de bon œil cette promotion, & le conseil-privé, de son côté, s'est opposé au désir du Roi & du premier commissaire de l'amirauté. On assure que le choix est tombé sur le vice-amiral Digby; cet officier prendra le commandement en chef, & il aura sous ses ordres les contre-amiraux Drake, Digby & Lockhart-Rofs. Une de nos frégates a rencontré cette flotte angloise à la hauteur de Ste. Helêne. Les maladies font beaucoup de ravages parmi les anglois, quoiqu'ils soient plus accoûtumés à la mer que nous. Le nombre de ceux hors d'état de pouvoir faire

le ſervice, ſe montoit, le mois dernier, à 2600. On les a débarqués à Portsmouth; on a préféré de les mettre ſous des tentes en plein air, ce qui eſt plus ſalubre pour des malades, que de les enfermer dans des hôpitaux où il regne toujours des exhalaiſons méphitiques qui en tuent beaucoup.

Du 13.

Nos nouvelliſtes avoient donné l'esſor à leur imagination féconde ſur les ſuccès probables de notre flotte combinée aux Antilles: le bruit s'étoit déja répandu que nous étions les maîtres de la Jamaïque. Mais la publicité que la cour de Londres vient de donner aux dépêches reçues de Sir Rodney, ne nous annonce rien de bien avantageux. L'amiral anglois a fait toutes ſes diſpoſitions pour ſe porter partout où ſa préſence ſera néceſſaire. Dans ſa lettre à M. Stéphens, il dit: *La flotte combinée ayant reſté dans l'inactivité au Fort-Royal jusqu'au cinq Juillet, mit en mer, la nuit, ſans*

*faire de ſignaux ni montrer ſes feux. J'ordonnai aux frégates de la ſuivre & de me faire journellement le rapport de ſa ſituation ainſi que de ſes mouvemens. De mon côté, je tins ma flotte en état d'agir & de faire avorter les projets des ennemis. J'appris enſuite que la flotte françoiſe & espagnole s'étoit rendue à la Guadeloupe, où elle reſta quelques jours. Un de mes bâtimens croiſeurs vint m'avertir qu'il l'avoit laiſſée à la hauteur de Santa-Cruz, faiſant route à l'oueſt; qu'elle étoit forte de 26 vaiſſeaux de ligne, partagés en quatre escadres qui ſe tenoient très éloignées les unes des autres. Je dépêchai auſſitôt l'*Alerte *à la Jamaïque pour avertir Sir Peter-Parker du départ de l'ennemi, quoique j'euſſe déja donné avis de ce qui ſe paſſoit au gouverneur de cette île, afin qu'il prit ſes précautions.*

Cet amiral rend compte enſuite de ſa jonction avec le commodore Walshingam & termine ſa lettre en diſant : *Je me tiendrai prêt à voler au ſecours de celle des colonies de Sa Majeſté ſur laquelle les ennemis pourroient tenter quelque entrepriſe; & j'agirai, dans ces circonſtances, de la manière*

que

que je croirai la plus avantageuſe au ſervice du Roi; étant pleinement convaincu, par tout ce que j'ai déja éprouvé, que je recevrai de la part des ſeigneurs commiſſaires toute l'aſſiſtance qu'il ſera en leur pouvoir de m'accorder. Je vous prie auſſi de les aſſurer que l'eſcadre de S. M. dans ces parages ne reſtera pas inactive.

Sir Rodney a joint à cette depêche une autre lettre de même date, adreſſée pareillement à M. Stephens, dans laquelle il lui dit : „ que c'eſt ſur la réquiſition la plus formelle & la plus „ preſſante des parties mentionnées dans „ les papiers inclus, qu'il prend la liberté de les envoyer, pour qu'il en „ ſoit pris lecture par les ſeigneurs „ commiſſaires. „ Ces papiers renferment des adreſſes de remerciemens & de félicitations que les aſſemblées des îles de St. Chriſtophe & de Nevis ont préſentées à Sir Rodney. — *Une preuve plus réelle de bienveillance qu'ils m'ont donnée*, dit cet amiral, *& qui vaut mieux que*

de

de ſimples paroles, c'eſt que les habitans de la première de ces îles, pour faciliter le ſuccès de mes opérations, ont ouvert une ſouſcription pour payer des gratifications de quatre & ſix livres ſterling à tous ceux qui s'engageront volontairement à ſervir ſur ma flotte. Dès le premier jour qu'elle fut annoncée, il fut ſouſcrit pour une ſomme de 2500 livres ſterlings. Leurs ſeigneuries verront par ce rapport qu'il n'eſt pas poſſible de recevoir de plus grandes marques de patriotisme de la part des fidéles ſujets du Roi. Je ſuis arrivé à St. Chriſtophe avec vingt vaiſſeaux de ligne; j'ai laiſſé le capitaine Hotham à Ste. Lucie avec ſix; le vice-amiral Peter-Parker en a cinq ſous ſes ordres à la Jamaïque. Toutes ces forces, qui peuvent ſe réunir au beſoin, forment 31 vaiſſeaux-de ligne. J'espère, avec cette ſupériorité, combattre l'ennemi avec avantage, ſi je puis l'engager à en venir à une action.

Il eſt arrivé un courier à Breſt, porteur de dépêches venues de l'Amérique. Un officier envoyé par M. de Ternai l'avoit devancé de quelques jours. Suivant

vant ce qu'on publie, nos affaires en Amérique vont très bien. Nos forces réunies à celles de Washington commencent déja à ſerrer de près les généraux Clinton & Cornwallis, & ces derniers ne tarderont pas d'être forcés de renoncer à ſoumettre les américains. M. le comte de Rochambeau mande qu'il espère de terminer bientôt la guerre dans ces contrées, ſans qu'il y ait beaucoup de ſang répandu.

Je vous annoncerai avant peu la mort civile d'un de nos miniſtres d'état (M. de Sartine.) Il eſt à toute extrémité, & on ne lui donne plus que quelques jours à vivre. C'eſt le directeur des finances qui lui porte le coup mortel. M. de Caſtries eſt déſigné pour ſuccéder au futur défunt.

Adieu, mon cher Comte! Je ſuis &c.

LETTRE XIII.

De Versailles, *le 17 Octobre 1780.*

Du même, au même.

J'ai oublié de vous parler, mon cher Comte, dans mes dernières, d'un événement arrivé à ce jurisconſulte qui s'eſt rendu célèbre par ſes plaidoyers contre le duc d'Aiguillon dans la fameuſe affaire de ce dernier avec les états de Brétagne; enſuite par ſes querelles avec l'ordre des avocats, & enfin par celle qu'il a eue avec le comte de Vergennes & ſon libraire, au ſujet du journal dont il étoit rédacteur & qui fut ſupprimé. Vous concevez que c'eſt de M. Linguet que je veux vous parler. Vous connoiſſez ſans doute en partie ſes différens ouvrages, & ſur tout ſa lettre à M. le comte de Vergennes, qui a mis preſque tous les rieurs de

ſon côté. Mais ce n'eſt pas ici comme en Angleterre, où il eſt permis de tout dire contre les gens en place. Nos miniſtres n'entendent point raillerie ſur ce point; ils ne pardonnent pas ſurtout les ridicules qu'on leur donnent, & ils ne trouvent que trop d'occaſions de s'en venger..... M. Linguet jouiſſoit tranquillement à Bruxelles de ſa liberté; il y continuoit ſes annales littéraires ſous la protection du gouvernement des Pays-Bas. Je ne ſais quel démon lui a tout-à coup inſpiré de venir ici. Il y étoit depuis environ trois ſemaines ſans qu'on l'eut troublé en rien. Mais, le 27 du mois dernier, il fut arrêté vers les onze heures du matin, & conduit par ordre du Roi à la Baſtille. Il avoit avec lui un de ſes amis, qui étoit, dit-on, d'intelligence avec les ſuppôts de la police. On ignore jusqu'àpréſent les griefs qui ſont à ſa charge; ſes ennemis l'accuſent de haute-trahiſon. Je n'en crois rien; ſon plus grand crime, à mon avis, c'eſt d'avoir eu la noble hardieſſe de dire & d'écrire des vérités. Il eſt bien moins

dange-

dangereux ici de s'exprimer librement ſur le Roi ou ſur la Reine, que de parler contre les miniſtres, ou leurs ſous-ordres, contre nos ſeigneurs du parlement & nos quarante lettrés. M. Linguet s'eſt cru autoriſé à ſe plaindre de tous les perſonnages ſusdits, & ſa détention eſt un effet de leur vengeance. Je crains bien qu'on ne le laiſſe longtems languir dans cette affreuſe priſon. Beaucoup de perſonnes s'intéreſſent à lui; la Reine même, à ce qu'on m'aſſure, prend part à ſon ſort; mais on lui ſuppoſera des torts qu'il n'a pas pour empêcher la ſouveraine d'intercéder en ſa faveur. C'eſt bien le cas de dire au priſonnier: *Que Diable veniez-vous faire dans cette maudite galére?* Je vous inſtruirai des ſuites de cette affaire.

Je ne m'étois pas trompé en vous annonçant comme très prochaine la mort civile de M. de Sartine. Il eſt décédé, le 12 de ce mois, vers les trois heures après-midi. Ce fut M. Amelot qui vint, au nom du Roi, lui demander le porte-

feuille

feuille de la marine. Ce miniſtre, qui donnoit alors audience, ne s'attendoit pas d'être auſſi près de ſa fin. Madame de Sartine, en recevant cette nouvelle, fut ſi frappée qu'elle penſa en mourir de douleur; elle eſt inconſolable. Quelques gardes de la marine, qui comptoient ſur de l'avancement pour la campagne prochaine, ſe trouvent entiérement déchus de leurs eſpérances, & les peines qu'ils ſe ſont données pour plaire à Madame, ſont perdues..... On attribue la disgrace de ce miniſtre à différentes cauſes plus graves les unes que les autres, telles que incapacité, injuſtices, déprédations énormes &c. &c. Sur ce dernier point, M. Necker n'a ceſſé de porter des plaintes continuelles. Il a dit au Roi qu'il ne lui étoit plus poſſible de fournir aux dépenſes de ce département, dans lequel il n'y avoit aucun ordre établi. On aſſure que cette accuſation n'eſt point une calomnie; mais le directeur auroit rendu un grand ſervice à l'état, s'il eut fait renvoyer M. de Sartine quelques années plutôt.

Ce dernier se retire, dit-on, avec une fortune considérable, mais qu'il a eu soin de tenir cachée, afin de paroître avoir besoin des bienfaits du Roi pour pouvoir vivre dans sa retraite. On regarde cette conduite comme très adroite. C'est M. de Castries qui lui succede. Vous allez me dire qu'il n'y a guères de rapport entre un officier-général de troupes de terre & un marin. Cela est vrai; mais il y en a encore davantage qu'entre ce dernier & un lieutenant-de police à qui la guerre & la marine sont absolument étrangères, & qui n'a pas les premiers élémens de l'art nautique, ni la moindre idée d'un armement ou d'une expédition maritime. M. de Castries a de la probité, de bonnes vues & de la fermeté; il pourra, s'il le veut, opérer le bien. Il ne se laissera par conduire par ce corps redoutable dont il est le chef, comme le faisoit son prédécesseur, qui étoit aux ordres de ceux qui devoient être aux siens. La disgrace de M. de Sartine n'eut cependant pas été aussi prompte, sans la mala-

maladie de M. de Maurepas. Le directeur des finances a profité de la circonstance pour faire son coup. On assure que le Mentor n'est pas content de la nomination de M. de Castries. Cependant il ne pouvoit pas l'ignorer ; car, la veille du renvoi de M. de Sartine, le Roi lui rendit une visite, & resta plus d'une heure avec lui. S. M. lui aura sans doute parlé, dans cet entretien, de ce qu'elle se proposoit de faire, & ce changement n'a pas eu lieu sans le consulter. On dit aussi que le ministre de la guerre ne tardera pas d'éprouver le même sort que celui de la marine, & l'on donne encore à M. Necker trois à quatre mois au plus d'existence ministérielle.

On croiroit presque que les anglois prennent plaisir à se faire de nouveaux ennemis. Ils viennent de se porter à une démarche qui doit nécessairement forcer les hollandois à se déclarer contre eux : Un *Aviso* arrivé des Antilles, nous a apporté la nouvelle que, le 9

d'Août dernier, ſept vaiſſeaux-de ligne anglois entrèrent dans la grande baye de St. Martin, île appartenante aux hollandois, où ils s'emparèrent d'abord de pluſieurs bâtimens américains, qui étoient mouillés au dehors de la barre qu'ils n'avoient pu franchir à cauſe des eaux baſſes qui les empêchoient d'entrer dans le port. Après cette première hoſtilité, ils débarquèrent 200 hommes de troupes de terre, qui pénétrèrent dans la ville ſans rencontrer le moindre empêchement; puisque la république, étant en pleine paix avec la Grande-Bretagne, n'avoit pris aucunes précautions pour la défenſe de ſes poſſeſſions aux Antilles, & qu'elle ne devoit nullement s'attendre à une attaque de la part des anglois.

Le capitaine-en chef qui commandoit les vaiſſeaux anglois, ſomma le gouverneur hollandois Heyliger de lui remettre tous les bâtimens & propriétés des ſujets rébelles américains, ainſi que leurs perſonnes. Le gouverneur répondit

dit qu'il ne pouvoit ſatisfaire à cette demande ; que ſes ordres portoient *de protéger tous les navires , de quelque nation qu'ils fuſſent, ainſi que les propriétés & les perſonnes qui entreroient dans les ports de ſon gouvernement.* — „ Je ſuis chargé, répli-
„ qua le capitaine anglois, de la part
„ de mon chef, Sir Rodney, de mettre
„ à exécution les ordres qu'il a reçus
„ de Londres , qui lui prescrivent de
„ réduire la ville en cendres & d'en
„ détruire toutes les fortifications , ſi
„ vous m'oppoſez la moindre réſiſtan-
„ ce, & ſi vous faites tirer un ſeul
„ coup de canon ſur mes vaiſſeaux. „
Une déclaration auſſi poſitive étonna le gouverneur, qui ne s'y attendoit pas; il demanda qu'elle lui fût donnée par écrit. — „ Volontiers, dit l'anglois, je
„ vais vous l'écrire de ma main. „ —
C'eſt auſſi ce qu'il fit, & il la ſigna. Après l'avoir remiſe au gouverneur, il s'empara de tous les bâtimens qu'il trouva dans le port; la plûpart étoient chargés de tabac. Il respecta cependant un de

ces navires qui avoit été acheté & paſſé au poids de la compagnie, & qui étoit pareillement chargé de tabac.

Nous ſommes impatiens de voir de quel œil les hollandois verront cet acte d'hoſtilité, & cette violation de territoire & du droit des gens. Notre dix-huitième ſiècle offre malheureuſement beaucoup d'exemples de ce genre, tant de la part des anglois que de la nôtre & de celle des allemands. Les peuples ſont, comme ils l'ont toujours été, les victimes de l'ambition des ſouverains. Ce qui s'eſt paſſé pour la Corſe & la Pologne ſert à juſtifier les anglois.

Les lettres de Londres portent que le général Cornwallis, craignant de ſe voir forcé de céder à la ſupériorité des américains, dont les forces augmentoient de jour en jour, avoit pris le parti d'attaquer l'armée américaine commandée par le général Gates, plutôt que d'abandonner la province à l'ennemi en ſe renfermant dans Charles-Town. Son projet

projet lui réussit, & il a remporté, dit-on, sur les insurgens une victoire complette. C'est le capitaine Rofs, aide-de camp du général Cornwallis, qui a été le porteur de cette nouvelle, ainsi que d'une lettre de ce dernier, datée de Cambden le 21 Août, avec la rélation de la bataille. Les détails que renferme cette rélation me paroissent vrais, quoiqu'un peu exagérés. Cet échec empêchera qu'on ne puisse rien tenter le reste de cette campagne. Suivant le rapport du général anglois, les américains ont eu environ deux mille hommes tant tués que blessés; tout le camp a été pris, ainsi que les bagages & les munitions, qui étoient assez considérables. Les vaincus ont fait payer cher cette victoire aux vainqueurs; ils se sont battus en désespérés.

Le général Cornwallis termine sa lettre en disant: *Les troupes des rébelles se trouvant à présent dispersées, les troubles intérieurs & les insurrections dans la province se calmeront, à ce que j'espère. Mais je don-*

 nerai

nerai des ordres de faire ſubir une punition exemplaire à quelques-uns des plus coupables, afin d'empêcher les autres de ſe jouer à l'avenir de la foi due à leurs ſermens, & d'abuſer de la généroſité & de la douceur du gouvernement britannique.....

Que penſez-vous, mon cher Comte! de cette *généroſité* & de cette *douceur* d'un gouvernement qui a voulu régir ſes colonies avec un ſceptre de fer, & qui, depuis près de deux ans, leur fait une guerre cruelle, ſaccage & brûle leurs villes, ainſi que leurs habitations. Le général Cornwallis a voulu ſans doute faire une plaiſanterie, & je le trouve peu généreux d'abuſer de ſa victoire & d'inſulter ainſi à ceux qu'il a vaincus. Il faut espèrer que Washington & le comte de Rochambeau ſauront réprimer ſon arrogance & le rendre plus modeſte. J'aime beaucoup mieux le général Clinton ſon collégue ; celui-ci ne s'énorgueillit point de ſes ſuccès, & ne joint point l'ironie à la cruauté. Je crains, au reſte, pour les priſonniers anglois ;

ſi le général Cornwallis ſe permet d'exercer quelques cruautés contre les américains qui ſont en ſon pouvoir, nos alliés ſe verront forcés d'uſer de repréſailles. Voila comme la méchanceté d'un ſeul homme peut être la ſource d'une foule de maux, & cauſer la mort d'une infinité de braves gens. Les ſouverains devroient être plus attentifs qu'ils ne le ſont dans le choix de ceux à qui ils confient une partie de leur autorité ou le commandement d'une armée.

Malgré l'ardeur avec laquelle l'Angleterre pouſſe la guerre contre ſes propres ſujets, il y a cependant encore dans ſon ſein des hommes juſtes & humains qui s'occupent des moyens de rétablir la paix entre la métropole & ſes colonies. Quelqu'un m'écrit de Londres qu'à l'ouverture du parlement, il ſera fait une propoſition tendante à reconnoître l'indépendance de ces prétendus rébelles, qui ont prouvé juſqu'àpréſent qu'ils

n'étoient rien moins que des lâches, comme on s'étoit plu à les appeler.

Les miniſtres perturbateurs & fauteurs des malheurs de l'Angleterre s'opposeront, dit-on, à cette motion. Ils ont déterminé leur bon Roi George III. à tenter encore le ſort d'une campagne & à faire un dernier effort pour réduire ſes colonies. Ainſi il faudra encore qu'un grand nombre de braves guerriers périſſent pour ſatisfaire au caprice de quelques hommes qui ont l'orgueil de ne pas vouloir avouer qu'ils ont eu tort. Voila comme l'espèce humaine eſt conduite, & comme elle le ſera toujours. Ces anglois, ſi fiers de cette prétendue liberté dont ils jouisſent, ne ſont-ils pas les esclaves de leurs repréſentans au parlement? Ne doivent-ils pas ſouscrire à tout ce qu'ordonnent ces bills paſſés à la chambre des communes, & ſe ſoumettre aux taxes & impoſitions néceſſaires pour ſoutenir une guerre injuſte? Quelle différence y

a-t-il entre obéir à un édit du Roi, à un très gracieux rescript de ſon maître, ou à un bill du parlement?....

Je fais trêve, mon cher Comte! à ces triſtes réflexions, pour vous aſſurer des ſentimens d'eſtime avec lesquels je ſuis, &c. &c.

LETTRE XIV.

De Berlin, *le 6 Octobre 1780.*

Du Comte de.... à M. de....

Notre auguſte voyageur & négociateur, le Prince-Royal de Pruſſe, eſt arrivé, le 5 du mois dernier, à Pétersbourg. Il fit ſon entrée dans cette ville au milieu d'un cortége brillant & nombreux. S. A. R. étoit dans un carroſſe de parade que l'Impératrice lui avoit envoyé; le prince de Potemkin l'accompagnoit. Un détachement de coſaques ouvroit & fermoit la marche. Le général-en chef

prince

prince de Gallitzin étoit allé à ſa rencontre jusqu'à une werſte de Pétersbourg. Notre prince descendit au palais de Woronſow qui avoit été préparé & meublé magnifiquement; il y fut reçu & complimenté par les comtes de Panin & d'Oſtermann, au nom de l'Impératrice. Enſuite le prince de Baradinski , maréchal de la cour, ainſi que les chambellans & gentilhommes de ſervice vinrent le ſaluer.

Le lendemain à midi, S. A. R. eut ſon audience de S. M. I. Les ordres avoient été donnés pour que le cortège qui l'accompagneroit fût des plus brillans. La ſouveraine de toutes les Ruſſies ſe montra à lui dans tout l'éclat de ſa grandeur; ſa cour offroit le coup-d'œil le plus ſuperbe & le plus impoſant. S. M. Impériale avoit quitté ſon ordre pour prendre celui de l'aigle-noire. L'auguſte voyageur reçut l'accueil le plus gracieux de ſa part, ainſi que de celle du Grand-Duc & de la Grande-Ducheſſe. L'audience

dience finie, le Prince-Royal dina avec S. M. I. & Leurs Alteſſes. Le ſoir, il y eut appartement, ſpectacle & bal.

Malgré le deſir qu'avoit témoigné notre prince d'être traité ſans cérémonie, il n'a pu ſe dispenſer de recevoir les hommages dus à ſon rang. En outre du détachement de ſeize grenadiers qui font le ſervice dans ſon palais, on lui a encore donné une compagnie d'un régiment de campagne pour garde d'honneur.

On me mande de Pétersbourg, que les Dames Ruſſes ont trouvé notre prince héréditaire fort à leur gré. Je n'en ſuis pas étonné: il eſt fait pour plaire; il a pour les femmes ces égards, ces petits ſoins qui réuſſiſſent toujours près du beau-ſexe & qui ne manquent jamais d'exciter la reconnoiſſance des plus ſenſibles..... Quelqu'un de la ſuite de S. A. Royale a informé le Roi des idées avantageuſes que les dames avoient ſur ſon auguſte neveu. S. M. l'a raconté

conté à table; elle a ajouté: *Je ſuis charmé des ſuccès du Prince - Royal près du beau ſexe ruſſe. Mais j'espère que ſes affaires de cœur ne lui feront pas oublier les miennes, & qu'il pourra traiter les unes & les autres en même tems & avec une égale réuſſite.....*

Le motif de ce voyage eſt toujours un myſtère. Le Roi paroit ſingulièrement ſatisfait des dépêches qu'il a reçues du Prince, dans lesquelles S. A. lui rend compte, dit-on, de deux conférences qu'elle a eues avec le comte de Panin & quelques autres perſonnages qui ont de l'influence dans le cabinet de Pétersbourg. Elle y fait un portrait du prince Potemkin, dont le Roi a été des plus contens. Auſſi le monarque a-t-il répondu à ſon neveu de la manière la plus gracieuſe.

J'ai cauſé ici avec quelques-uns de nos politiques, qui ſont aſſez bien inſtruits de ce qui ſe paſſe à la cour de Pétersbourg. Leur opinion eſt qu'il ſera

fera difficile de faire changer le fyftême adopté par l'Impératrice & le prince de Potemkin, & de rompre les liaifons qui fubfiftent entre la Ruffie & l'Empereur. Je fuis entièrement de leur avis: tous les efforts du comte de Panin pour empêcher les fuites de ces liaifons feront inutiles, d'autant plus que ce miniftre perd tous les jours de fon crédit, & que d'ailleurs il jouit de toute la confiance du Grand-Duc; ce qui eft une raifon pour le rendre fufpect au favori Potemkin. Ce dernier ne fera pas content qu'il ne fe foit rendu le maître des délibérations du cabinet, & qu'il n'ait forcé celui qui lui porte ombrage à quitter le miniftère. On fait à préfent pour certain que le projet formé de concert avec l'Empereur, eft de chaffer les Turcs de l'europe: projet qu'il fera bien difficile, & je crois même impoffible, de mettre à exécution, quoiqu'en difent les partifans de la politique orientale.

On écrit au Roi que l'Empereur s'eſt ouvert au favori de l'Impératrice ſur tous les changemens qu'il ſe propoſe de faire, lorsqu'il ſera le maître & que les états héréditaires paſſeront ſous ſa domination. Si ce qu'on mande à ce ſujet eſt vrai, ces pays éprouveront une grande révolution, dont l'époque n'eſt peut-être pas éloignée. Si l'on doit en croire aux rapports qui nous ſont envoyés de Vienne, la ſanté de l'Impératrice-Reine dépérit à vue-d'œil. Le Roi a fait la réponſe ſuivante à une perſonne de cette capitale avec laquelle il eſt en correspondance, & qui lui avoit donné des avis à ce ſujet.

Je crains, d'après ce que vous m'écrivez dans votre lettre du 12 de Septembre, que l'Empereur, parvenu à la régence, ne mette trop de précipitation dans l'exécution des projets qu'il a. Il eſt des préjugés qu'il faut reſpecter, & des uſages qu'il ſeroit dangereux de détruire tout-d'un coup, lorsque le peuple y eſt attaché par une longue habitude. Pour rendre les ſujets dociles aux changemens qu'on

veut

veut faire, aux innovations qu'on ſe propoſe d'introduire, il faut les y préparer de longue main. Souvent le plus grand bien veut être fait lentement: la préſence ſubite d'une lumière trop vive ne fait qu'éblouir au lieu d'éclairer les yeux qui n'y ſont pas accoûtumés. Les ſouverains doivent ſurtout ſe défier de ceux qui trouvent tout poſſible, qui ne contrediſent jamais la volonté de leur maître, & qui, ſous l'apparence du zèle & de l'obéiſſance, ne cherchent qu'à ſatisfaire leur ambition & à jouer un rôle. Je ſais que S. M. l'Impératrice-Reine a quelquefois trop honoré, trop protégé des gens qui ne le méritoient pas; que, d'un autre côté, elle a trop prêté l'oreille aux délations qu'on lui a faites contre des grands de ſa cour ou des provinces éloignées; & que, ſur ces faux rapports, elle a commis plus d'une injuſtice & disgracié des perſonnages qui lui portoient ombrage, ſurtout en Hongrie. Les grands de ce royaume ſont cependant ceux qu'on devroit le plus menager. On m'aſſure que l'Empereur a adopté les mêmes principes que ſa mère & qu'il veut même les pouſſer encore plus loin. On lui a perſuadé, comme aux Rois Très-Chrétiens, qu'il ne tenoit ſa

 puis-

puiſſance que de Dieu ſeul. Je conviens qu'on ne peut avoir un meilleur protecteur, ni un meilleur ami ou allié; mais il eſt bon auſſi de laiſſer croire aux peuples que l'on tient quelque choſe d'eux, afin de ſe les attacher. Sans cela, au milieu des revers auxquels nous ſommes quelquefois expoſés comme les autres hommes, ces peuples pourroient nous dire : Que celui de qui vous tenez votre puiſſance paye vos dettes, qu'il vous faſſe recouvrer telle ou telle province que vous avez perdue &c. &c. Les Rois de France, à leur avénement au trône, ne manquent jamais de ſe ſoumettre à toutes les ſimagrées d'uſage; ils ſe font oindre de l'huile renfermée dans cette ſainte ampoule, qu'une colombe apporta du ciel au bon Roi Clovis, il y a environ douze cents ans. La cérémonie du ſacre à Rheims, eſt le ſimulacre de l'ancien uſage des Francs d'élire leurs Rois ; elle a quelque choſe d'impoſant. Si elle n'avoit pas lieu, les françois ne regarderoient pas leur Roi comme légalement élu ; la nation tient à ces formes antiques. Pour moi, ſi j'en avois trouvé de pareilles établies dans mon royaume, je m'y ſerois ſcrupuleuſement confor-mé.

mé. Lorsque la Silézie a passé sous ma domination, j'aurois pu traiter cette province en pays conquis. Je ne l'ai pas fait; j'ai au contraire conservé & même augmenté tous les priviléges de mes nouveaux sujets; & si je dois croire ceux qui sont les organes du peuple, on est plus content de mon gouvernement que de celui de la maison d'Autriche. Quant aux nouveaux projets qu'on a sur la Turquie, je ne peux me persuader que la France favorise les vues de la cour de Vienne à ce sujet. Il me semble que le commerce du Levant est un objet trop intéressant pour elle, & ce seroit y renoncer que de permettre que les Turcs fussent chassés de l'europe. Le comte de Vergennes, ce politique par excellence, ne souffrira surement pas que l'empire du croissant soit humilié à ce point. Si le cabinet de Versailles pouvoit y donner son consentement, ce seroit la faute la plus grave qu'il puisse commettre, & qui ne pourroit être comparée qu'à ce traité d'alliance de 1756, chef-d'œuvre de l'adresse du prince de Kaunitz, mais l'acte le plus impolitique auquel la France

se soit laissé jamais entrainer, puisque ce traité a rompu entiérement cet équilibre si nécessaire au maintien de la tranquillité de l'europe. L'union des maisons d'Autriche & de Bourbon est faite pour allarmer tous les états qui sont leurs voisins. Lorsqu'elles étoient divisées, elles pouvoient, chacune de leur côté, se faire des alliés & s'attacher par des motifs d'intérêt les différens souverains qui forment la balance de l'europe. Aujourd'hui, ces derniers n'ont d'autres moyens pour assurer leur propre sureté que de former une confédération, afin d'empêcher que leurs états ne soient envahis par ces deux puissances, suivant le projet formé par Choiseul. Ce ministre vouloit que les limites de la France fussent reculées jusqu'au Rhin. L'Autriche, de son côté, se seroit emparé de tout ce qui se seroit trouvé à sa convenance; on m'eut laissé, pour la forme, l'électorat de Brandenbourg, avec la permission d'entretenir seulement le nombre de troupes stipulé pour le contingent que chaque prince de l'empire est tenu de fournir. De pareils projets ne pouvoient se mettre sur le champ à exécution; il falloit en préparer de loin les moyens;

yens ; mais la guerre de ſept ans prouva aux deux maiſons reconciliées qu'il eſt bien plus aiſé de méditer de grandes choſes que de les faire.

Depuis cette guerre, le cabinet de Verſailles eſt devenu plus ſage; ſon ſyſtême n'eſt plus celui des conquêtes. Mais ſon alliée l'Autriche a toujours les mêmes principes ; toutes ſes vues ne tendent qu'à augmenter ſa puiſſance; ſon miniſtère eſt continuellement occupé des moyens de parvenir à ce but. Si elle avoit le pouvoir comme elle a la volonté, les quatre parties du monde ne ſuffiroient point, je crois, à ſatisfaire ſon ambition. . . . . . Après toutes les pertes qu'elle fit ſous Louis XIV, elle auroit dû être anéantie; cependant, lors de la guerre de ſucceſſion, elle reprit de nouveau le deſſus, & l'Empereur Charles VI. fut encore le prince le plus puiſſant de l'europe. Il excita l'envie de ſes voiſins, & la politique de ce tems, qui valoit mieux que celle d'aujourd'hui, fit juger néceſſaire à ces derniers de le dépouiller d'une partie des acquiſitions qu'il avoit faites, afin de le remettre au niveau de ſes prédéceſſeurs. Qui au-

roit jamais cru que la puiſſance qui ſacrifia des tréſors & des armées pour diſputer à Marie-Thérèſe la ſucceſſion de ſes ancêtres, deviendroit quelques années après ſon alliée & qu'elle ſe ligueroit contre moi pour m'enlever mes états & les partager? Si j'avois ſuccombé, que ſeroit devenue l'Allemagne? une province de l'Autriche; la Suéde & le Danemarck n'auroient plus été que deux états ſans influence & ſous la protection immédiate de la cour de Vienne; la Hollande auroit été partagée. L'Angleterre eut réſiſté quelque tems; mais elle eut été écraſée par le coloſſe formidable du pacte de famille; n'ayant plus d'alliés ſur le continent pour opérer une diverſion en ſa faveur, elle eut dû ſuccomber. Je crois donc pouvoir dire ſans amour propre que j'ai tenu dans mes mains, à la guerre de 1757, le deſtin de l'Allemagne, & qu'elle me doit de la reconnoiſſance pour l'avoir ſauvée des fers qu'on vouloit lui faire porter.....

Comme la France, je ne veux plus faire de conquêtes; mais je ne ſouffrirai pas que d'autres en faſſent par la voie des armes ou de telle autre manière que ce ſoit..... On

me

me mande, où vous êtes, que le cabinet Impérial, malgré la paix de Teſchen, n'a pas renoncé à l'acquiſition de la Bavière. Je ne permettrai jamais que ce duché change de maître & paſſe dans d'autres mains que celles de ſes légitimes ſouverains. J'ai rejetté à cet égard toutes les belles propoſitions qu'on m'a faites. On s'eſt retourné du côté de la cour de Pétersbourg. J'attendrai tranquillement tous les grands événemens qui ſe préparent; je ne veux être que ſpectateur. Si la pièce nouvelle qu'on ſe propoſe de donner ſur le grand théâtre de l'europe, mérite d'être applaudie, je ſerai le premier à battre des mains; mais ſi elle n'eſt pas bonne, je ferai cabale & la ſiflerai. Nous autres ſouverains, avons beaucoup d'analogie avec les comédiens; nous ſommes ſoumis, comme ces derniers, au jugement de ce public qui ſe tient dans le parterre; il nous donne ſouvent des leçons utiles. Notre exiſtence eſt abſolument dépendante de l'opinion, &

Quiconque oſe penſer, doit, je crois, nous haïr.
Car enfin, de quel droit faiſons nous obéir

Ces peuples assez fous de se donner un maître
Ou de croire que Dieu, Prince ou Roi nous fait
naitre? .....

Que pensez-vous, Monsieur! des réflexions de notre monarque; vous ne les trouverez sans doute pas fort royalistes. Le Roi convient souvent dans ses momens de gaité que, s'il n'étoit pas né pour commander, il auroit eu bien de la peine à obéir. On lui écrit de Vienne, que l'Empereur s'est formé un plan de vie à peu-près semblable à celui qu'il mene à Sans-Souci. Le faste qui regne à la cour de Vienne touche à sa fin. La forme du gouvernement que le jeune César veut établir aura pour base l'économie, un trésor & des soldats. Il se propose aussi d'étendre le commerce de ses états, d'établir des manufactures de toutes espèces, & aussi la liberté de conscience & le libre exercice de toutes les réligions. Tous ces projets sont sages; mais je crois qu'il en sera à Vienne comme ici, & qu'on

ne

ne pourra y donner au commerce tout l'eſſor qu'on voudroit. Ce dernier ne proſpère que dans les pays où regne la liberté; il ne veut point être aſſujetti aux volontés des ſouverains. Il reſte toujours nain dans les états monarchiques; il ne grandit & ne devient un géant que dans les républiques. Chez nous, c'eſt la branche la plus foible de notre adminiſtration; & je crains qu'il n'en ſoit de même dans les états de l'Empereur, malgré toutes ſes bonnes intentions.

Avant de finir ma lettre, je ne dois pas oublier de vous dire que les miniſtres plénipotentiaires de Leurs Hautes Puiſſances près de la cour de Ruſſie, ont eu leur audience particuliere du Grand-Duc, dont ils ont été on ne peut mieux accueillis. M. le comte de Waſſenaar-Starrembourg, dans ſa harangue à ce prince, avoit inſéré qu'il eſpéroit que S. A. I. voudroit bien appuyer de tout ſon crédit l'objet qui avoit motivé ſa miſſion. Le Grand-Duc lui

répondit : „ Que rien ne lui feroit plus
„ agréable que de voir réuffir la négo-
„ ciation dont les miniftres de Leurs
„ Hautes Puiffances étoient chargés ; que
„ pour cet effet, il ne manqueroit pas
„ de l'appuyer de tout fon pouvoir,
„ confidérant leur république comme la
„ première alliée de l'empire ruffe ; qu'ils
„ pouvoient faire part de cette réponfe
„ à Leurs Hautes Puiffances, puisque
„ telles étoient réellement fes inten-
„ tions. „

Cependant, malgré cette affurance, il paroît que les hollandois ne feront pas admis à la neutralité armée. Des lettres particulières de Pétersbourg nous difent que votre cour fait les plus grands efforts pour empêcher l'effet de cette négociation, parcequ'elle veut que la Hollande fe déclare en fa faveur & fe joigne à elle pour faire la guerre aux anglois. Si ce qu'on nous écrit de la Haye eft vrai, la rupture entre la république & la cour de Londres ne peut tarder d'éclater.

Nos

Nos revues de Potsdam ont été brillantes. Il y a eu quelques changemens dans les manœuvres, plus faites, dit-on, pour tourmenter le soldat & l'officier que nécessaires au bien du service.

Notre monarque craint l'approche de l'hiver; ses infirmités augmentent avec l'âge. Il perd de sa bonne humeur; mais sa tête est toujours la même. On nous mande que, dans ce moment, il met tous les écrits qu'il a faits en ordre. Si ses ouvrages paroissent tels qu'ils sont, ce sera une collection bien intéressante. Mais je crains qu'on n'en retranche beaucoup de choses par des raisons de politique; & alors ils auront beaucoup perdu de leur prix.

Suivant ce qu'on nous écrit de Pétersbourg, notre Prince-Royal est un peu incommodé. On attribue son indisposition aux fatigues du voyage. Comme il est d'un tempérament très robus-

te

te, nous espérons qu'elle n'aura pas de ſuites.

Adieu, Monſieur! Je ſuis impatient de ſavoir ce qui ſe ſera paſſé en Amérique. Mais je crois que vous aurez de la peine de venir à bout de ce terrible Rodney.

Je ſuis &c.

LETTRE XV.

De Versailles, *le 19 Octobre 1780.*

De M. de.... au Comte de....

Chacun raiſonne ici différemment ſur la disgrace de M. de Sartine, qui avoit paru jusqu'à ce moment jouir de toute la faveur du Roi. Auſſi jamais miniſtre ne poſſéda mieux l'art du courtiſan; il étoit aux petits ſoins avec ſon maître. Fin & adroit, il avoit conſervé dans ſa place toutes ſes liaiſons avec les em-

ployés

ployés de la police. Il étoit instruit par ce moyen de tout ce qui se passoit, de ce qu'on disoit & ce qu'on pensoit de lui. Il se croyoit par là à l'abri de tout revers, & inamovible dans son poste. Mais il s'est trompé lourdement. Cet ex-ministre n'a emporté les regrets de personne ; j'en excepte cependant quelques femmes, un ou deux secrétaires & quelques valets-de chambre, qui gouvernoient sous lui & qui étoient les dispensateurs & les dispensatrices des graces & des bienfaits de Monseigneur, moyennant le prix qu'on mettoit à leur protection..... Il coure différentes versions sur les causes de cette disgrace ; une de plus accréditées, c'est qu'il a donné quelques sujets de mécontentement à l'Espagne dans l'affaire des billets de crédit. Une personne qui est assez étroitement liée avec M. Necker, m'a dit que le renvoi de Sartine étoit résolu depuis longtems, & voici ce qui l'a principalement motivé: Le ministre de la marine eut la maladresse de suspendre le paye-

payement de quinze millions de lettres de change tirées des colonies, qui ne purent être acquitées au tréſor-royal par la raiſon que le directeur des finances n'étoit pas prévenu, & que cette ſomme étoit trop forte pourqu'on pût y faire face dans le moment. Sartine qui prétendoit n'avoir pas beſoin du crédit de ſon adverſaire, crut qu'il trouveroit ſans ſon ſecours les fonds dont il auroit beſoin. Il chargea en conſéquence M. de St. James, tréſorier de la marine, d'emprunter ces quinze millions. Comme ce dernier avoit déja beaucoup de ſon papier ſur la place, l'opération devenoit un peu difficile. Il exiſtoit, au reſte, une ordonnance, qui défendoit aux miniſtres des départemens de jamais rien emprunter de leur chef pour le ſervice du Roi; celui qui eſt à la tête des finances étant le ſeul autoriſé à le faire. La démarche du miniſtre de la marine fut improuvée; M. Necker fit de ſérieuſes repréſentations au Roi ſur le dérangement qui exiſtoit dans le département

de

de M. de Sartine & ſur la néceſſité de nommer à ſa place quelqu'un qui pût y rétablir l'ordre. Il propoſa ſon ami intime M. de Caſtries, qui fut auſſitôt accepté. Ce dernier, ainſi que je vous l'ai déja dit, eſt beaucoup plus fait pour cette place que ſon devancier; il s'eſt même occupé, dit-on, depuis quelques tems d'acquérir les connoiſſances néceſſaires dans cette partie; il a beaucoup d'intégrité & d'ordre, qualités eſſentielles dans un département auſſi diſpendieux que celui de la marine. On paroît content du choix que le Roi a fait. Il n'y a que M. le comte de Maurepas qui, dit-on, ne l'approuve pas; il auroit voulu mettre à cette place une de ſes créatures. Mais il faut convenir que le Mentor premier-miniſtre n'a pas été heureux dans le choix de ceux qu'il a élevés au miniſtère.

Nous recevons l'avis de Londres que M. Laurens, ancien préſident du congrès, qui ſe rendoit en Hollande avec une commiſſion de la part des Etats-

unis

unis de l'Amérique, a eu le malheur d'être pris par les anglois. On avoit d'abord jetté tous ses papiers à la mer; mais la malle qui les contenoit étant trop légère, a flotté sur l'eau. Un matelot anglois l'ayant apperçue, se jetta à la nâge & la ramena. Cette prise peut instruire les anglois sur bien des choses qu'il auroit été bon qu'ils ignorassent. C'est la frégate la *Vestale*, commandée par le capitaine Keppel, qui s'est emparé du paquebot le *Mercure* sur lequel étoit M. Laurens. Comme cet homme célèbre s'est trouvé fort incommodé pendant la traversée, il a été transporté sur la chaloupe la *Fairi* pour être conduit à Darmouth; dès qu'il sera remis de son indisposition, on le transférera à Londres pour être interrogé par les ministres. Comme cet ex-président jouit de la plus haute réputation, & qu'il s'est conduit dans la révolution de l'Amérique avec autant de prudence que de modération, que d'ailleurs il est mieux instruit que personne de la situation & des affaires

des

des colonies américaines, on espère qu'il pourra contribuer au rétabliſſement de la paix. Le parti de l'oppoſition déſire qu'il éclaire aſſez les miniſtres pour les engager à terminer une guerre auſſi injuſte que ruineuſe & qui déshonore la nation britannique.

Notre ambaſſadeur nous mande que la conduite qu'a tenu le commodore Johnſton a ſi fort déplu à la cour de Lisbonne, que S. M. Très Fidèle s'étoit déterminée à changer le ſyſtême qu'elle avoit adopté, & qu'il pourroit bien s'enſuivre une rupture. Cependant la frégate *les Etats-d'Artois* & la chaloupe *la Perle*, ſur lesquelles la Reine de Portugal avoit fait mettre un *embargo*, ont été relâchées & ſont de retour à Portsmouth. Le commandant anglois avoit voulu les armer dans le port de Lisbonne; mais les miniſtres étrangers s'y oppoſèrent & ſoutinrent : „ que, ſi les „ vaiſſeaux anglois faiſoient des priſes „ & qu'ils jugeaſſent à propos de les „ armer en guerre, ils devoient les en-

„ voyer pour cet effet en Angleterre;
„ qu'eux miniſtres ne pouvoient voir
„ qu'avec beaucoup de peine qu'un com-
„ mandant étranger s'arrogeât le droit
„ de faire un armement dans un port
„ neutre; qu'une pareille tentative étoit
„ ſans exemple, & que ſi la cour de
„ Portugal la permettoit, les autres
„ puiſſances regarderoient cette condui-
„ te de ſa part comme une connivence
„ avec l'Angleterre & une atteinte por-
„ tée à la neutralité armée; ce qui
„ pourroit avoir des ſuites désagréables
„ pour la cour de Lisbonne.„

Sur cette déclaration des miniſtres étrangers, la Reine ordonna de mettre un *embargo* ſur toutes les priſes du commodore Johnſton; ce qui fut exécuté auſſitôt par un des *Embargadors* portugais, qui fut même inſulté, à cette occaſion, par les officiers & les matelots anglois. La cour de Londres, réſolue, dit-on, de ne plus garder de meſures, a ordonné à tous ſes juges d'amirauté de condamner tous les bâtimens neu-

tres

tres qui feront pris, n'importe de quelles marchandifes ils fe trouvent chargés. Il faut voir à préfent de quel œil les puiffances de la neutralité-armée verront cet acte de despotisme.

La correspondance avec la Hollande devient très active, & l'on s'attend toujours à une rupture prochaine entre cette république & l'Angleterre. Les lettres de Londres nous difent que le Lord North fe propofe, à la rentrée du parlement, de mettre fous les yeux de la chambre des communes la copie d'un traité d'alliance qu'une faction dominante en Hollande a conclu avec les rébelles de l'Amérique. On m'affure que ce prétendu traité n'exifte point. Il eft vrai qu'il en a été queftion entre le penfionnaire van Berckel & un député des états-unis; mais ce n'étoit qu'un fimple projet, qui ne devoit avoir fon exécution que dans certaines circonftances. Ce fut en 1778, le 14 Septembre, que le penfionnaire fusdit négocia cette affaire: une preuve que la république

 n'y

n'y mit pas beaucoup d'importance, c'eſt qu'elle laiſſa ce projet ſans exécution. La querelle que l'Angleterre veut faire à la Hollande reſſemble à la Fable *du Loup & l'Agneau;* mais nous ſaurons empêcher que le *Loup* ne mange l'*Agneau*, comme il en auroit envie. M. le Duc de la Vauguyon a reçu carte-blanche pour traiter avec la province de Hollande, & la déterminer à ſe mettre au plutôt dans le meilleur état de défenſe & à ne plus ſe laiſſer gouverner par l'influence Stadhoudérienne & Brunswickoiſe. D'après les avis que nous avons reçus de ce qui ſe paſſe à Londres, nous avons conſeillé à nos alliés futurs les bataves de rappeler tous les navires qu'ils ont en mer, de completter le nombre de leurs matelots pour pouvoir armer une forte escadre, qui puiſſe être prête au commencement de l'année prochaine. Comme la république pourroit avoir quelque choſe à craindre pour ſes poſſeſſions aux Indes-Orientales, nous ſommes réſolus de les leur garantir.

Nous

Nous avons reçu des nouvelles de l'Inde: Hyder-Ali a déclaré la guerre aux anglois. Nous nous ſommes engagés de faire une diverſion en ſa faveur, en envoyant une escadre & des troupes européennes ſur la côte de Coromandel pour obliger les anglois de partager leurs forces. Nous attendons une réponſe d'Amſterdam, par laquelle cette province doit nous permettre de prendre poſſeſſion d'un poſte important, à la pointe d'Affrique, qui lui appartient; ce qui nous facilitera la communication avec nos îles de France & de Bourbon, & nous mettra dans le cas de nuire beaucoup à nos ennemis & de traverſer leurs projets dans l'Inde. Celui qui aura le commandement de notre escadre dans ces contrées, eſt un homme de mérite & qui ſe battra bien. Je ne peux encore vous le nommer. Il doit faire inceſſamment un travail à ce ſujet avec notre nouveau miniſtre de la marine.

Nous infiftons auffi près de la province de Hollande pour que ceux qui auront le commandement de l'armée navale de Leurs Hautes Puiffances, ne foient point choifis parmi les officiers connus pour être les partifans de l'Angleterre, mais entre ces braves bataves qui font attachés à l'honneur de leur patrie & qui ne font point les esclaves de la volonté des miniftres britanniques.

Nous voila déchus de toutes nos espérances: la Jamaïque n'eft pas prife, & nos escadres aux Antilles n'ont rien fait. Une lettre du comte de Guichen, datée du 10 Juillet, nous apprend que ce général eft au cap de St. Domingue; que Don Jofeph Solano, après avoir laiffé quelques troupes à Porto-Rico, a fait voile pour la Havane avec fon escadre & fon convoi. M. de Guichen mande en outre qu'il eft occupé à raffembler tous les vaiffeaux marchands pour les faire partir fous fon escorte, & qu'il compte appareiller, le 15 d'Août, pour revenir en europe avec 10 à 12

vais-

vaiſſeaux-de ligne. Il laiſſera à la Martinique M. de Sade avec une diviſion de neuf vaiſſeaux, & M. de Monteil à St. Domingue avec une autre moins forte.

Nous avons reçu des détails ſur la bataille de Cambden; l'affaire n'a pas été auſſi ſérieuſe qu'on l'avoit cru d'abord. L'armée du général Gates n'étoit que de ſix mille hommes, qui ſe ſont battus longtems de pied-ferme contre les royaliſtes; mais enfin il ont été obligés de céder au nombre. Un procédé affreux de la part du général Cornwallis, c'eſt d'avoir fait pendre ſur le champ de bataille dix de ſes priſonniers, ſous le prétexte qu'ils avoient précédemment prêté ferment de fidélité. Cette atrocité va obliger les Américains d'uſer de repréſailles. Pour que juſtice fût faite, il faudroit que ce Cornwallis tombât entre leurs mains, & qu'ils vengeaſſent ſur lui ſeul la mort de leurs concitoyens, victimes de ſa barbarie. Comme, dans cette défaite du général Gates, tous

ſes papiers ſont tombés dans les mains de l'ennemi, on a trouvé les lettres de quelques habitans de la province, & ſurtout de pluſieurs bourgeois de Charles-Town qui entretenoient une correspondance ſecrète avec le général américain. Cornwallis en a fait auſſitôt arrêter une quarantaine, qu'il a envoyés priſonniers à St. Auguſtin dans la Floride.

Lorsque le général Washington apprit le ſort qu'on avoit fait ſubir aux dix priſonniers américains, il le fit annoncer à toute l'armée. L'indignation fut générale; les françois & les américains ont juré de venger les mânes de ces infortunés, & de ne faire aucun quartier à tous ceux des ennemis qui tomberoient entre leurs mains. Le comte de Rochambeau nous écrit qu'il ne ſe propoſe pas de rien entreprendre au commencement de l'arrière-ſaiſon; mais qu'il croit pouvoir aſſurer que, pour la fin de la campagne prochaine, il n'exiſtera plus d'armée angloiſe en Amérique; qu'il eſt on ne peut pas plus content du général

néral Washington, de sa prudence, de ses talens guerriers & des mesures qu'il a prises jusqu'à présent pour ne pas se compromettre ni hasarder rien qui puisse donner prise aux anglois sur lui. Il ajoute que la bataille de Cambden est un échec aisé à réparer; que l'armée royaliste n'a pas gagné un pouce de terrein; que cette victoire ne sert qu'à inspirer plus d'horreur contre l'Angleterre; qu'on ne devoit ajouter aucune foi à tous les rapports faits par le général anglois sur la disposition que montroient les peuples des deux Carolines de se remettre sous la domination de la Grande-Brétagne; que jamais le vœu n'avoit été plus général pour secouer le joug de la mère-patrie.

M. de Rochambeau rend compte ensuite de deux rencontres qu'il a eues pendant sa traversée. La première eut lieu entre l'île Bermude & le Fort-Royal de la Martinique, où cinq vaisseaux-de ligne anglois & une frégate donnèrent la chasse à M. de Ternai, qui

la leur donna à son tour, les deux escadre courant largue l'une sur l'autre. Enfin le combat s'engagea; il dura environ une heure & demie, après quoi les anglois quittèrent prise. La seconde rencontre fut à la baye de Chesapéack, où l'on apperçut neuf voiles ennemies, qu'on jugea être des vaisseaux de ligne ou des frégates. Le général fit le signal de revirer de bord, & de faire fausse route toute la nuit. Des calmes & des brumes épaisses arrêtèrent l'escadre de M. de Ternai jusqu'au 11 Juillet qu'il entra sain & sauf dans la rade de New-Port dans le Rhode-Island. Le 13, l'amiral Graves arriva d'Angleterre à New-Yorck; quelques jours après, il est venu rendre visite à M. de Ternai & il a fait mine de vouloir le bloquer avec vingt vaisseaux tant de ligne que frégates, tandis que le général Clinton doit s'avancer avec dix mille hommes pour tenter une descente. *Nous les attendons*, dit M. de Rochambeau, *& nous sommes prêts à les bien recevoir*. Notre général assure que les

vivres

vivres ne manquent pas & qu'il ſe trouve de tout en abondance au camp américain.

Adieu, mon cher Comte! Je ſuis &c.

LETTRE XVI.

De VERSAILLES, *le 28 Octobre 1780.*

Du même, au même.

Je vous ai mandé dans pluſieurs de mes lettres, mon cher Comte! que nous étions décidés, ainſi que les anglois, à pouſſer vigoureuſement les opérations, la campagne prochaine. Tout ſe diſpoſe effectivement en conſéquence. Vous ſavez que nous avons fait un marché avec votre compagnie maritime de Pruſſe pour la fourniture de bois de conſtruction de la première espèce, que nous payons à raiſon de ſix livres le pied cube. Une grande quantité de ces bois ſe trouvoit déposée à Hambourg; nous

nous ne pouvions les faire transporter par mer, dans la crainte qu'ils ne tombassent entre les mains des anglois. Nos amis les hollandois nous ont facilité les moyens de les faire parvenir dans nos ports sans nul danger. Ils les amenent d'abord en Hollande, ensuite on en fait des radeaux qu'on transporte par l'Escaut & la Meuse jusqu'au canal de Briare qui tombe dans la Loire : rendus à Nantes, on les fait aisément passer jusqu'à Brest. Tout calcul fait, ce transport ne coûte guères plus que par mer; il demande seulement plus de tems, on est aussi obligé de faire faire à ces bois douze à quinze lieues par terre. On doit le succès de cette entreprise au Sr. Romberg de Bruxelles, qui est aussi, dit-on, l'auteur du projet.

Nous devons employer tous les moyens possibles pour tromper la vigilance de nos adversaires, qui paroissent se jouer de la neutralité-armée. Notre consul à Ostende nous écrit qu'un de nos cor-

corſaires françois avoit fait deux priſes, deux bâtimens anglois armés en guerre lui ont donné la chaſſe & l'ont fait échouer près de Blakenbourg; ſans nul égard pour le territoire impérial, ils ont emmené une de ces priſes & détruit l'autre ſur le rivage même à coups de canon, après en avoir ôté tout ce qui étoit à leur convenance. Nous espérons que la cour de Vienne fera à celle de Londres de ſérieuſes repréſentations à ce ſujet.

Le petit ſuccès que le Lord Cornwallis a remporté ſur les américains augmente l'orgueil des miniſtres anglois; ces derniers croyent, d'après les rapports que leur fait ce général, qu'il eſt encore poſſible de ſoumettre les américains. Suivant ce qu'on nous écrit, le cabinet de Londres a pris la réſolution de continuer la guerre contre les colonies. On a frété pour le compte du gouvernement tous les bâtimens propres à ſervir comme transports, qu'on a trouvés ſur la Tamiſe. Le nombre des

nou-

nouveaux régimens qu'on fera paſſer en Amérique, ſera de quatorze: ſix d'infanterie, tirés de l'Irlande, quatre de cavalerie & ſept de dragons. On y joindra trois gros détachemens qui ſeront pris dans les régimens des gardes-à pied & dans le corps-royal d'artillerie. Toutes ces forces ne nous effrayent pas; nous en aurons plus de gloire à vaincre.

Il regne ſur les bords de la Tamiſe une maladie épidémique qui fait beaucoup de ravages parmi les matelots & les troupes angloiſes. Les officiers n'en ſont pas plus exempts que les ſoldats. Il en eſt de même à l'île de Ste. Lucie, où le climat mal ſain enleve beaucoup de monde aux anglois.

Nous avons reçu des nouvelles de l'Amérique, dans lesquelles on nous dit que le général Washington avoit fait un mouvement pour ſe rapprocher de New-Yorck; que M. le comte de Rochambeau, de ſon côté, s'étoit joint avec

le

le corps de troupes qu'il avoit à ses ordres, à une division des milices continentales pour tenter une expédition du côté de l'Ile-longue, ou pour soutenir les opérations du général américain, dont le principal objet est d'enfermer Cornwallis dans New-Yorck, afin de l'empêcher de persécuter & de vexer les habitans des deux Carolines. M. de Rochambeau écrit qu'il n'est pas possible de faire la conquête de cette ville, autant de tems qu'elle sera défendue par des forces de mer supérieures à celles que nous avons dans ces contrées.

Le commodore Cornwallis, avec lequel M. de Ternai eut une rencontre quelques jours avant son arrivée à New-Port, a voulu, dans le rapport qu'il a fait à ce sujet, jetter une espèce de ridicule sur la manière dont notre chef d'escadre s'est conduit. Mais ce dernier avoit des ordres précis de ne point engager d'action qui pût mettre le convoi qu'il escortoit en danger de tomber au pouvoir de l'ennemi. Il a rempli

heu-

heureuſement ſa miſſion, c'eſt tout ce qu'il vouloit. Cet officier a prouvé, au reſte, aux anglois qu'il ne les craignoit pas.

M. le comte de Vergennes a reçu de Hollande un mémoire très bien fait, dont je me ſuis procuré une copie. Je vous l'envoye; ſa lecture, je crois, vous fera plaiſir.

Mémoire à M. le comte de Vergennes, par un Batave qui n'eſt ni républicain ni Stadhoudérien, mais bon citoyen & capable de donner des avis ſalutaires.

Monſieur le Comte!

C'eſt avec peine que je vois dans quel précipice vous allez entrainer ma patrie. Permettez-moi de vous faire quelques obſervations ſur notre conſtitution, ſur nos intérêts politiques & ſur notre Stadhouder. Jl me ſemble que vous n'êtes pas bien inſtruit ſur ces différents points & que vos ſous-ordres vous induiſent dans de grandes erreurs.

Tous

Tous les états ont besoin d'être conduits par un chef quelconque; les uns ont des Empereurs, les autres des Rois, des Electeurs, des Landgraves, des Margraves &c. &c. Nous avons un Stadhouder que nous regardons comme notre magistrat suprême, & qui a trois sortes de devoirs à remplir envers les sept provinces-unies, savoir: comme Stadhouder, *comme* amiral de l'union *& comme* capitaine-général. *Quoiqu'il n'ait point le titre de Roi, nous regardons cependant sa personne comme sacrée. Aucune juridiction n'a le droit de procéder contre lui criminellement; il ne peut enfin être condamné à aucune punition par la loi. Le Stadhouder peut faire grace de la vie; il a le pouvoir de faire le bien, mais jamais le mal. Les prérogatives dont il jouit sont considérables; on lui en conteste quelques-unes, la faction qui lui est opposée les lui conteste toutes. C'est à la nation à juger ce différent, & nulle puissance étrangère n'a le droit de s'en mêler. Toute la souveraineté réside dans les états-généraux; eux seuls ont le droit de conclure les traités, de former des confédérations, de contracter*

des alliances, de ſaire la guerre ou la paix &c. Mais le Stadhouder a celui de veiller à ce que les ſujets de la république ne reçoivent aucuns dommages de la part des puiſſances voiſines, & cette prérogative lui donne la faculté de forcer en quelque façon Leurs Hautes Puiſſances à faire la guerre, lorsque, par l'expoſé des griefs, il leur a démontré la néceſſité de cette démarche pour le maintien de leur dignité & de l'honneur de la nation.

Il me ſemble, Monſieur le Comte! que la politique que vous employez n'eſt pas celle dont il auroit fallu faire uſage dans ce moment pour vous aſſurer un parti puiſſant dans notre république. Vos prédéceſſeurs ont tenu la même conduite que vous, & depuis la paix de 1748, les ambaſſadeurs que la France nous a envoyés ont toujours cherché à humilier notre princeſſe-gouvernante ainſi que le Stadhouder. Je conviens, Monſieur le Comte! que le prince d'Orange n'eſt pas un auſſi grand perſonnage qu'un Roi de France; mais enfin il eſt prince-ſouverain, & d'une des plus anciennes & des plus illuſtres maiſons de l'europe. Adolphe de Naſſau fut élu Empereur immédiate-

diatement après Rodolphe de Habsbourg. Le Stadhouder actuel descend de cet Empereur Adolphe; il est petit-fils du Roi d'Angleterre George II, & l'époux d'une princesse-royale de Prusse. Il me semble que tous ces titres méritent des égards, & qu'il ne doit pas être traité comme un simple gouverneur de province & comme un serviteur à gages. C'est humilier toute la nation que de manquer, comme on le fait, à son chef. Si nous l'avons choisi pour être à la tête de la république, nous devons le soutenir, comme un Roi de France soutient un ministre en qui il a mis sa confiance. Les affaires domestiques de la république n'ont rien de commun avec les objets politiques. C'est mal à propos que des ministres étrangers s'ingèrent dans nos querelles intestines, & qu'ils trouvent mauvais que le Stadhouder soit revêtu d'une trop grande autorité. Jamais le parti républicain ne se seroit montré, comme il l'a fait, sans les intrigues qu'on a formées pour renouveler les factions, Arminiennes, Lowenstein & Françoise, *qui causèrent les plus grands maux à la république. Les circonstances & notre propre sûreté nous ont forcé*

cé de réunir la puiſſance militaire ſur un ſeul chef. Cette partie de l'adminiſtration avoit été ſi mal dirigée depuis qu'elle étoit dans les mains des ariſtocrates, que nous ſentimes la néceſſité de la leur ôter. Ce changement ſe fit pendant la guerre de 1744 (*), lorsque Louis XV. ſe fût emparé de pluſieurs de nos villes qui étoient ſans défenſe, par la négligence de ceux qui étoient préposés à y veiller. Ces chefs, qui avoient l'esprit plus commerçant que militaire, furent cauſe par leur léſine de tous les malheurs que nous éprouvames dans le cours de cette guerre. Nous raiſonnions mieux alors qu'àpréſent ſur nos vrais intérêts, & après avoir reconnu qu'une république ſans chef eſt un corps ſans tête, nous mimes tout l'état militaire ſous l'autorité immédiate du prince d'Orange. La France fit l'impoſſible pour l'empêcher, mais elle ne put y réuſſir.

Si vos intentions, Monſieur le Comte! ſont auſſi pures que vous voulez le faire croire, pourquoi ces menées ſourdes avec quelques bourgeois d'Amſterdam? Pourquoi ces intri-

gues

(*) Guillaume IV. prince d'Orange, fut nommé Stadhouder après la priſe de Maſtricht en 1748.

gues & ces écrits clandeſtins ou anonymes contre le Stadhouder? pourquoi ne pas agir ouvertement & vous adreſſer directement aux Etats-généraux & au prince d'Orange. Pourquoi vouloir nous forcer de prendre part à cette guerre injuſte que vous faites à l'Angleterre? Laiſſez-nous agir librement; ſoyez aſſuré que nous n'avons beſoin de perſonne pour nous faire reſpecter de la Grande-Brétagne. Si elle ne ſe conduit pas avec nous comme elle doit le faire, nous ſaurons nous procurer une ſatisfaction proportionnée à l'inſulte que nous aurons reçue. L'eſprit turbulent de quelques-uns de nos régens a donné lieu à des plaintes fondées de la part de la cour de Londres. Vos faiſeurs de mémoires & de pièces juſtificatives ne ſont pas heureux dans le choix des moyens qu'ils employent pour juſtifier vos démarches, & la logique de vos bureaux tient un peu du Baroco-Baralipton : *manière d'argumenter dont ſe ſervoient les commentateurs d'Ariſtote pour embrouiller la vérité; on n'en avoit fait uſage jusqu'àpréſent que dans les diſputes ſcolaſtiques ; aujourd'hui, on l'employe en politique. Permettez-moi de me ſervir de la comparaiſon : il me ſemble entendre*

le bourgeois gentilhomme raiſonner ſur la politique & l'adminiſtration.

J'oſe vous obſerver, Monſieur le Comte! que c'eſt avoir la plus fauſſe idée de notre conſtitution, que de croire que la province de Hollande peut ſeule ſervir vos vues & forcer les autres à ſuivre ſon exemple. Les ſept provinces unies ne forment point, comme bien des gens le croyent, une ſeule & unique république, mais bien au contraire ſept républiques, lesquelles, en 1579, unirent leurs intérêts & ſe confédérèrent pour le bien général. Chaque province enſuite eſt une confédération de plusieurs villes, plutôt qu'un ſeul état. Les diverſes villes ou diſtricts qu'elle renferme traitent les uns avec les autres comme des confédérés indépendans, & non comme des membres dépendans d'un même corps. La conſtitution dans les provinces, villes ou diſtricts eſt ariſtocratique ou oligarchique, excepté dans un diſtrict de la Friſe, où le peuple a quelque part au gouvernement. Du reſte, le pouvoir ſouverain eſt repréſenté par un ſénat compoſé de trente perſonnes, réſidant à la Haye. Ce ſénat repréſentant le ſouverain, n'eſt cependant

dant point le ſouverain; ſes membres ſont ſimplement des députés dont l'autorité eſt limitée, & qui ne peuvent rien décider ſur les affaires de quelque importance, ſans conſulter les Vrœdſchaps *qui compoſent le ſénat de chaque ville ou diſtrict. Ce ſont vraiment ces derniers qui conſtituent les états-généraux & dans leſquels réſide la ſouveraineté. Une ſeule de ces villes peut refuſer ſon acceſſion à un traité conclu avec une puiſſance étrangère, lorſqu'elle le croit contraire aux intérêts de la république. L'union d'Utrecht, qui fait la baſe fondamentale de la conſtitution, eſt telle que les ſept provinces-unies ne doivent en faire qu'une. Vos écrivains pretendent le contraire; ils ont tort. Depuis la paix de Weſtphalie, la France n'a ceſſé de s'occuper des moyens de nous diviſer; elle s'eſt fait un parti puiſſant dans la province de Hollande, perſuadée que la ſupériorité de population & de richeſſe de cette province, qui paye les trois cinquièmes des charges de l'état, devoit lui donner une prépondérance marquée ſur les ſix autres provinces. Mais on vous a trompé, Monſieur le Comte! La province de Hollande*

n'a & n'aura jamais aucun pouvoir légal ſur les autres, puiſqu'il eſt ſtipulé par l'acte d'union que la plus parfaite égalité régnera entre les ſept-provinces, & que chacune ſera ſouveraine chez elle & maîtreſſe de ſe gouverner à ſa volonté, comme la riche, puiſſante & grande province de Hollande.

Il ſeroit trop long d'entrer dans tous les détails de notre conſtitution. Je ne vous en préſente qu'un apperçu, mais qui doit ſervir à vous prouver que, bien loin de vous aſſurer en nous un allié, vous riſquez de nous détacher entièrement de vous & de reſſérer encore d'avantage les liens qui nous uniſſent à l'Angleterre, ſi vous ou vos agens continuez de vous aliéner le Stadhouder. La conduite de quelques-uns de nos régens ne peut manquer d'attirer les plus grands maux ſur la république, s'ils perſéverent dans leurs ſentimens; mais auſſi il y a tout lieu d'espèrer que le voile qui eſt ſur leurs yeux tombera, & alors tous vos projets échoueront. Nous devons, pour notre propre gloire autant que par reconnoiſſance, maintenir notre Stadhouder; nous l'avons choiſi, non pour notre ſouverain, mais pour notre

chef. Il ſe peut qu'il ait abuſé, dans quelques occaſions, du pouvoir qui lui a été confié; mais c'eſt à nous ſeul qu'il appartient de redreſſer les griefs que nous pouvons avoir à ſa charge. Je vous l'ai déja dit: ce n'eſt point au Stadhouder que je ſuis attaché, mais à ma patrie & à notre conſtitution. Votre ambaſſadeur ne pouvoit ni ne devoit traiter, comme il l'a fait, avec une province de l'union; c'eſt à la Haye, & avec Leurs Hautes Puiſſances qu'il devoit entrer en négociation; cette manière oblique de ſe conduire eſt ſuſpecte; elle annonce des projets cachés, contre leſquels nous devons nous tenir en garde. Si notre ambaſſadeur à Paris s'adreſſoit à des ſous-ordres, qu'il fit des intrigues, qu'il ſoudoyât des écrivains pour écrire contre vous; que diriez-vous, Monſieur le Comte? Chargé du département des affaires étrangères, tous les miniſtres des différentes puiſſances doivent s'adreſſer à vous, & avoir pour votre perſonne tous les égards qui ſont dus à votre place. Pourquoi le prince d'Orange n'éprouve-t-il pas de la part de vos ambaſſadeurs une ſemblable réciprocité? Je ne parlerai pas ici de toutes

ces disputes ſur le rang & autres prétentions, que nous n'aurions pas dû ſouffrir dans l'origine, & dont vous vous êtes fait un droit. Mais je vous obſerverai que jamais conduite n'a été plus impolitique que la vôtre, & que le Stadhouder, après la manière dont on en agit avec lui, ne pourroit ſans manquer à ſa dignité & à ce qu'il ſe doit à ſoi-même, ſe montrer bien intentionné pour la France.

Il exiſte de grands vices dans notre conſtitution; elle a tous les défauts des gouvernemens monarchiques, ſans avoir cette autorité deſpotique qui eſt néceſſaire dans certain cas. On y trouve toute la morgue & la hauteur de l'ariſtocratie, ſans la ſageſſe eſſentielle à cette forme de gouvernement; & la licence, les excès du gouvernement démocratique, ſans cette précieuſe égalité qui doit en faire la baſe: Ce dernier, toujours oppoſé au ſecond, veut abſolument dominer; mais il eſt trop foible & trop tyrannique pour réuſſir.

L'expérience a prouvé que la république de Hollande ne peut ſe ſoutenir, ſans avoir à ſa tête un magiſtrat ſuprême. Ce fut à une inſur-

rection du peuple, qui eut lieu en 1672 lors de l'invaſion des françois, que Guillaume III. dut ſon élevation à la dignité de Stadhouder. Cette charge fut ſupprimée & enſuite rétablie en faveur de Guillaume IV, l'an 1748, pareillement à l'occaſion d'une invaſion des françois dans notre pays. Comment pourrions-nous à préſent détruire notre ouvrage & nous laiſſer aller aux ſollicitations du cabinet de Verſailles, qui feroit peut-être enſuite de nous ce qu'il a fait de la Corſe?.... Mille raiſons politiques doivent nous empêcher de nous prêter à ce qu'on exige de nous. La plus forte, c'eſt l'alliance entre la France & l'Autriche; tant qu'elle exiſtera, nous devons nous tenir ſur nos gardes. Les ſeules puiſſances auxquelles il nous convient dans ce moment d'être étroitement liés, ſont la Pruſſe & l'Angleterre; l'une peut nous donner de prompts ſecours par terre, tandis que l'autre nous en fournira par mer. Je prévois, par tout ce qui ſe paſſe, que nous ſommes à la veille d'une rupture avec la grande Brétagne; mais elle ne peut pas durer, & le triomphe des républicains, qui doit être auſſi le vôtre, ne ſera que momentané

mentané. Attendez-vous, au reste, à toutes les difficultés possibles de notre part, c'est à dire de ceux qui sont assez attachés aux intérêts de la patrie pour ne pas donner tête baissée dans les projets fous du parti républicain & des trente-six démocrates d'Amsterdam. Faites-vous remettre, Monsieur le Comte! par votre dépôt des affaires étrangères les papiers rélatifs aux intrigues faites, vers le milieu du siècle dernier, par la faction républicaine dont Jean de Witt étoit le chef. Rappelez-vous celles qui se firent, en 1740, par le parti républicain qui avoit à sa tête Mrs. Hallewyn & Opdam. Vous verrez comme l'un & l'autre ont échoué dans leurs projets. Que cela vous serve de leçon. Soyez bien assuré que nous ne nous soumettrons jamais aux volontés de ces tristes Arminiens, Lowensteiniens ou républicains, comme il vous plaira de les nommer. Attachez-vous plutôt au parti modéré de la république; c'est le seul qui puisse vous donner de bons avis. Je suis un des membres de ce parti, & j'ai cru devoir vous éclairer sur les fautes qu'on vous fait faire, qui peuvent avoir les suites les

plus

plus désagréables pour la France. Ne prodiguez plus l'or à pleines mains, comme vous le faites, à des hommes sans aucun pouvoir ni considération, & qui vous trompent en vous promettant plus qu'ils ne peuvent tenir. Défiez-vous de ceux qui vous font payer si cher les prétendus services qu'ils vous rendent; soyez bien convaincu qu'un citoyen vertueux ne vend jamais la liberté de sa patrie. Occupez-vous des moyens de vous reconcilier avec notre Stadhouder; écoutez les conseils de notre greffier Fagel. Faites tout ce que vous voudrez contre le Duc Louis de Brunswick; c'est le seul personnage que nous vous abandonnions. Mais nous nous opposerons toujours au mal que vous voudrez faire à notre prince d'Orange, pour lequel nous avons autant d'attachement que les françois en ont pour leur Roi. Dans les différentes crises où s'est trouvée la republique, nous avons eu recours à ses prédécesseurs, & ils se sont toujours montrés nos plus ardens défenseurs. Guillaume V. & son auguste père ont obtenu de notre reconnoissance le Stadhouderat; nous devons maintenir le premier en possession de cette dignité, & nous

se-

ſerions déshonorés aux yeux de toutes les nations, ſi nous pouvions oublier les ſervices que la maiſon d'Orange nous a rendus. J'oſe croire que nos compatriotes les republicains ſentiront eux-mêmes la néceſſité d'avoir un chef à la tête de nos armées & de notre marine. Je ſuis bien loin de prétendre qu'ils ſe courbent lâchement ſous le joug de l'ariſtocratie; mais ils doivent ſe tenir en garde contre les beaux discours des orateurs du parti monarchique: c'eſt le ſerpent caché ſous des fleurs.....

Je rends, Monſieur le comte! toute la juſtice poſſible à M. le Duc de la Vauguyon; il eſt difficile d'avoir plus d'esprit, d'être plus aimable, plus ſéduiſant. Vous ne pouviez mieux choiſir pour remplir la miſſion dont il eſt chargé. Mais ce ſont ces manières ſéduiſantes même qui auroient dû exciter la défiance de mes chers concitoyens, & les empêcher de donner dans le piége qu'on leur a tendu. Pardonnez-moi la franchiſe avec laquelle je vous ai parlé; c'eſt celle d'un bon Batave, attaché aux intérêts de ſon pays & qui voudroit

droit détourner les malheurs dont il est menacé. Il ne me reste qu'un mot à vous dire : un homme d'état comme vous doit plus travailler pour la postérité que pour la race présente. Vous jouissez dans ce moment d'une grande considération ; votre politique a changé entièrement le systême de l'europe. Mais vous êtes mortel : l'indépendance de l'Amérique doit nécessairement causer une révolution dans les esprits. Fatiguée du joug du despotisme, votre nation est plus portée que toute autre à le secouer..... Je souhaite pour le bonheur de la France qu'elle ne soit pas la première à imiter l'exemple des américains, & que le Roi votre maître ne se repente pas, mais trop tard, du traité que vous lui avez fait conclure avec les états-unis ; qu'enfin on ne vous attribue les suites fâcheuses qui en résulteront.....

Je suis, Monsieur le Comte ! Votre respectueux serviteur.

Le modéré Batave.

Je laisse, mon cher Comte ! à votre sagesse de faire toutes les réflexions

qu'il

qu'il vous plaira ſur cette lettre. Sa lecture m'a vivement intéreſſé ; mais je crois qu'elle ne changera rien au ſyſtême adopté.

Je ſuis &c.

LETTRE XVII.

De VERSAILLES, *le 3 Novembre 1780.*

Du même, au même.

Une corvette arrivée de l'Amérique, a apporté des lettres datées du 17 Août, qui nous annoncent la réunion complette des troupes aux ordres de M. le comte de Rochambeau à l'armée des Etats-unis; ainſi que les diſpoſitions ultérieures du général Washington pour reſſérer de plus en plus l'ennemi dans l'endroit principal de ſa domination. Sur des avis reçus que le chevalier Clinton s'étoit embarqué pour ſe porter à Rhode-Island, le général américain fit paſ-

ſer

ſer la rivière à ſon armée, dans le deſſein d'attaquer New-Yorck; mais le commandant anglois n'en fut pas plutôt informé, qu'il changea de réſolution & ramena ſes troupes à l'Ile-longue, où il ſe retrancha jusqu'aux dents. Le mouvement qu'avoit fait Washington n'avoit d'autre objet que d'empêcher l'armée angloiſe de nous attaquer ſéparément, comme elle ſe le propoſoit. Ce but rempli, les américains ont été occuper un nouveau camp ſur la rive droite de la riviere, à peu de diſtance de Dobbs-Ferri, pays très fertile.

L'arrivée de nos troupes a relevé le courage des américains, & les états-unis ſont réſolus de faire les plus grands efforts, la campagne prochaine, pour mettre le ſceau à leur indépendance. Les femmes mêmes montrent un patriotisme digne des beaux jours de Sparte; elles ont fait entre elles une aſſociation volontaire pour ſubvenir aux fraix de la guerre. A la fin de Juillet,

les fonds dépofés fe montoient à la fomme de quatre cents mille Dollards ou environ. Afin d'exciter de plus en plus cette ardeur patriotique, le confeil fuprême & exécutif de Penfylvanie a publié une adreffe aux habitans de cet état, datée du 7 Août. Voici le contenu de cette adreffe, qui mérite d'être lue :

Amis & Concitoyens!

„ Lorsque nous primes la première
„ réfolution de réprimer les ufurpations
„ tyranniques de la Grande-Brétagne;
„ & de lui tenir tête au champ de Mars,
„ plutôt que de nous foumettre à fa do-
„ mination illégitime, le monde re-
„ garda avec le plus grand étonnement
„ une détermination auffi hardie; &
„ quoiqu'il reconnût la juftice de notre
„ caufe & la grandeur de notre coura-
„ ge, il trembla néanmoins que l'éve-
„ nement ne répondit point à nos vœux.
„ La Grande-Brétagne étoit au Zénith
„ de fa gloire; maîtreffe de l'Océan,
„ formidable par fes forces de terre,

elle

„ elle avoit pour amies ou pour alliées
„ une partie des puiſſances de l'europe.
„ L'Amérique étoit ſans amis qui pus-
„ ſent l'aider de leurs conſeils, ſans al-
„ liés qui lui donnaſſent du ſecours,
„ peu accoutumée au métier des armes,
„ enfin ſans fonds & presque ſans res-
„ ſources. La lutte étoit ſi inégale,
„ que le déſir de conſerver ſa liberté
„ & de ſe ſouſtraire à l'esclavage, pou-
„ voit à peine juſtifier une démarche
„ auſſi téméraire. Mais, nous repoſant
„ ſur la bonté de notre cauſe & ſur
„ l'aſſiſtance de celui qui fait triompher
„ le foible du fort qui veut l'opprimer,
„ nous mépriſames hardiment la ſupé-
„ riorité de notre adverſaire, & bra-
„ vant les dangers & les difficultés,
„ nous primes les armes pour défendre
„ nos droits & repouſſer la tyrannie,
„ déterminés à verſer jusqu'à la der-
„ nière goutte de notre ſang plutôt que
„ de recevoir des fers.„

„ Ce fut l'amour de la liberté &
„ d'un gouvernement égal qui dicta tou-
„ tes nos résolutions. Rien ne pouvoit
„ nous coûter pour parvenir à ce but;
„ &, périr dans une contestation aussi
„ glorieuse, étoit un sort digne d'hom-
„ mes libres. Cependant, plutôt que
„ d'en venir à ces extrémités, nous eus-
„ sions préféré que les ministres bri-
„ tanniques consentissent à redresser nos
„ griefs & à révoquer quelques actes
„ du parlement dont nous avions les
„ plus justes sujets de nous plaindre.
„ Mais il étoit écrit dans le livre du
„ destin que nous réprimerions l'or-
„ gueil de la nation la plus hautaine de
„ l'europe, que des sujets d'une con-
„ trée de l'atlantique feroient échouer
„ les tentatives d'armées nombreuses &
„ aguerries, & qu'avec l'aide du tout-
„ puissant nous nous soustrairions par
„ un dernier effort au sceptre de fer
„ de la Grande-Brétagne, au pouvoir
„ excessif & à la cruauté de ses mi-
„ nistres. „

„ Le tems approche où une paix ho-
„ norable doit couronner nos ſuccès;
„ C'eſt le vœu que nous formons. Amis
„ de l'humanité, ce n'eſt pas ſans de
„ vifs regrets que nous nous ſommes
„ vus forcés de verſer le ſang de nos
„ frères. La manière dont nous nous
„ ſommes conduits dans le cours de
„ cette guerre, doit prouver aux par-
„ tiſans de la Grande-Brétagne que
„ nous ne ſouffrirons pas déſormais qu'il
„ ſe fixe perſonne en Amérique, qui ne
„ ſoit animé des mêmes ſentimens que
„ nous. Pour commencer à remplir ce
„ but, il convient de purger cet état
„ de tout ennemi armé ou non armé,
„ connu ou caché. L'on nous a leurré
„ longtems de l'eſpoir d'une réconcilia-
„ tion prochaine; les mouvemens qui
„ ont eu lieu en Irlande, les comités
„ qui ſe ſont tenus en Angleterre à ce
„ ſujet, enfin les ſentimens favorables
„ & même les démarches de différentes
„ puiſſances européennes étoient pour
„ nous du plus heureux préſage. Mais

„ nous devons être à préſent convain-
„ cus que l'orgueil, l'obſtination & la
„ haine des auteurs de cette guerre les
„ empêchera de nous accorder des con-
„ ditions honorables, autant de tems
„ qu'ils pourront maintenir un ſeul pos-
„ te dans notre pays & l'ombre d'un
„ ſoldat ſur notre territoire. L'espoir
„ qu'ils conſervent de nous diviſer, les
„ faux rapports qui leur ſont envoyés
„ par leurs émiſſaires, l'avidité, l'inſo-
„ lence de leurs généraux, les horreurs
„ qu'ils ſe permettent; tout doit nous
„ engager à faire l'impoſſible pour né-
„ toyer notre pays de ces ſatellites de
„ la Grande-Brétagne, afin qu'il ne
„ reſte plus ni moyens ni espoir à la
„ flotte britannique de les remplacer
„ jamais. „

„ Nos ennemis aiant abandonné de-
„ puis longtems l'idée de nous réduire
„ par la force ouverte, ont changé leur
„ plan d'attaque; d'un côté, ils cher-
„ chent à corrompre quelques-uns de
„ nos concitoyens & à ſemer la divi-

„ ſion

„ fion parmi nous ; de l'autre, ils pil-
„ lent, faccagent, brûlent nos villes &
„ commettent les plus affreux excès
„ dans l'espérance de nous fubjuguer
„ par la crainte de la mort ou de la
„ perte de nos biens. Une conduite
„ auffi lâche & auffi artificieufe ne doit
„ exciter en nous que la plus profonde
„ indignation, & le défir d'une prompte
„ vengeance. Tenons-nous en garde
„ contre les moyens que ces méprifa-
„ bles adverfaires employent pour nous
„ réduire; renonçons à cette indolence
„ où nous avons paru plongés depuis
„ quelque tems, & à laquelle nous de-
„ vons attribuer les légers fuccès dont
„ ils peuvent fe glorifier. Tous ces
„ moyens pleins d'artifice & de fraude
„ dont ils font ufage font leur dernière
„ reffource, & c'eft peut-être le feul
„ cas où leur fierté & leur infolence
„ aient cédé à la néceffité.

„ Une chofe vraie & univerfellement
„ reconnue, c'eft que nous fommes en

„ état, par un effort vigoureux & com-
„ mun, d'écraſer les forces ennemies
„ qui reſtent encore, de terminer la
„ guerre & de nous aſſurer la jouiſſance
„ de cette précieuſe liberté pour la-
„ quelle nous avons affronté tant de
„ dangers & ſi généreuſement répandu
„ notre ſang. Mais, chers amis & con-
„ citoyens, quand même nous ne pour-
„ rions effectuer ſeuls une opération
„ auſſi ſalutaire, ne devons-nous pas
„ compter ſur l'appui de notre grand
„ & puiſſant allié le Roi de France?
„ Ce monarque, animé du zèle le plus
„ pur pour nos intérêts, de la plus ſin-
„ cère affection pour notre cauſe &
„ de la plus vive admiration pour no-
„ tre devoûment patriotique, vient d'en-
„ voyer à notre ſecours un renfort qui
„ nous donne une parfaite poſſibilité de
„ mettre ce projet à exécution. La
„ providence même a ſemblé nous fa-
„ voriſer, en accordant récemment un
„ ſuccès partiel à l'ennemi dans la Ca-
„ roline: les forces des anglois ſe trou-

„ vent

„ vent par là tellement divisées qu'il
„ est impossible à une partie de secou-
„ rir l'autre. Si donc nous ne voulons
„ pas nous manquer à nous-mêmes, en-
„ courir le mépris de nos alliés & re-
„ noncer à la protection manifeste que
„ le ciel nous accorde; si nous n'avons
„ pas dessein de procurer un triomphe
„ assuré à cet ennemi cruel & hautain
„ qui nous brave chaque jour par de
„ nouveaux traits de barbarie, tirons
„ une vengeance complette de ces af-
„ freux dévastateurs, & par un effort
„ heroïque convainquons les que nous
„ sommes résolus & en état de les
„ chasser de notre pays. „

„ Outre l'honneur qui résultera pour
„ nous & pour les autres confédérés
„ de l'heureuse issue de cette guerre,
„ la Pensylvanie a encore une autre
„ raison de déployer une énergie peu
„ commune, & de pousser avec vigueur
„ les opérations de la campagne: Nous
„ voulons parler de l'augmentation de
„ puissance & de population qui sera la

 „ suite

„ fuite immédiate de nos fuccès. La pofi-
„ tion de nos affaires eft telle que tout
„ homme dans l'état peut être employé
„ utilement; &, lorsque la tranquillité &
„ la paix auront été rétablies, il n'eft
„ perfonne qui ne pourra fe flatter d'a-
„ voir contribué par fes efforts à affu-
„ rer la liberté de fa patrie, & coopéré
„ à l'établiffement d'une conftitution qui
„ fera fon bonheur & celui de fa poftē-
„ rité. Le ciel nous a accordé une ré-
„ colte abondante; faifons ufage de
„ fes dons pour approvifionner notre
„ armée; le fuccès de nos opérations
„ dépend en partie de cette mefure.
„ Tout homme d'entre nous qui eft ani-
„ mé de l'amour du bien public, doit
„ concourir de fa perfonne ou de fes
„ biens au falut de cet état. C'eft
„ pourquoi, chers concitoyens! nous
„ vous prions de mettre bas toute es-
„ pèce de mécontentement & de divi-
„ fion, de refpecter ceux qui vous gou-
„ vernent, afin de pouvoir vous occu-
„ per exclufivement du bien de votre
„ patrie.

„ patrie. Vous devez être bien con-
„ vaincus que, ſans la concorde & cette
„ unité de ſentimens ſi néceſſaire, nous
„ ne pouvons espèrer de réuſſir dans
„ nos entrepriſes. „

„ Nous vous exhortons donc par
„ toutes les conſidérations qui peuvent
„ animer des hommes, augmenter leurs
„ espérances ou fortifier leurs réſolu-
„ tions, de ne point ſouffrir que le fléau
„ de la guerre s'appeſantiſſe plus long-
„ tems ſur l'Amérique. Les forces de
„ notre allié ont déja traverſé l'océan,
„ elles ſont déja ſous les armes pour
„ combattre en notre faveur, réſolues
„ de partager avec nous le danger com-
„ me la gloire de terminer une guerre
„ auſſi funeſte à l'humanité. Montrez
„ que vous êtes dignes de ces géné-
„ reux défenſeurs. Les yeux de toute
„ l'europe ſont fixés ſur les états-unis:
„ La dévaſtation de nos frontières, les
„ cris de nos femmes & de nos enfans
„ fuyant de tous côtés devant les bour-
„ reaux qui les pourſuivent, le ſang de

„ nos

„ nos pères & de nos frères qui crie
„ vengeance; la fin tragique de nos
„ concitoyens morts de faim & de mi-
„ ſère dans les cachots de New-Yorck
„ ou dans les vaiſſeaux où on les déte-
„ noit priſonniers: Voila ſans doute des
„ motifs aſſez puiſſans pour vous animer
„ contre vos ennemis. C'eſt ſur la place
„ même où repoſent les cendres de nos
„ concitoyens, c'eſt ſur le théâtre de ces
„ crimes affreux que vous devez tirer
„ une vengeance éclatante de ceux qui
„ les ont commis. Accourez donc,
„ amis & concitoyens, à la voix de vo-
„ tre patrie; donnez encore une fois à
„ vos co-états un exemple digne de la
„ Penſylvanie. Tournez vos regards
„ vers cette liberté qui va devenir le
„ prix de vos généreux efforts; voyez
„ les précieux avantages qui vont ré-
„ ſulter pour vous de cette paix & de
„ cette indépendance à laquelle vous
„ aspirez depuis ſi longtems. Vous n'a-
„ vez plus qu'un pas à faire pour être
„ libres; ne reſtez pas en ſi beau chemin.

„ Four-

„ Fournissez à tems les approvisionne-
„ mens pour l'armée; suivez prompte-
„ ment vos officiers - commandans aux
„ champs de la victoire. Partagez avec
„ eux & avec vos compatriotes la gloire
„ d'humilier cette superbe Albion, &
„ hâtez ce moment heureux qui rendra
„ des guerriers à l'agriculture, au com-
„ merce & qui fera fleurir de nouveau
„ cet état en réparant les maux que
„ cette guerre a causés. „

„ Délibéré dans la chambre du con-
„ seil, le 7 Août 1780. „

Vous voyez, mon cher Comte! que les rapports faits au ministère anglois par Cornwallis sont entièrement destitués de vérité, & que le parti royaliste en Amérique n'est rien moins que considérable.

La santé du comte de Maurepas donne de l'inquiétude; la goute s'est déplacée, elle est au genou. Si elle monte

plus

plus haut, elle pourroit bien le ſuffoquer. A ſon âge, il y a tout à craindre.

Je ſuis, mon cher Comte! votre dévoué &c.

LETTRE XVIII.

De Berlin, *le 21 Octobre 1780.*

Du Comte de.... à M. de....

L'indispoſition de notre Prince-Royal n'a point eu de ſuites; il ſe trouve parfaitement rétabli. Lorsqu'il a reparu à la cour, S. M. l'Impératrice lui a dit les choſes les plus obligeantes ſur ſa convalescence. Les fêtes, qui avoient été ſuspendues, ont recommencé. Votre ambaſſadeur, le comte de Verac, en a donné une très belle, ainſi que le comte de Cobenzl, miniſtre impérial, & M. de Narinski, grand-écuier. Je ne vous ferai point le détail de ces fêtes, qui, ſelon

ſelon moi, ſont plus intéreſſantes à voir qu'à décrire. Il n'eſt au reſte point de nation qui s'entende mieux que la vôtre à recevoir les têtes couronnées ou les princes ſouverains qui vont viſiter votre royaume. Il eſt vrai que vous avez pour cela des moyens qui nous manquent; nous n'avons point, comme votre monarque, une foule de danſeurs & de chanteurs du premier ordre & de comédiens dans tous les genres. Ici, le plus beau ſpectacle que nous puiſſions offrir aux étrangers, ce ſont des manœuvres militaires; à Vienne & à Pétersbourg, ce ſont des redoutes & des feux-d'artifice. Nous autres pruſſiens, nous ſommes comme les ſpartiates, nos divertiſſemens ſont des exercices guerriers. Les françois peuvent être comparés aux athéniens; on trouve chez eux tous les plaiſirs réunis, tous les amuſemens du corps & de l'esprit. C'eſt à Paris que l'homme voluptueux doit aller pour jouir. Le Roi, en parlant de cette capitale, a dit: „ C'eſt le ſé-
„ jour du *dèvot* & de l'*athée*, du *libertin*

„ &

„ & de l'*homme vertueux*, de l'*homme de*
„ *génie* & de l'*ignorant*, du *fanatisme* &
„ de la *tolérance*, de la *liberté* & de l'*es-*
„ *clavage;* le gouvernement y eſt *monar-*
„ *chique*, *ariſtocratique*, *oligarchique*, *démo-*
„ *cratique* & *théocratique*. „

Il eſt très vrai que votre gouvernement eſt un aſſemblage de tous ces genres oppoſés. Votre monarque eſt auſſi abſolu que le deſpote des Turcs; plus modéré que ce dernier, il n'envoye point à ſes ſujets le fatal cordon, mais il y ſupplée par ces terribles lettres de cachet qui les prive de leur liberté. Après le pouvoir du Roi, vient celui des nobles qui n'eſt guères moins illimité. Le peuple, dans quelques provinces, comme la Brétagne, la Normandie, n'eſt pas toujours ſoumis à la volonté du Roi & de ſes miniſtres; ſouvent il ſe conduit d'après ſa propre impulſion. Les gens riches, tels que les financiers, font de leur côté la loi, & vous êtes depuis longtems ſous la dépendance de vos fermiers-généraux. L'influence des prêtres eſt,

à la vérité, bien déchue de ce qu'elle étoit autrefois; cependant ils ont encore un certain ascendant ſur l'esprit du peuple, & ſurtout ſur vos *Magdelaines* de cour: je veux parler de ces vieilles ducheſſes, marquiſes ou comteſſes qui renoncent au monde, lorsque les amans ont renoncé à elles. Alors elles deviennent dévotes, intolérantes & ne pardonnent pas à celles qui leur ſuccedent d'avoir les mêmes foibleſſes qu'elles ont eues. Il eſt, au reſte, étonnant que, dans un pays où les mœurs & les opinions ſont ſi différentes, on vive avec autant d'accord. On eſt entrainé malgré ſoi dans le tourbillon du bien & du mal; on n'a pas le tems de penſer, à peine celui de dormir. Vos prêtres tonnent en chaire contre la dépravation des mœurs, & tandis que les uns prient pour la converſion des pécheurs, les autres ſe pervertiſſent. La machine n'en continue pas moins d'aller: vous battez les anglois en Amérique, votre comte de Vergennes prépare une paix glorieuſe à la France; tout va au mieux,

à l'exception de vos finances. S'il en faut croire cependant le philoſophe d'Alembert, elles ſont dans le meilleur état; il annonce à Sa Majeſté le *Compte rendu* dont vous m'avez parlé, qui doit paroître au commencement de l'année, & dans lequel votre habile directeur des finances doit prouver que, depuis qu'il eſt en place, il a fait face à tous les fraix de la guerre & égaliſé la recette avec la dépenſe. Le Roi, en liſant cette lettre, a dit : *Je ne crains qu'une choſe, c'eſt que les parlemens ne condamnent Necker à être brûlé comme ſorcier; car j'avoue qu'il faut l'être pour avoir fait tout ce qu'on m'écrit....*

Vous êtes ſans doute, Monſieur! auſſi curieux que bien d'autres de ſavoir quel a été l'objet du voyage de notre Prince-Royal à Pétersbourg, & jusqu'à quel point il a réuſſi dans ſa miſſion. Je vous répondrai que c'eſt toujours un myſtère impénétrable. En attendant que je puiſſe vous donner des notions préciſes à ce ſujet, je vous en-

voye

voye copie d'une lettre envoyée par un des émiſſaires que le Roi a dans ce moment à Pétersbourg. Vous y verrez quel a été le principal motif du voyage de l'Empereur à Pétersbourg. Il n'a pas été ſeulement queſtion de chercher une mauvaiſe querelle aux Turcs, mais auſſi de reprendre en ſous-œuvre cette affaire de Bavière qui paroiſſoit abandonnée. La maiſon d'Autriche convoite toujours ce duché, qu'elle trouve fort à ſa convenance, & ce que vous allez lire vous convaincra qu'elle ne néglige aucun des moyens d'en faire l'acquiſition.

Copie d'une lettre de Pétersbourg, datée du 2 Septembre 1780.

SIRE!

„ J'ai reçu la lettre dont Votre Ma-„ jeſté m'a honoré, & conformément à „ ſes ordres, j'en ai communiqué le „ contenu à la perſonne qu'elle m'a in-„ diquée. Celle-ci m'a aſſuré ne pou-„ voir répondre aux demandes que vous

 „faiſiez,

„ faisiez, & je crois qu'elle m'a dit vrai;
„ mais elle m'a indiqué une femme liée
„ particulièrement avec un secrétaire de
„ confiance du prince de Potemkin &
„ par le canal de laquelle je pouvois
„ être instruit de tout ce qui s'est passé.
„ J'ai fait aussitôt la connoissance de cette
„ dame; j'ai eu d'abord beaucoup de
„ peine de la déterminer à me servir,
„ mais enfin j'y ai réussi. Voici ce que
„ j'ai appris: Il existe entre l'Empe-
„ reur & le prince de Potemkin une
„ correspondance très active, qui a
„ pour objet principal l'acquisition de la
„ Bavière pour la maison d'Autriche.
„ Cette dernière ne prétend plus faire
„ valoir, comme en 1778, ses préten-
„ dus droits à la succession de ce du-
„ ché. Son intention maintenant est de
„ l'acquérir par échange, & elle offre
„ en compensation les Pays-Bas Autri-
„ chiens. Un certain Baron de Lehr-
„ bach, ministre impérial près de la
„ cour de Munich, doit avoir prévenu
„ l'électeur palatin en faveur de cet
„ échange, de manière à le lui faire
desirer.

„ desirer. Il n'y a encore dans le se-
„ cret que l'Impératrice de Russie, l'Em-
„ pereur l'Impératrice-Douairiere, le
„ prince de Kaunitz, le prince de Po-
„ temkin, l'Electeur palatin & le baron
„ de Lehrbach. Ce qui embarrasse le
„ plus dans cette négociation, c'est de
„ savoir comment on pourra obtenir
„ le consentement de la cour des Deux-
„ Ponts, à laquelle il paroît qu'on n'a
„ fait jusqu'àprésent aucune confidence
„ à ce sujet. Celle de Vienne vouloit
„ d'abord envoyer près du duc un mi-
„ nistre accrédité; mais on a changé
„ d'idée, dans la crainte de donner des
„ soupçons à Votre Majesté, ou qu'en
„ s'ouvrant au duc, ce dernier ne vous
„ fit part de la proposition qui lui avoit
„ été faite. Jusqu'àprésent, il n'a rien
„ été résolu à ce sujet. L'Impératrice-
„ Reine ne veut point entendre parler
„ de guerre; si l'affaire peut s'arranger
„ à l'amiable, elle y consent; mais s'il
„ y a la moindre opposition de votre
„ part ou de celle du corps germani-
„ que, elle y renonce. Ces dispositions

„ de S. M. I. pourront retarder l'exé-
„ cution du projet formé, mais tôt ou
„ tard elle aura lieu. J'apprends aussi
„ que la France n'est pas éloignée de
„ favoriser les vues de la cour de Vien-
„ ne; mais elle ne veut pas paroitre
„ dans cette affaire, avant que les cho-
„ ses n'aient été portées à leur maturi-
„ té. Il doit exister une convention se-
„ crète entre ces deux dernières cours,
„ qui est rélative aux Pays-Bas & à la
„ Hollande; mais je n'ai pu encore sa-
„ voir rien de positif à ce sujet. L'ob-
„ jet dont il est question doit être sti-
„ pulé dans l'acte d'échange, s'il a lieu,
„ & l'électeur palatin doit s'engager à
„ le réaliser, s'il devient maître des
„ Pays-Bas. „

„ Quant aux projets contre les Turcs,
„ leur exécution paroit encore fort
„ éloignée. On s'occupe maintenant des
„ moyens de s'assurer des Tartares de
„ la Crimée, du Cuban & du Don, afin
„ de pouvoir former des établissemens
„ sur la mer-noire & de n'avoir point

„ à

„ à craindre qu'ils ſoient un jour dé-
„ vaſtés par ces hordes barbares. Pour
„ avoir des ſuccès, on doit préparer de
„ loin ce qu'on médite, & éviter de
„ donner le moindre ſoupçon à la Porte
„ Ottomanne. Il s'agit toujours de
„ chaſſer les Turcs de l'europe.„

„ J'oſerai me permettre, Sire! quel-
„ ques réflexions à ce ſujet. Il me
„ ſemble qu'il eſt de l'intérêt des puiſ-
„ ſances de l'europe de s'oppoſer à l'ag-
„ grandiſſement de la Ruſſie & de l'Au-
„ triche; ces deux dernières devien-
„ droient trop redoutables, ſi on les laiſ-
„ ſoit mettre tranquillement à exécu-
„ tion tout ce qu'elles projettent. L'ac-
„ quiſition de la Bavière donneroit à la
„ maiſon d'Autriche une prépondérance
„ en Allemagne qui pourroit avoir les
„ ſuites les plus fâcheuſes pour la tran-
„ quillité du corps germanique, dont la
„ ſécurité repoſe ſur le zele de Votre
„ Majeſté, qui peut ſeule défendre
„ avec énergie ſes droits & ſa conſtitu-
„ tion.„

„ Dans ce moment, je ſuis informé
„ que le prince de Potemkin a reçu
„ une lettre de l'Empereur, dans la-
„ quelle ce monarque lui écrit que la
„ ſanté de ſon auguſte mère dépérit de
„ jour en jour, qu'il craint que ſa fin
„ ne ſoit très prochaine. On tient cet-
„ te nouvelle-ci très cachée. Si Marie
„ Thérèſe venoit à mourir, alors les
„ projets des deux cours Impériales
„ pourroient bien avoir leur plein effet
„ plutôt qu'on ne ſe l'imagine. Je ne
„ manquerai pas d'inſtruire Votre Ma-
„ jeſté de tout ce que je pourrai ap-
„ prendre par le canal que je me ſuis
„ procuré.„

„ Le comte de Cobenzl a notifié à
„ S. M. l'Impératrice l'élection de l'Ar-
„ chiduc Maximilien à la coadjutorerie
„ de l'archevêché de Cologne & de l'é-
„ vêché de Munſter; ce miniſtre a re-
„ mercié en même tems S. M. I. au nom
„ de ſa ſouveraine, de l'intérêt qu'elle
„ avoit bien voulu prendre au ſuccès
„ de ces deux élections.„

„ Je

,, Je ferai obſerver avec le plus grand ,, ſoin toutes les démarches du voya- ,, geur autrichien dont Votre Majeſté ,, me parle. Il eſt arrivé ici quelques ,, jours avant Son Alteſſe Royale. Il ,, voit aſſez ſouvent le prince de Po- ,, temkin.,,

,, Je ſuis avec un profond respect &c.

Je ne crois pas, Monſieur! que nous conſentions jamais à l'échange de la Bavière. Notre jurisconſulte Baron de Hertzberg connoit trop bien le droit public, & j'espère qu'il l'empêchera, comme il a déja fait lorsque la cour de Vienne vouloit faire valoir ſes prétentions à la ſucceſſion de ce duché, en ſa qualité de ligne collatérale. Je ne peux auſſi me perſuader que votre miniſtre des affaires étrangères ſoit intentionné de donner les mains à cet échange. Comme votre alliance avec la maiſon d'Autriche ne peut pas être éternelle, la France pourroit ſe repentir tôt ou tard de cette complaiſance.

Le plus grand bien d'un état monarchique, c'eſt que le prince qui le gouverne ſoit éclairé. Le bonheur dont nous jouiſſons, nous le devons uniquement aux lumières de notre ſouverain. Il gouverne ſeul: auſſi grand politique que guerrier, il n'a jamais commis de fautes dans les différentes négociations qu'il a faites. Avant de les commencer, il en a toujours calculé les ſuites & les effets. Il s'eſt allié tour-à tour avec la France & l'Angleterre, & il a conſtamment retiré de ces alliances l'avantage qu'il s'en étoit promis. Dans ce moment, il attend quelle ſera l'iſſue de votre guerre avec la Grande-Brétagne; il ne ſera pas fâché de voir l'orgueil du cabinet britannique un peu humilié; mais il ne ſouffrira pas que celui de Verſailles prenne trop d'avantage ſur ſon adverſaire. Il vous laiſſe agir en Hollande; mais lorſqu'il ſera tems qu'il ſe montre, il le fera. Il dit quelquefois: *Je vois avec une ſorte de plaiſir les petites tracaſſeries qu'on fait à mon neveu.*

Il

Il n'y a que ce moyen pour le tirer de l'espèce de léthargie où il eſt plongé.

Adieu, Monſieur. Je ſuis &c.

LETTRE XIX.

De Berlin, *le 24 Octobre 1780.*

Du même, au même.

Vous ſavez, Monſieur! que le génie de notre monarque s'eſt exercé dans tous les genres de littérature. Je ne doute pas qu'après ſa mort, on ne voye paroître des choſes de lui bien ſingulières & bien intéreſſantes. En cherchant, il y a quelques jours, dans mes papiers, il m'eſt tombé ſous la main un écrit de ce monarque que j'avois oublié. C'eſt une plaiſanterie ſur la révolution d'Amérique, qui a pour titre: *Harangue du Lord C.... à la chambre des communes d'Angleterre.* Le Roi fit cette piece, en 1778; avant ſon départ pour

l'armée,

l'armée, S. M. remit le manuscrit à Milord Maréchal avec les corrections qu'il avoit faites: ce dernier me le confia pour en faire lecture, & j'en ai pris copie. Je crois vous faire plaisir en vous la communiquant.

Discours du Lord C..... à Meß. de la Chambre-basse sur la révolution d'Amérique.

Messieurs!

„ Il seroit à souhaiter, lorsqu'on trai-
„ te des sujets aussi importans que ce-
„ lui que je vais mettre sous vos yeux,
„ qu'aucun de vos membres ne vous
„ haranguât qu'après s'être dépouillé de
„ toute passion, & que, sans animosité
„ contre les uns, sans complaisance pour
„ les autres, il ne s'occupât qu'à vous
„ exposer ce qu'il croit de plus propre
„ à assurer le bonheur de sa patrie. Il
„ seroit aussi important, Messieurs! que
„ sans faire attention à cet esprit de
„ contradiction, de jalousie ou autre

„ motif ſemblable qui portent ceux qui
„ vous gouvernent à ne point déférer
„ à vos avis, vous concouruſſiez par
„ un accord unanime & patriotique au
„ bien de la cauſe commune. Cette
„ chambre-baſſe, dont j'ai l'honneur d'ê-
„ tre membre, eſt compoſée des repré-
„ ſentans de la nation. Cette dernière
„ ne vous a confié ſes pouvoirs que
„ pour veiller à ſes intérêts: c'eſt donc
„ à vous ſeul qu'il convient de délibé-
„ rer, de réſoudre & de faire exécuter.
„ Le ſalut de l'Angleterre depend abſo-
„ lument de vous. La France, que
„ vous accuſez de perfidie, ne vous a
„ point trompés. Depuis la paix de
„ 1763, elle s'eſt occupée du rétabliſſe-
„ ment de ſa marine que vous aviez
„ détruite. Le miniſtre tout-puiſſant
„ qui la gouvernoit alors, ſéma le pre-
„ mier germe de discorde entre nos co-
„ lonies & nous. Vous ne fites point
„ alors aſſez d'attention aux ſuites que
„ pouvoient avoir les intrigues de vos
„ ennemis pour détacher les premieres
„ de la mère-patrie. Tout fiers encore

„ de

„ de vos ſuccès, vous vous êtes cru
„ invincibles. L'expérience vous a prou-
„ vé que vous vous trompiez; mais la
„ plus grande faute que vous ayiez faite,
„ c'eſt d'avoir ſouffert que les rênes du
„ gouvernement paſſaſſent en d'autres
„ mains que celles de l'honorable Pitt,
„ & que l'influence d'une femme plaçât
„ près du trône l'homme le moins fait
„ pour régner ſous le nom de Geor-
„ ge III. „

„ Je vous entends ſans ceſſe décla-
„ mer contre les violences que cet hom-
„ me & ceux qu'il s'eſt aſſociés com-
„ mettent & commettront encore; mais
„ je ne vous vois point occupés des
„ moyens de réprimer ce pouvoir ar-
„ bitraire qu'il s'eſt arrogé: au contrai-
„ re vous êtes dociles à tout ce qu'il
„ exige de vous, & la majorité eſt tou-
„ jours en faveur de celui dont vous
„ improuvez la conduite, & dont il ne
„ tiendroit qu'à vous d'anéantir entiè-
„ rement l'autorité. Il eſt de la pru-
„ dence que la nation prévienne les

„ mal-

„ malheurs dont elle eſt menacée. La
„ France eſt moins votre ennemie que
„ ne le ſont vos miniſtres : ces derniers
„ ont juré la perte de l'Angleterre.
„ Vos généraux en Amérique ſe con-
„ duiſent de manière à rompre entière-
„ ment les liens qui uniſſent l'Angle-
„ terre à ſes colonies. De quel droit,
„ Meſſieurs ! avons-nous refuſé aux amé-
„ ricains celui d'avoir des repréſentans
„ ici ? De quel droit avons-nous voulu
„ les aſſujettir à payer des impoſitions
„ & des taxes, ſans leur rendre compte
„ de l'emploi que nous ferions de ces
„ contributions ? à quel uſage deſtinoit-
„ on ces nouveaux ſubſides ? Ne vous
„ y trompez pas, Meſſieurs ! c'étoit à
„ vous ravir votre liberté. C'eſt avec
„ l'argent des américains qu'on auroit
„ ſubjugué l'Angleterre : tel étoit le
„ projet. Comment, d'après cela, avons-
„ nous pu voter pour des ſubſides qui
„ devoient être employés à faire la guer-
„ re aux américains ? comment s'eſt-il
„ trouvé parmi nous des hommes aſſez

„ mau-

„ mauvais citoyens pour se laisser ga-
„ gner par le parti royaliste, pour lui
„ donner leurs voix & abandonner ceux
„ d'entre vous qui se sacrifioient pour
„ la bonne cause? Il est tems encore de
„ détourner l'orage qui gronde sur nous;
„ au lieu de perdre, comme nous le
„ faisons, des momens précieux en dis-
„ putes indécentes, prenons une réso-
„ lution décisive & patriotique; décla-
„ rons-nous pour la cause des améri-
„ cains; ne nous laissons pas distraire
„ par des accusations intentées dans le
„ dessein de nous détourner de l'objet
„ principal, & de causer dans les es-
„ prits une diversité d'opinion favora-
„ ble aux vues pernicieuses des minis-
„ tres. „

„ Tout accoutumé que je suis aux
„ propositions extraordinaires que j'en-
„ tends faire tous les jours dans vos
„ assemblées, je ne peux voir sans in-
„ dignation ceux qui nous gouvernent
„ assurer que la guerre qu'on va faire
„ est juste, que nos colonies ont com-

„ mis

„ mis les premiers actes d'hostilité, qu'ils
„ doivent être traités en sujet rébelles.
„ Oui, Messieurs! c'est avec le plus
„ grand étonnement que je vous vois
„ approuver de pareilles assertions, &
„ même vous arroger le droit de taxer
„ vos colonies, de les obliger par la
„ force à se soumettre à l'autorité ty-
„ rannique que vous prétendez exercer
„ contre elles. Les américains ont déja
„ appris aux mercénaires à vos gages
„ ce que peuvent des hommes qui ont
„ pris les armes pour la défense de leur
„ liberté. Aujourd'hui qu'ils sont soute-
„ nus par un allié puissant & zélé, je
„ regarde leur indépendance comme cer-
„ taine. Vos succès passés nuiront à
„ vos succès futurs: ceux que vous
„ avez eus dans la dernière guerre vous
„ ont rendu vains & présomptueux; en
„ voulant vous arroger l'empire des
„ mers, vous vous êtes aliéné toutes
„ les puissances de l'europe. Vos mi-
„ nistres actuels ont agi avec la plus
„ grande ingratitude envers les alliés

„ de la Grande-Brétagne: ces derniers
„ verront avec indifférence votre humi-
„ liation. Vous vous trompez lourde-
„ ment, ſi vous croyez que ces trou-
„ pes étrangères qui ſont à votre ſolde,
„ jointes à celles que vous faites paſ-
„ ſer de l'Angleterre, ſuffiront pour ſou-
„ mettre un pays immenſe & un
„ peuple courageux qui combat pour ſa
„ liberté. Vous êtes pareillement dans
„ l'erreur, ſi vous ajoutez foi aux rap-
„ ports qui vous viennent de ces con-
„ trées, dans lesquels on vous dit que
„ la majorité y eſt toujours en faveur
„ du parti royaliſte. Ce ſont vos gé-
„ néraux, vos gouverneurs & autres
„ agens du despotisme que vous avez
„ en Amérique, qui oſent ſe permettre
„ de pareilles impoſtures & mentir
„ à la nation d'une manière auſſi har-
„ die & auſſi puniſſable. Déſabuſez-
„ vous, Meſſieurs! Je ſais, à n'en pas
„ douter, que les Américains ſont dé-
„ cidés à s'enſevelir ſous les ruines de
„ leurs villes & de leurs habitations,

„ plutôt

„ plutôt que de rentrer ſous le joug de
„ l'Angleterre. Ouvrez les yeux ſur le
„ peu d'influence de celui qui vous gou-
„ verne; il peut à peine mettre ſur pied
„ une armée de 60 mille hommes; &
„ l'immortel Pitt, pendant le tems de
„ ſon miniſtère jusqu'à l'époque de la
„ paix conclue avec la France en 1763,
„ entretenoit près de 350 mille hom-
„ mes de troupes nationales. Le nom-
„ bre de celles répandues dans toutes
„ les contrées où il porta la guerre,
„ étoit en tout de quatre cents vingt
„ mille hommes. Ses entrepriſes furent
„ toujours couronnées du plus brillant
„ ſuccès; le commerce, ſous ſon minis-
„ tère, étoit dans l'état le plus floriſſant;
„ les manufactures & les arts ſe per-
„ fectionnèrent & ſe multiplièrent; tout
„ enfin proſpéroit, malgré les fraix énor-
„ mes que coûtoient la guerre. O Mes-
„ ſieurs! à en juger par la ſituation où
„ nous nous trouvons aujourd'hui, ne
„ croiroit-on pas que je vous parle de
„ quelques ſiècles? & cependant il s'eſt
„ à peine écoulé trois luſtres entre cet

 „ état

„ état de splendeur & de prospérité &
„ la position critique & affligeante où
„ nous sommes dans ce moment. N'est-
„ il pas honteux pour nous que celui
„ que nous avons choisi pour Roi, se
„ voye forcé de mandier du secours à
„ quelques princes d'Allemagne pour
„ pouvoir mettre une armée de 40 mille
„ hommes sur pied, & que la Grande-
„ Brétagne soit réduite à offrir en échan-
„ ge son alliance & de l'argent à des
„ souverains qui ne rougissent pas d'imi-
„ ter l'exemple de ces barbares despo-
„ tes de la côte d'Affrique, en faisant
„ un honteux trafic du sang de leurs
„ sujets?

„ N'est-ce pas nous qui avons vu
„ avec indifférence ces traités faits, en
„ 1776, pour prendre à notre service des
„ troupes étrangères? N'est-ce pas nous
„ qui aurions dû au contraire nous y
„ opposer? aurions-nous dû croire à ce
„ qu'osa nous dire un Lord en plein
„ parlement, savoir *que ces soldats qu'il*
„ *se procuroit par les traités faits avec dif-*
„ *férens*

„ *férens souverains, devoient suffire, selon* „ *toutes les probabilités humaines, pour forcer* „ *en une seule année les rébelles à une juste* „ *soumission.* Ces personnages ineptes qui „ sont à la tête des affaires assuroient „ que les américains seroient sans al- „ liés, que leur commerce seroit anéan- „ ti, dès qu'ils le voudroient; que ces „ colonies rébelles seroient hors d'état „ de faire un dernier effort en 1778. „ Il est cependant fait ce dernier effort; „ voila leur traité avec la France con- „ clu? Que devons-nous penser mainte- „ nant de tous ces beaux raisonnemens „ qu'on nous a faits, de toutes ces froi- „ des plaisanteries qu'on se permettoit „ envers ceux qui prévoyoient tous les „ malheurs dont nous étions menacés, „ & qui annonçoient que la force na- „ turelle de l'Amérique, la bravoure de „ ses habitans étoient des obstacles in- „ surmontables pour réduire les colo- „ nies. „

„ Que faisions-nous, Messieurs! lors- „ que ces mercénaires étrangers ont

„ mis le pied dans notre île? ne de-
„ vions-nous pas nous y oppofer? nous
„ avoit-on confultés pour les prendre à
„ notre folde? nous avoit-on confulté,
„ pour les envoyer en Amérique? Non,
„ nous n'eumes connoiffance de ces trai-
„ tés que fort longtems après. De-
„ vons-nous, en fuite d'une pareille con-
„ duite, nous dire les repréfentans d'u-
„ ne nation dont nous avons auffi mal
„ défendu les intérêts. Hélas! un nua-
„ ge épais couvroit nos yeux, & tous
„ les efforts des philofophes amis de la
„ patrie n'ont pu réuffir à les défiller.
„ L'ouvrage fublime du docteur Price,
„ qui lui mérita la couronne civique de
„ la part de nos magiftrats, ne put dé-
„ truire cette confiance aveugle qu'on
„ avoit dans les promeffes de ceux qui
„ ne cherchoient qu'à tromper la na-
„ tion. „

„ Nous avons vu, Meffieurs! au mi-
„ lieu de nous, deux frères du Roi (les
„ ducs de Glocefter & de Cumberland)
„ prédire les revers que nous avons
„ déja

„ déja essuyés en Amérique. Pourquoi
„ n'avons-nous pas profité des avis de
„ ces illustres patriotes, au lieu de défé-
„ rer à ceux des ministres qui ont causé
„ tous les maux de l'Angleterre. Les
„ noms de ces hommes pervers passeront
„ à la postérité, comme celui de ce forcéné
„ (Erostrate) qui pour s'immortaliser
„ brûla le temple d'Ephèse. Il en sera
„ de même de ceux dont l'éloquence
„ vénale fut cause de la réussite des
„ projets du Roi & de ses ministres.
„ C'est aux *Mansfield*, aux *Talbot*, aux
„ *Temple*, aux *Litleton*, & aux *Chandos*
„ que les *Germaine*, les *North*, les *Sul-*
„ *fock* & les *Sandwick* doivent le succès
„ de leurs projets odieux. Le vertueux
„ Richmond vouloit qu'on présentât une
„ adresse à George III pour la cessation
„ de cette guerre injuste. Cette mo-
„ tion fut rejettée à la pluralité de cent
„ voix contre trente-deux.

„ O! que nous sommes coupables,
„ Messieurs! d'avoir montré une insou-
„ ciance aussi grande pour le bien de

 „ notre

„ notre patrie, & que nous méritérions
„ bien de porter des fers! Jusques - à
„ quand ajouterez - vous foi aux dis-
„ cours de ces hommes corrompus qui
„ vous ont accoutumés par leurs flat-
„ teries ou par leurs féductions à faire
„ tout ce qu'ils veulent? Quand cesse-
„ rez-vous de vous dégrader aux yeux
„ de la nation & du monde entier par
„ une auffi lâche condescendance ? Je
„ vous vois à la veille d'éprouver les
„ plus grands malheurs : la conduite de
„ ceux qui font à la tête de l'adminis-
„ tration a revolté toutes les puiffan-
„ ces ; nous n'avons pas un ami dans
„ les quatre parties du monde ; depuis
„ la Seine jusqu'au Gange, tout eft prêt
„ à fe déclarer contre nous. Nous
„ étions autrefois l'honneur des nations,
„ & nous en fommes aujourd'hui le re-
„ but; nous abhorrions la tyrannie, &
„ nous la protégeons; nous avons ré-
„ pandu notre fang pour faire triom-
„ pher la liberté, à préfent nous le ver-
„ fons pour l'opprimer. Il eft cepen-
„ dant

„ dant tems encore, je le répete, de dé-
„ tourner l'orage qui vous menace, &
„ d'empêcher qu'il n'éclate entre la Fran-
„ ce & l'Angleterre, une guerre cruel-
„ le & qui ne peut que vous être fu-
„ neſte, ne feroit-ce que parceque vous
„ apprendrez à votre ennemi à connoi-
„ tre ſes forces. Sa marine eſt d'ail-
„ leurs ſur un pied reſpectable; l'Eſpa-
„ gne ne tardera pas de ſe joindre à lui.
„ Ne vous laiſſez point abuſer par les
„ menſonges politiques de vos minis-
„ tres, qui oſent vous aſſurer que la cour
„ de Madrid ne ſe déclarera pas contre
„ vous, comme ils vous ont aſſuré n'a-
„ guères que celle de Verſailles n'avoit
„ point d'intentions hoſtiles. En re-
„ connoiſſant dès à préſent l'indépen-
„ dance de l'Amérique, vous vous épar-
„ gnez la honte de vous y voir forcés;
„ vous n'entrainez pas la nation dans
„ une guerre ruineuſe, vous conſervez
„ l'empire des mers; vous diſſimulez vo-
„ tre reſſentiment contre la France,
„ jusqu'au moment où vous pourrez ti-
„ rer d'elle une vengeance éclatante;

„ enfin vous vous menagez des moyens
„ de raccommodement avec vos colo-
„ nies : elles ne ſe ſont jettées dans les
„ bras de vos rivaux que malgré elles.
„ Si vous forcez, comme vous le pou-
„ vez, George III. d'éloigner de ſa per-
„ ſonne ceux qui ont mis la diviſion
„ entre la mère-patrie & vos frères
„ d'Amérique, alors vous verrez ces
„ derniers ſe rapprocher de vous ; ils
„ ont encore le cœur anglois ; leur con-
„ duite le prouve ; ils ſacrifient leurs
„ vies & leurs biens pour la défenſe de
„ leur liberté. Rougiſſons, Meſſieurs!
„ d'être dans ce moment auſſi en
„ contradiction avec nous-mêmes, & de
„ tenir une conduite auſſi contraire à nos
„ principes. Quel eſt celui d'entre nous
„ qui ne combattroit pas jusqu'à la mort
„ plutôt que de ceſſer d'être libre? Eh
„ quoi! c'eſt une nation qui a ſecoué le
„ joug du despotisme & de la tyrannie,
„ qui veut à préſent exercer le despo-
„ tisme & la tyrannie ſur une partie
„ de ſes concitoyens..... Non, Mes-
„ ſieurs

„ ſieurs! ne donnons point à l'univers
„ un pareil ſpectacle. Si l'on perſiſte à
„ vouloir ſoumettre par la force les
„ américains, joignons-nous à eux; ne
„ votons pour aucun ſubſide, à moins
„ que ce ne ſoit pour les défendre;
„ que les forces de toute l'Angleterre
„ ſe réuniſſent pour aller combattre avec
„ eux & chaſſer de leurs foyers ces
„ vils mercénaires qu'on a envoyés pour
„ les réduire. Voila mon avis, & le
„ moyen que je propoſe eſt le ſeul qui
„ puiſſe nous ſouſtraire aux malheurs
„ dont nous ne pouvons manquer d'être
„ accablés, ſi nous perſiſtons à favori-
„ ſer l'abus que fait de ſon pouvoir ce-
„ lui qui nous gouverne. „

Il vous paroitra étonnant, Monſieur! qu'un monarque qui jouit d'une autorité presque despotique faſſe tenir un pareil langage à un membre de la chambre des communes. Mais Frédéric eſt un Roi philoſophe, ami de l'humanité, & qui connoit les droits de l'homme, qui ſont à ſes yeux les premiers & les plus

ſacrés.

ſacrés. Il ne croit pas, comme je vous l'ai déja dit, que l'être ſuprême ait créé des races privilégiées, deſtinées à commander aux autres. Le haſard ſeul fait naître l'homme Roi ou prince, & ces titres ne ſont devenus héréditaires que par l'habitude que les nations ont contractée de ſe laiſſer gouverner par les descendans de ceux qu'elles avoient choiſis pour chefs, en récompenſe des ſervices qu'ils leur avoient rendus. De tous les gouvernemens de l'europe, le plus parfait, à mon avis, c'eſt celui de l'Angleterre. Malgré cela. vous voyez quelle influence s'arroge celui qui n'a que le pouvoir exécutif, & le mal qui eſt prêt d'en réſulter pour cette grande nation. Si elle avoit mieux défendu ſes droits, qu'elle eut mieux discuté & ſoutenu ceux des américains, lorsqu'on voulut les aſſujettir à l'impôt du timbre & à la taxe ſur le thé, ces derniers ſeroient encore unis à l'Angleterre. Que d'écrits n'ont pas paru dans le tems contre ces actes vexatoires & illégals!

que

que d'avis n'a-t-on pas donnés aux représentans de la nation! Cette motion du membre parlementaire de Potsdam contient des vérités qui ont été dites d'une manière différente par plusieurs membres de l'opposition; mais elles n'ont produit aucun effet.

Vous savez la haine que notre monarque porte à tout le ministère actuel du cabinet de St. James, & surtout à l'agent secret qui conduit le Lord Buth. Autant de tems que ce personnage aura une influence majeure dans les affaires, vous ne verrez jamais de liaisons entre nous & la Grande-Brétagne. Mais lorsque les choses changeront, si les successeurs de ces ministres méritent la confiance de S. M., alors vous ne tarderez pas à voir se conclure une alliance avec la Grande-Brétagne. Je crois cependant ce terme encore fort éloigné.

Adieu, Monsieur! Je vous remercie des nouvelles que vous m'avez envoyées ;

je

je ne peux cette fois vous payer de la même monnoie. Nous nous reposons actuellement sur nos lauriers, & nous nous occupons d'assurer pour longtems le repos de notre Allemagne, que l'on cherche à troubler, s'il en faut croire certains avis.

Je suis &c.

LETTRE XX.

De VERSAILLES, *le 15 Novembre 1780.*

Du Comte de.... à M. de....

Les nouvelles de l'Amérique deviennent de plus en plus intéressantes. Suivant les lettres de Boston, en date du 26 Août, la guerre pourra être continuée avec succès contre les généraux Clinton & Cornwallis. L'armée britannique est campée à Whitestown sur l'île-longue, distante d'environ vingt milles de New-Yorck, où elle est toujours oc-

cupée

cupée à se retrancher. La flotte angloise, qui mouilloit d'abord à Block-Island, trouvant cette station peu sûre, s'est portée à baye de Gardiner, à l'extrêmité orientale de l'île-longue. Voici des détails ultérieurs sur les mouvemens qui ont eu lieu : Lorsqu'on fut assuré au quartier-général de l'armée américaine que Sir Henri Clinton s'étoit embarqué avec une grande partie de ses troupes pour se porter à la baye de Hadington, dans le dessein de se rendre ensuite à Rhode-Island & de tenter une attaque contre les troupes aux ordres de M. de Rochambeau qui s'y trouvoient postées; le général Washington se mit en marche de son camp de Pracaness, le 29 Juillet; & ayant passé, le 31 du même mois, la rivière septentrionale, il effectua sa jonction avec les troupes sous les ordres du général-major Howe. Washington avoit résolu, dans le cas où l'ennemi auroit continué sa route vers Rhode-Island, de marcher sur ses traces, de le joindre près de New-Yorck & de l'attaquer. Tous les préparatifs

paratifs néceſſaires à cet effet étoient faits, lorsqu'on reçut la nouvelle que l'ennemi avoit changé de projet, & qu'il étoit revenu ſur ſes pas le jour même qu'il étoit parti, qui étoit le 31 Juillet. Le général Washington a fort regretté que Clinton n'ait pas donné plus de ſuite à ſon projet. Si ce dernier avoit attaqué, comme il ſe le propoſoit d'abord, M. le comte de Rochambeau qui étoit prêt à le bien recevoir; tandis que l'ennemi auroit été aux priſes avec nos troupes, l'armée américaine avoit fait toutes ſes diſpoſitions pour attaquer New-Yorck; &, d'après les meſures qu'avoit pris le général Washington, cette place auroit été emportée ſans que les royaliſtes euſſent pu l'empêcher. Le général Clinton, qui pénétra le deſſein qu'on avoit, ſe hâta de revenir ſur ſes pas, & il répara par là l'imprudence qu'il avoit commiſe en abandonnant le poſte de New-Yorck. Les projets qu'on avoit formés de part & d'autre ayant manqué,

chacun

chacun s'eſt retiré à ſes anciens poſtes. Un officier de l'armée du comte de Rochambeau écrit ce qui ſuit à un de ſes amis :

„ Je n'ai encore rien d'important à
„ vous mander. Jusqu'à préſent nous
„ nous ſommes tenus ſur la défenſive.
„ Notre général, en officier habile, ne
„ veut point agir offenſivement avant
„ d'avoir une connoiſſance parfaite du
„ local. Je ne crois pas, par cette
„ raiſon, que nous formions de grandes
„ entrepriſes cette année; mais la cam-
„ pagne prochaine ſera vive, &, ſuivant
„ les apparences, elle déterminera l'indé-
„ pendance de l'Amérique. Je vous
„ avoue que j'ai été étonné de trouver
„ dans les officiers américains tant de
„ talens naturels & d'aptitude pour le
„ métier des armes. Il y a parmi eux
„ des hommes du plus rare mérite, &
„ qui ont les connoiſſances les plus pro-
„ fondes dans l'art des marches, des
„ campemens & autres parties de la
„ tactique. Nous avons dans notre eu-

„ rope une foule d'officiers blanchis ſous
„ le harnois, qui ne ſeroient pas en état
„ de faire ce que font pluſieurs de ceux
„ des américains qui n'ont que quelques
„ années de ſervice. Quant aux trou-
„ pes, elles ſont excellentes; les mili-
„ ces continentales ſont pleines d'ar-
„ deur & tiennent ferme dans un jour
„ de combat. Le général Washington
„ réunit à la valeur du grand Condé la
„ prudence de Turenne; il n'a pas en-
„ core commis de faute; mais ceux
„ auxquels il a affaire, en font beau-
„ coup. Le général Clinton n'eſt pas
„ ſecondé comme il le voudroit; il re-
„ gne entre lui & Cornwallis une ri-
„ valité qui nuit beaucoup au ſuccès de
„ leurs opérations. Ce dernier a ſou-
„ levé contre lui par ſes cruautés le
„ peu de partiſans qu'avoit conſervé
„ l'Angleterre. Il ne manque pas de
„ talens; mais il eſt fier, hautain, vin-
„ dicatif & plus fait pour commander
„ l'armée d'un despote que celle d'un
„ peuple libre comme les anglois. Son

„ *col-*

„ collégue eſt d'un caractère différent;
„ il eſt aſſez aimé, & l'on eſt fâché qu'il
„ ſe ſoit chargé de la défenſe d'une auſſi
„ mauvaiſe cauſe. „

„ Lors de notre arrivée dans ces
„ contrées, tous les habitans témoignè-
„ rent la plus grande joye; on fit des
„ illuminations, on donna des fêtes pu-
„ bliques. L'aſſemblée générale de l'état,
„ qui ſiégeoit à New-Port, envoya à M.
„ le comte de Rochambeau une dépu-
„ tation pour le complimenter. Notre
„ général y répondit de la manière ſui-
„ vante: „

„ *Meſſieurs! Le Roi mon maître m'a en-*
„ *voyé au ſecours de ſes bons & fideles al-*
„ *liés les Etats-unis de l'Amérique. Je*
„ *n'amene pour le préſent que l'avant garde*
„ *d'un corps conſidérable deſtiné à les ſecon-*
„ *der. S. M. m'a ordonné de les aſſurer que*
„ *toute ſa puiſſance ſera employée à leur ſer-*
„ *vir d'appui. Les troupes que j'ai l'hon-*
„ *neur de commander obſerveront la discipli-*
„ *ne la plus rigoureuſe: agiſſant ſous les or-*
„ *dres du général Washington, elles vivront*

„ *avec les américains dans la plus parfaite*
„ *union, & rien ne me ſera plus glorieux*
„ *que de pouvoir contribuer au ſuccès des ar-*
„ *mes des Etats-unis.* „

„ *Je ſuis, en mon particulier, très ſenſible*
„ *aux témoignages de bienveillance & d'ami-*
„ *tié qui me ſont donnés par l'aſſemblée gé-*
„ *nérale. Qu'il me ſoit permis de l'aſſurer*
„ *que ma vie & celle de toutes les troupes*
„ *ſous mes ordres ſont entiérement dévouées*
„ *au ſervice des illuſtres alliés de mon au-*
„ *guſte maître.* „

„ Depuis que nous ſommes ici, nos
„ alliés n'ont ceſſé d'avoir pour nous
„ les égards & les attentions les plus
„ marquées. Les habitans des envi-
„ rons de New-Yorck s'empreſſent à
„ l'envi d'entretenir l'abondance dans
„ notre camp: pain, viande, volailles,
„ légumes, lait & autres comeſtibles né-
„ ceſſaires, nous avons tout en profu-
„ ſion. Notre général fait tout payer
„ avec la plus grande exactitude. Nous
„ vivons ici comme dans un camp de
„ plai-

„ plaiſance. La ſeule choſe qui nous
„ manque, ce ſont des femmes. Ces
„ américaines, belles comme des anges,
„ ſont des démons de vertu. Nous pré-
„ férerions moins de bonne chère à
„ quelques bonnes fortunes.......„

„ Vous ne pouvez, au reſte, vous
„ former une idée de l'ardeur guerrière
„ qui anime tous les habitans de ce
„ pays, & des diſpoſitions vigoureuſes
„ qui ſe font de tous côtés pour bien
„ recevoir l'ennemi, en cas qu'il ſe ha-
„ ſarde à nous attaquer. J'ai été faire
„ une petite tournée avec la permiſſion
„ de notre général. J'ai vu dix mille
„ hommes de belles milices engagées
„ pour ſix mois, qui ſont en route
„ vers la pointe occidentale de cette île.
„ Si le général Washington avoit vou-
„ lu, il auroit pu porter ces forces à
„ vingt mille hommes; mais il a contre-
„ mandé la marche de ceux qui étoient
„ déja en chemin pour ſe joindre à ce
„ corps. Les équipages appartenans à
„ nos transports ſe ſont offerts volon-

„ tairement pour ſervir dans les forts
„ & les batteries dont cette île eſt hé-
„ riſſée, dans le cas où l'ennemi vou-
„ droit tenter quelque entrepriſe. Nos
„ alliés ont vu avec plaiſir la beauté de
„ notre artillerie ; nos pièces légères
„ de campagne ſont de quatre livres de
„ balle; celles de ſiege, de 24, 36 & 48
„ livres. Nous espèrons de pouvoir en
„ faire un bon uſage ; nos grenadiers
„ les appelent les balais de l'Amérique:
„ *C'eſt avec cela*, diſent-ils, *que nous né-*
„ *toyerons le pays de tous ces anglois & ces*
„ *mercénaires qui ne ſont ici que de l'ordure*
„ *& de la pouſſière.* Adieu, mon cher
„ camarade! je voudrois que votre ré-
„ giment reçut l'ordre de venir ſe join-
„ dre à nous. Je vous aſſure que c'eſt
„ ici un vrai pays de Cocagne : aux
„ femmes près, on y a tout ce qu'on
„ veut. „

M. de Caſtries, nouveau miniſtre de la marine, a reçu l'avis ſuivant.

D'Eding-

D'Edingtown dans la Caroline-Méridionale, le 22 Juillet 1780.

„ L'ennemi s'eſt retiré de ſes postes, & le général américain les a occupés. Notre petite armée, deſtinée „ à marcher vers le midi, conſiſtera „ bientôt en dix mille hommes, tant „ troupes réglées que milices. Nous „ apprenons de Charles-Town, que les „ officiers anglois traitent durement les „ habitans qui tardent à ſe joindre à „ eux, même ceux qui ſont reſté attachés au parti royaliſte. Notre général Rutherford aiant eu l'avis que „ mille Torys enrégimentés & bien „ équipés étoient en marche pour ſe „ joindre aux troupes royaliſtes, détacha le colonel Lock avec 400 hommes de milices pour les reconnoitre. „ Lorsque cet officier les découvrit, „ ils étoient la plûpart mal ſur leurs „ gardes, marchant ſans ordre & faiſant paître leurs chevaux. Il ſaiſit „ cette occaſion favorable de tomber ſur

„ eux à l'improviſte, pour les faire pri-
„ ſonniers ou tuer ceux qui feroient quel-
„ que réſiſtance. Le combat s'engagea;
„ les royaliſtes combattirent avec cou-
„ rage; les rangs de nos troupes furent
„ rompus jusqu'à deux fois; mais elles
„ ſe rallièrent, & à la troiſième char-
„ ge, elles rompirent à leur tour les
„ rangs des ennemis. Ceux-ci, malgré
„ tous leurs efforts, ne purent ſe re-
„ former & furent obligés de chercher
„ à faire retraite par les bois. Nous
„ les pourſuivimes & leur tuames ou
„ bleſſames environ 150 hommes. Nous
„ fimes près de 400 priſonniers; nous
„ primes auſſi 650 chevaux, ainſi que
„ tout le bagage que ce corps menoit
„ avec lui. Notre perte en morts ou
„ bleſſés a été de 60 à 80 hommes ou
„ environ. „

Les amis de M. de Sartine font tous leurs efforts pour le juſtifier aux yeux du public. Ils aſſurent que, pendant tout ſon miniſtère, ſa conduite a été pure & ſans reproche; qu'au lieu ſe s'être en-

richi,

richi, il a au contraire mis du ſien & dérangé une fortune conſidérable qu'il avoit. Je ne prétends point réfuter les aſſertions des apologiſtes de M. de Sartine; je dirai même avec Ciceron, qu'il eſt plus beau de défendre que d'accuſer. Mais je ſoutiendrai toujours que l'ex-miniſtre n'étoit point fait pour le département qu'il occupoit, que ce poſte ne doit être rempli que par un grand ſeigneur qui ſoit dans le cas d'en impoſer au corps de la marine & de ſe faire obéir. L'exemple de M. Berrier vient à l'appui de ce que j'avance : cet homme ſans illuſtration ne fit que du mal pendant tout le tems qu'il fut à la tête de ce département, auquel la faveur ſeule de Madame de Pompadour l'avoit élevé..... M. de Sartine étoit un excellent magiſtrat; il falloit le laiſſer à ſa place ou le nommer miniſtre de la maiſon du Roi; c'eſt le ſeul département qui ait quelque analogie avec la police. On prétend toujours que cet ex-miniſtre ſe retire ſans autre fortune que les

bienfaits du Roi. Vous m'avouerez qu'il faut avoir une foi bien robuſte pour le croire.....

On a arrêté & mis à la Baſtille ceux qui ſe ſont mêlés de négocier des billets du tréſorier de la marine. M. Necker a exigé cette ſatisfaction. On ne peut le blâmer de cet acte de ſévérité; car, ſi tous les miniſtres étoient les maîtres de faire des emprunts pour le ſervice de leur département, je vous laiſſe à juger du déſordre qui régneroit dans la comptabilité; il ne feroit plus poſſible de ſe reconnoitre.

Notre comte d'Eſtaing, ſi longtems perdu à Madrid, à St. Ildefonſe, à Cadix, vient enfin d'arborer le pavillon de capitaine-général ſur le vaiſſeau *le Terrible*. Il reçut, le 27 de Septembre, la viſite de tous les généraux espagnols. On avoit fait courir le bruit qu'il commanderoit au ſiege de Gibraltar; mais il n'en eſt rien: ce général eſt convaincu

que

que cette forteresse sera l'écueil de tous ceux qui tenteront de la prendre, & il ne voudra sûrement pas se compromettre en se chargeant d'une expédition dans laquelle il n'y a point de gloire à acquérir. M. le comte d'Estaing est attendu à Brest pour le mois de Décembre avec les vaisseaux qui s'étoient joints aux espagnols. On ignore encore qui aura le commandement des escadres de l'océan & de l'Amérique. On craint ici qu'il ne soit accordé à l'intrigue plutôt qu'au mérite.

Adieu, mon cher Comte! Je suis &c.

LETTRE XXI.

De VERSAILLES, *le 26 Novembre 1780.*

Du même, au même.

Je vous ai parlé, dans une de mes dernières, de la prise que la frégate angloise la *Vestale* avoit faite du bâtiment sur lequel se trouvoit M. Laurens, ancien président du congrès & ministre plénipotentiaire des États-unis en Hollande. On prétend ici que les anglois ont commis une nouvelle violation du droit des gens en retenant prisonnier un homme revêtu d'un caractère public, & que, sous aucun prétexte, ils ne pouvoient l'arrêter. Je ne suis pas, je vous avoue, de cet avis, malgré tout mon respect pour les décisions de nos ministres & de Messeigneurs Gerard de Raineval & compagnie. Comme l'Angleterre n'a pas encore reconnu l'indépendance de l'Amérique, elle doit toujours regarder

les

les anglo-américains comme ſes ſujets. La perſonne de M. Laurens n'eſt point ſacrée pour elle, &, ſuivant moi, elle n'a fait qu'uſer de ſes droits en s'en emparant. Si nos colonies de l'Amérique faiſoient divorce avec nous & qu'elles ſe déclaraſſent indépendantes, je crois que nous ne reſpecterions pas davantage le caractère des ambaſſadeurs ou miniſtres qu'elles enverroient à quelque autre puiſſance; & ſi nous pouvions nous aſſurer d'eux, nous les traiterions peut-être plus mal encore que ne le fera M. Laurens...... Je ſuis fâché de ce qui eſt arrivé à ce dernier; mais je ſuis aſſuré que les anglois reſpecteront ſon perſonnel. Toute la nation rend juſtice à la pureté de ſes mœurs, & à la ſageſſe qu'il a montrée dans les premiers troubles qui ont éclaté dans ſon pays.

Dans ce moment, je reçois une lettre de Londres, dans laquelle on me marque que M. Laurens y eſt arrivé. Auſſitôt que les miniſtres en furent inſtruits, il fut mis ſous la garde de deux meſſa-

meſſagers d'état avec une escorte de dix hommes commandés par un ſergent. Le jour ſuivant, il fut conduit au bureau du Lord Germaine où il ſubit un interrogatoire en préſence de tous les miniſtres, qu'il étonna par ſon courage & la fermeté avec laquelle il répondit à toutes leurs queſtions. Après leur avoir fait en raccourci le tableau de toutes les fautes qu'ils avoient commiſes, il leur remontra combien il leur eut été facile de conſerver l'Amérique, s'ils avoient écouté les repréſentations de fidèles ſujets qui ne deſiroient que de reſter attachés à la mère-patrie. Il finit par les aſſurer que toutes les forces réunies de la Grande-Brétagne ne pourroient jamais ſoumettre les colonies, & que ſes concitoyens étoient réſolus de périr tous plutôt que de rentrer ſous le joug de l'Angleterre. Cette déclaration n'a pas trouvé l'approbation des miniſtres. Irrités des vérités que M. Laurens leur avoit dites, ils s'en ſont vengé en l'envoyant à la Tour de

de Londres & donnant des ordres pour qu'il ſoit traité avec la plus grande ſévérité; on lui a même refuſé des plumes & du papier. Cette perſécution exercée contre un vieillard reſpectable, eſt fort blâmée, même de la part du parti royaliſte. Celui de l'oppoſition ſe propoſe, à l'ouverture du parlement, de cenſurer vivement la conduite des miniſtres & de les obliger de rendre la liberté à M. Laurens. Il eſt certain que la manière dont ce miniſtre américain s'eſt toujours comporté ne juſtifie nullement la rigueur dont on a uſé envers lui. Avant que l'inſurrection de l'Amérique n'éclatât, il avoit fait l'impoſſible pour l'empêcher. Il ſe conduiſit enſuite avec tant de prudence & de modération, qu'il ſe rendit ſuſpect aux habitans de Charles-Town. La maiſon qu'il occupoit dans cette dernière ville fut ſouvent inveſtie de nuit par la multitude, qui l'accuſoit d'être entiérement dévoué au gouvernement britannique, & vouloit l'immoler, ainſi que ſa famille, à

ſon

ſon reſſentiment. M. Laurens ſe pré-ſentoit aux ſéditieux & leur diſoit : *Me voila, frappés ! immolez cette victime dont vous croyez avoir à vous plaindre ! Verſez mon ſang, ſi vous le voulez ; il eſt à vous. Mais épargnez celui de ma famille, qui ne vous a fait aucun mal. Vous me rendrez juſtice, lorsque vous me connoitrez mieux.*

M. Laurens ne ſe déclara pour le parti des américains qu'au retour d'un voyage qu'il fit à Londres, dans lequel il fut inſtruit du projet qu'on avoit de donner des fers à ſa patrie. Alors il embraſſa avec ardeur une cauſe qu'il croyoit juſte & ſe montra un de ſes plus zélés défenſeurs. Lui & Waſhington ont rendu des ſervices ſignalés à leur pays. On compare le premier à Numa-Pompilius & le ſecond à Romulus.

Parmi les papiers que M. Laurens avoit avec lui, on a trouvé, m'écrit-on, une correſpondance ſuivie entre le congrès & Mrs. van Berckel & de Neu-

ville

ville rélativement au traité qui devoit ſe conclure entre les états-unis de l'Amérique & la république de Hollande. Les anglois prétendent que ces deux régens d'une ville particulière ne pouvoient négocier une affaire de cette importance ſans le concours de Leurs Hautes Puiſſances; qu'ils doivent être désavoués par toutes les provinces & punis comme criminels de lèze-majeſté. Si la Hollande refuſe de donner la ſatisfaction qu'on exige d'elle, la cour de Londres veut lui déclarer auſſitôt la guerre. On me mande en outre que, dans cette correspondance interceptée, il eſt ſouvent queſtion de M. le duc de la Vauguyon & de M. le comte de Vergennes; on y donne communication au congrès de toutes les intrigues qui ont lieu à Amſterdam & à la Haye, du projet qu'on a d'anéantir le pouvoir du Stadhouder & de faire de ce prince un être nul dans la république. Vous ſentez que le miniſtère britannique va envoyer une copie de cette correspon-

dance à la Haye & qu'elle ne contribuera pas peu à nous aliéner encore davantage le prince d'Orange. Je voudrois qu'on ne se permît jamais, en politique, de pareilles indiscrétions, & qu'on ne confiât pas aussi légèrement au papier des choses qui peuvent compromettre les souverains ou leurs ministres. J'aime assez la manière de votre monarque : il a partout des agens qui le servent bien, mais il est rare qu'on intercepte les dépêches importantes qui lui sont envoyées. Il se réserve en outre les moyens de désavouer ceux dont il se sert, lorsque cela convient à sa politique. Les secrétaires qu'il employe à la correspondance des affaires étrangères, ne sont pas aussi indiscrets que quelques-uns de nos premiers-commis, qui par amour-propre & pour se donner de l'importance, disent souvent des choses qu'ils devroient taire. Je me souviens que, sous le ministère du duc de Choiseul, un de ses sous-ordres avoua à un ministre de votre Roi que la France

ce avoit fuscité les troubles de Neuchatel en 1768.

Je crains que cette guerre qui eft prête d'éclater entre l'Angleterre & la Hollande, ne caufe la ruine de cette dernière. Quoiqu'en dife le parti d'Orange, le pouvoir du Stadhouder diminue de jour en jour; les corps légiflatifs dont il eft le chef, n'ont plus en lui la même confiance. La conduite du duc de Brunswick lui a aliéné tous les cœurs, & lui nuit plus que les intrigues de notre ambaffadeur. Toutes les circonftances ont concouru à favorifer le fuccès des agens fecrets que nous avons employés. L'influence du Stadhouder fur le peuple n'eft plus ce qu'elle étoit: ce n'eft pas lui, il eft vrai, qui a fait le mal; mais il l'a laiffé faire. La divifion qui s'eft mife dans fa propre famille a déplu aux bons Hollandois, qui étoient fort attachés à fa fœur, la princeffe Caroline; ils l'ont vue avec regret quitter fa patrie & être obligée de céder aux intrigues du duc de Bruns-

wick, qui avoit employé les calomnies les plus noires pour la rendre suspecte au Stadhouder. Depuis son départ, un grand nombre de ceux qui étoient du parti d'Orange, dans l'ordre des plébeïens & du clergé, se sont rangés du côté des républicains.

La province de Hollande, voyant l'heureuse issue de l'insurrection des américains, a cru que c'étoit le moment de faire valoir ses anciennes prétentions & de se rendre entiérement indépendante du Stadhouder. Encouragée & soutenue, comme elle l'est, par une puissance telle que la France, elle se persuade avec quelque raison qu'elle pourra réussir à jouer un rôle & à faire la loi aux six autres provinces. Cette guerre de l'Amérique électrise tous les esprits, & fait naître l'idée aux peuples de secouer le joug de ceux qui les gouvernent, soit légitimement soit illégitimement. Tandis qu'on accuse d'un côté Mrs. van Berckel & Neuville d'avoir entretenu une cor-

res-

respondance illicite avec les états-unis; de l'autre, on dit que le duc Louis de Brunswick en fait autant avec la Grande-Bretagne. J'ai vu ici quelques copies de lettres interceptées, dit-on, qui me paroissent très repréhensibles, si elles sont vraies; car le duc n'a aucun droit de s'immiscer dans les affaires politiques : employé dans le militaire, c'est la seule partie dont il doive s'occuper. J'ai causé ici avec un hollandois fort attaché au prince d'Orange, & plus encore à sa patrie. „Le duc de Brunswick, m'a-t-il dit, est seul la cause des „troubles & des divisions qui agitent „le sein de la république. Ce fut uniquement par sa faute que, dès l'année 1766, l'influence du Stadhouder „commença à décliner, & que le pouvoir exécutif qui lui étoit confié s'échappa insensiblement de ses mains. „Il laissa s'introduire dans chaque département une foule d'abus, dont on „fut d'autant plus autorisé à lui imputer les suites fâcheuses, qu'en les to-

„ lérant il paroiſſoit leur donner ſa ſanc-
„ tion. Le duc, qui empêche toujours
„ que les plaintes des mécontens n'ail-
„ lent jusqu'au Stadhouder, donne par
„ là ſujet de croire que ce dernier eſt
„ injuſte; ce qui n'eſt pas. Une preu-
„ ve de la bonté du caractère du prin-
„ ce d'Orange, c'eſt que ſon vicieux
„ gouverneur n'a jamais pu corrompre
„ ſon cœur. Si le pupile avoit eu des
„ diſpoſitions à devenir méchant & qu'il
„ eut ſuivi les conſeils que ſon Mentor
„ lui donnoit, il ſe feroit rendu le ty-
„ ran de ſa patrie; mais il a toujours re-
„ pouſſé cette ſuggeſtion avec horreur.„

„ Je fais, continua l'hollandois, par
„ des témoins auriculaires, que le duc
„ a ſouvent fait des reproches au Stad-
„ houder ſur ſon attachement pour ſa
„ patrie. Un jour, il lui dit: *Je vou-*
„ *lois vous faire régner & vous délivrer de*
„ *tous ces régens qui vous tiennent ſous une*
„ *honteuſe dépendance. Mais vous refuſez de*
„ *ſuivre mes conſeils. Je vous préviens que*
„ *tôt ou tard vous vous en repentirez, &*
alors

„ *alors, il ne ſera plus tems de revenir ſur*
„ *vos pas.* — „ *Je n'aurai jamais le moin-*
„ *dre repentir à ce ſujet*, répondit le prin-
„ ce. *Satisfait d'être ce que je ſuis, mon am-*
„ *bition ne ſe portera jamais plus loin. Je*
„ *connois trop le prix de la liberté pour cher-*
„ *cher à la ravir à ceux qui m'ont confié le*
„ *pouvoir dont je ſuis revêtu. Je dois au*
„ *contraire les défendre contre quiconque vou-*
„ *droit les aſſervir; & bien loin de deve-*
„ *nir un tyran, je réprimerai toujours la ty-*
„ *rannie.* „

„ C'eſt donc ſans raiſon que nos ré-
„ publicains accuſent le Stadhouder d'aſ-
„ pirer à l'autorité ſuprême. Ils ont la
„ preuve du contraire dans la conduite
„ ſage & moderée qu'il tient, que ſes
„ ennemis nomment manque d'énergie
„ & de fermeté. Enfin, quelques torts
„ qu'on ſe plaiſe à lui prêter, il n'en a
„ point d'autre que d'avoir pris quel-
„ quefois de fauſſes meſures & d'avoir
„ montré trop d'inſouciance & trop de
„ confiance dans le duc de Brunswick. „

„ Il feroit à defirer que le Stadhou-
„ der eut plus de déférence pour les
„ avis de la princeffe fon époufe. Cet-
„ te dernière a beaucoup d'énergie dans
„ le caractère; ce qu'elle voit, elle le
„ voit bien, & fouvent elle a prédit ce
„ qui eft arrivé. Le duc, qui la craint
„ & qui ne l'aime pas, a cherché à la
„ mettre mal avec fon époux, & c'eft
„ la feule chofe à laquelle il n'ait
„ pas réuffi. Pour lui faire perdre l'af-
„ fection de la nation hollandoife, il a
„ cherché à la rendre fuspecte, en in-
„ finuant qu'elle étoit plus attachée à
„ fa maifon qu'à la république, qu'on de-
„ voit fe garder de lui laiffer prendre
„ aucune influence dans les affaires, par
„ la raifon qu'elle favoriferoit les pro-
„ jets de fon oncle le Roi de Pruffe ou
„ de fon frère, lorsque celui-ci parvien-
„ droit au trône, plutôt que ceux de
„ la Hollande. Beaucoup de nos dé-
„ mocrates ont cru & croyent encore
„ à ces affertions, auxquelles M. le
„ comte de Vergennes & votre ambas-

„ fadeur

„ ſadeur cherchent à donner de la vrai-
„ ſemblance, pour nous forcer de nous
„ jetter dans les bras de la France.
„ Je vous avoue que je voudrois que
„ nous connuſſions mieux nos intérêts.
„ Si nous étions unis, nous n'aurions
„ beſoin de perſonne. A l'exception de
„ la France & de l'Angleterre, aucune
„ puiſſance n'eſt en état de mettre ſur
„ pieds des forces navales auſſi nom-
„ breuſes que nous. Nous pourrions
„ auſſi avoir une armée de terre de
„ quatre-vingt mille hommes. Mais, au
„ lieu de ſonger à notre propre ſureté,
„ nous nous amuſons à disputer ſur des
„ riens, & nous négligeons l'objet prin-
„ cipal, qui eſt de nous mettre en me-
„ ſure contre ceux qui veulent nous
„ forcer à prendre un parti. Si la ſa-
„ geſſe eut préſidé aux délibérations de
„ nos états-généraux & qu'on eut ſuivi
„ les avis du Stadhouder & de quel-
„ ques membres du conſeil, nous au-
„ rions à préſent ſoixante vaiſſeaux-de
„ ligne & ſoixante mille hommes de trou-

„ pes de terre: avec ces forces, nous
„ pourrions prendre telle réſolution qu'il
„ nous plairoit; nous ſerions, pendant
„ qu'on ſe bat, le commerce des deux
„ nations qui ſont en guerre; nous pro-
„ fiterions de leurs ſottiſes pour nous
„ enrichir, & les fraix des armemens
„ que nous aurions faits nous ſeroient
„ rembourſés par ceux qui les auroient
„ occaſionnés La cour de Londres ne
„ nous parleroit pas avec ce ton impé-
„ ratif qu'elle prend; celle de Verſail-
„ les n'auroit pas ſoulevé le parti ré-
„ publicain contre le Stadhouder, ni fa-
„ voriſé le commerce d'une province au
„ détriment des autres..... Je regar-
„ de la rupture entre l'Angleterre &
„ nous comme très prochaine. Je n'en
„ redoute que foiblement les ſuites; ce-
„ pendant nous aurions pu & dû l'évi-
„ ter. Nous n'avons aucun intérêt de
„ faire la guerre. Nous avons envoyé
„ des ambaſſadeurs à Pétersbourg man-
„ dier un appui dont nous n'avions pas
„ beſoin: fauſſe démarche & qui ſera
„ ſans

„ ſans ſuccès. Comment ſe peut-il que
„ l'unanimité regne dans le conſeil, lors-
„ que ceux qui le préſident ſont d'une
„ opinion entiérement oppoſée ? D'un
„ côté, l'on voit le conſeiller-pen-
„ ſionnaire uniquement occupé à détrui-
„ re l'influence de Stadhouder pour s'é-
„ lever ſur ſes ruines & devenir le pre-
„ mier perſonnage de la république:
„ d'un autre, le Stadhouder qui tem-
„ poriſe lorsqu'il devroit agir, & qui ſe
„ laiſſe maitriſer par un homme odieux
„ à la république : enfin, le parti fran-
„ çois, qui, ſoutenu par le duc de la
„ Vauguyon, s'efforce de profiter du
„ moment favorable pour humilier ſes
„ adverſaires & leur enlever l'autorité
„ qu'ils ont. Tout annonce que ces
„ derniers réuſſiront : Amſterdam triom-
„ phera, elle fera la loi aux autres pro-
„ vinces & les forcera de ſouscrire à
„ ſes volontés. La conſtitution de la
„ république recevra une atteinte vio-
„ lente, que mes concitoyens ne pour-
„ ront attribuer qu'à la politique inſi-

„ dieuſe

„ dieufe de votre comte de Vergennes,
„ dans laquelle ils ont donné tête baif-
„ fée fans refléchir aux fuites qu'elle
„ pouvoit avoir. „

Je crois, mon cher Comte! que ce Batave a raifon. Je ne reconnois point les Hollandois dans la conduite qu'ils tiennent; je trouve qu'ils commencent à prendre le génie françois; ils en ont déja la légéreté & l'inconféquence; mais auffi ils n'ont pas nos reffources, & je crains bien qu'ils ne foient la dupe de cet enthoufiasme qu'ils montrent depuis quelque tems à nous imiter & à fuivre nos avis.

On affure que le chevalier Yorck, ambaffadeur d'Angleterre, fe difpofe à quitter la Haye, & que l'Angleterre eft décidée à déclarer la guerre à la Hollande.

Je fuis &c.

LETTRE XXII.

De Berlin, *le 12 Novembre 1780.*

Du Comte de.... à M. de....

Notre Prince-Royal eſt de retour de Pétersbourg, d'où il étoit parti le 13 du mois dernier, parfaitement ſatisfait de la manière dont on l'a fêté pendant ſon ſéjour près de l'Impératrice. Lorſ-qu'il prit congé de cette ſouveraine, elle lui remit un *ſouvenir* de la plus grande beauté, eſtimé 20 mille roubles. Elle accompagna ce préſent des choſes les plus obligeantes & les plus flatteuſes. Tous ceux qui étoient de la ſuite du Prince-Royal reçurent auſſi des préſens très riches. Notre envoyé à Pétersbourg fut gratifié d'une ſuperbe tabatierre d'or, enrichie de brillans avec le portrait de l'Impératrice.

Son

Son Alteſſe Royale, de ſon côté, a été très magnifique. Les miniſtres Ruſſes, ceux qui ont eu l'honneur de l'accompagner, les officiers & ſoldats qui ont formé ſa garde d'honneur ont reçu des préſens ou de l'argent. Comme ce prince eſt fort généreux, on aſſure que ſes dépenſes ſurpaſſent de beaucoup la ſomme que le Roi avoit fixée pour les fraix de ce voyage.

On ignore encore abſolument quel a été l'objet de cette miſſion. S. A. Royale, depuis ſon retour, a eu pluſieurs conférences avec le Roi; mais rien ne transpire dans le public.

Des lettres que le Roi vient de recevoir de ſon miniſtre à Vienne, portent que l'état de l'Impératrice devient de jour en jour plus allarmant. Cela donne quelques inquiétudes à notre monarque; il craint que le ſucceſſeur de Marie-Thérèſe ne s'annonce par des projets guerriers. Les avis qu'il a reçus de Ruſſie ſe trouvent confirmés par

ceux

ceux qui lui ſont parvenus de Vienne, dans lesquels on lui dit que l'affaire de la Bavière pourroit bien être remiſe ſur le tapis, & que l'Empereur a grande envie de joindre ce beau duché à ſes provinces héréditaires. S. M. eſt très réſolue de s'oppoſer, tant qu'elle vivra, à l'exécution de ce projet. Elle eſt, dit-on, occupée dans ce moment à concerter avec M. de Hertzberg les moyens d'empêcher l'Empereur de faire ſes volontés. Le monarque a dit à ce ſujet: *Cette alliance entre l'Autriche & la France déroute ma politique. Le cabinet de Verſailles, après toutes les ſottiſes & les inconſéquences qu'il a faites, pourroit bien encore faire celle de conſentir à ce que l'Autriche étendît ſes poſſeſſions depuis Vienne jusques, pour ainſi-dire, aux frontières de l'Alſace.*

En attendant les événemens que la mort de Marie-Thérèſe peut amener, Frédéric jouit de ſa gloire à l'ombre de la paix. Il eſt occupé plus que jamais des belles lettres allemandes. Nos littérateurs germains espèrent qu'avant peu

il

il fera abjuration. J'en doute fort: le Roi tient à ses vieux principes d'éducation; son unique but est de préparer une révolution dans la littérature de son pays, & il laissera à son successeur le soin de la consommer. Le Prince-Royal témoigne une préférence marquée pour les gens-de lettres de sa nation; c'est ce qui me fait craindre qu'il ne favorise ces derniers à l'exclusion de tous les autres. Comme l'esprit est de tous les pays, je suis d'avis qu'il faut encourager ceux qui en ont, de quelque nation qu'ils soient. Voltaire, peu de tems avant sa mort, entreprit de corriger le dictionnaire de l'académie: on m'assure que notre monarque veut l'imiter en corrigeant la grammaire. Ce n'est pas là une petite entreprise.

Votre philosophe d'Alembert a écrit une lettre fort plaisante au Roi, dans laquelle il déplore le sort de l'espèce humaine. Voici comment il s'exprime:

J'aurois

J'aurois cru, Sire! que les lumières philosophiques qui, depuis quelques années, se sont répandues sur le globe, auroient rendu les hommes meilleurs. Mais je me suis trompé; ils sont au contraire plus féroces qu'ils n'ont jamais été: Les anglois & les françois s'entre-détruisent dans l'Amérique; ils vont en faire autant dans l'Inde; aux colonnes d'Hercule (Gibraltar), les massacres s'apprêtent, & les hollandois vont y prendre part. Je sais que, depuis le commencement du monde, l'espèce humaine est dépravée. Si l'on en doit croire la Bible, Sire! que vous révoquez en doute, Caïn fut le premier meurtrier: il y a donc cinq mille sept cents ans, suivant le docteur Calvisius, que les hommes s'égorgent les uns les autres. Jadis ces scenes de sang avoient lieu par l'ordre de Dieu; actuellement, c'est par l'ordre des Rois, des Reines & des Impératrices. Les chinois, qui prétendent que le monde est beaucoup plus vieux que ne le fait Calvisius, assurent que depuis quelques millions d'années, l'espèce humaine a toujours été la même. Ce peuple ne s'est préservé des guerres,

 depuis

depuis mille ans, qu'en refusant tout accès chez lui aux étrangers & surtout aux prêtres ; ceux qui s'étoient introduits par la ruse ont été sacrifiés à Confucius. Ce législateur, le plus grand & le plus sage de tous ceux qui aient existé, n'eut jamais la manie d'envoyer des apôtres dans les quatre parties du monde pour convertir les ames, ni des guerriers pour soumettre à l'empire chinois les gaulois, les sarmates, les vandales & autres peuples de l'europe. J'ai reçu une lettre d'un de mes amis qui est à Canton. Il me mande que l'Empereur de la Chine a été indigné, lorsqu'il a appris que les deux plus grandes puissances de l'europe se faisoient la guerre pour une herbe verte qui croit dans son empire (le thé.) Il a assemblé tous les Mandarins pour les consulter & savoir si l'on ne feroit pas bien de ne plus vendre aux européens de cette herbe pour laquelle on fait tant de tapage en Amérique. Mon ami me marque aussi que S. M. Chinoise ne peut croire qu'il y ait des souverains en europe qui fassent trafic de chair humaine, & qui vendent leurs sujets aux anglois

pour

pour les faire tuer à quelques mille lieues de leurs foyers. Je lui ai répondu que cela n'étoit que trop vrai, & que Votre Majesté étoit elle-même indignée de la conduite de ses cousins germains de Hesse & de Bareith, & de son beau frère de Brunswick; que vous auriez pu, comme eux, vendre quelques milliers d'hommes à la Grande-Brétagne; mais qu'une pareille action étoit au dessous de votre grande ame, & que vous condamniez hautement ceux qui faisoient un pareil commerce.

Ces chinois, Sire! ne sont pas aussi barbares qu'on se l'imagine. L'agriculture, chez eux, est le premier des arts; l'Empereur est meilleur laboureur que guerrier; il a quelques arpens de terre qu'il travaille lui-même de ses mains royales & dont le produit est uniquement destiné à nourrir la famille impériale. L'Impératrice son épouse éleve des vers à soie; ce qu'elle en retire est filé par ses belles mains & par celles de ses femmes; on en fait ensuite des étoffes qui servent à habiller Leurs Majestés Chinoises.

Si nos ſouverains d'europe étoient des laboureurs & nos Reines des fileuſes de ſoie, j'imagine que leurs ſujets ſeroient plus heureux. J'ignore pourquoi on a aſſigné la première place dans l'hiſtoire aux conquérans : les Empereurs & les Rois n'y ſont célébrés qu'en raiſon des victoires qu'ils ont remportées ; & ſi, pendant leur regne, ils n'ont pas fait tuer au moins trois à quatre cents mille hommes, on ne parle pas d'eux. Le feu Roi votre père a tout fait pour ſon pays. Votre Majeſté convient elle-même qu'elle lui doit ce qu'elle eſt aujourd'hui. C'étoit un grand adminiſtrateur, mais il n'étoit point guerrier. On ne le connoitroit pas, ſi ſon auguſte fils n'avoit point écrit l'hiſtoire de Brandenbourg.

On parle beaucoup ici, Sire! des victoires que vous avez remportées ; mais on ignore tout ce que vous avez fait pour le bien de vos ſujets. On ouvre de grands yeux, lorſque je dis que vous avez payé les dettes que votre nobleſſe avoit contractées pendant la guerre de ſept ans, que vous entretenez une grande armée ſur pied & que votre tréſor eſt

bien garni. „ Où prend-il cet argent, me „ dit-on, lui qui n'a guères plus de cent mil- „ lions de revenus? Nous qui en avons cinq „ fois autant, nous n'avons point d'armée, „ beaucoup de dettes & pas un ſol dans nos „ coffres. „ On n'eſt pas moins étonné, lorsque j'ajoute que, tandis qu'en France une grande quantité de terres reſtent en friche, le ſol ingrat de la Pruſſe eſt devenu partout productif par vos ſoins; que; ſous votre regne, douze à quinze cents villages ont été bâtis & peuplés de colons. On trouve tout cela fort beau; mais le refrein eſt toujours de dire: „ Oh! c'eſt un grand guerrier!

L'agriculture & la population ſont, à mon avis, les deux principaux objets dont un ſouverain doit s'occuper. L'une eſt une ſuite de l'autre: ſans les productions néceſſaires à la nourriture de l'homme, la population n'eſt rien; ſans la population, la culture ne peut avoir lieu; la terre reſte ſtérile. Je ne me rappele jamais qu'avec horreur le propos tenu par un miniſtre de Louis XV. Lors de la cherté des grains, on lui dit qu'il périſſoit beaucoup de monde par la miſère. Il répondit:

 „ *Tant*

„ Tant mieux; ce qui reſtera ſera plus aiſé „ à nourrir. „ Un pareil miniſtre en Chine auroit été puni de mort. L'abbé Terrai, auteur de ce propos, fut comblé des bienfaits du Roi & mourut tranquillement dans ſon lit.

Un état bien conſtitué ne devroit pas permettre que la réligion rendît les hommes impuiſſans & les femmes ſtériles. C'eſt outrager plutôt que ſervir la divinité que d'enfermer dans un cloitre tout homme qui peut produire ſon ſemblable. C'eſt une erreur criminelle d'imaginer qu'un pareil ſacrifice eſt agréable à Dieu, quoiqu'en diſent les pères de l'égliſe & ce fou d'Origene.

Je voudrois que Votre Majeſté permît à tous les prêtres catholiques - romains de ſon pays & à toutes les réligieuſes de la Silèzie de ſe marier. Cet exemple ne tarderoit pas à être ſuivi. Ce ſeroit une petit arrangement à faire avec la cour de Rome, & un ſervice à rendre à beaucoup d'hommes & de femmes qui ont embraſſé cet état ſans le connoître.

Je vous annonce, Sire! l'arrivée d'un immortel en France. Si on doit l'en croire ſur ſa parole, il a cinq cents ans révolus; cependant il ne paroit pas en avoir plus de quarante. C'eſt le ſecond tôme du comte de St. Germain; il ſe nomme Calioſtro. Il y a trois cents ans que cet être ſingulier ne s'eſt couché; il ne dort que quelques minutes par jour, & toujours dans un fauteuil; il ne fait qu'un repas dans huit jours; ſa nourriture ordinaire, c'eſt du macaroni au fromage. Il eſt anti-médecin, anti-chimiſte. Il a guéri la Sémiramis d'Egypte des pâles couleurs & d'une maladie de langueur qu'elle eut après la mort de ſon époux. Il connoit à fond la chimie phénicienne & égyptienne, ainſi que la médecine de ces anciens peuples. Il eſt actuellement à Strasbourg, où il fait des miracles. Il guérit gratis toutes les maladies, ſans en excepter la goute; il a débuté, dit-on, avec ſuccès par cette dernière. Les médecins modernes ſes confrères ſont fâchés des cures qu'il fait & cherchent à le tracaſſer. Il s'en venge en guériſſant ceux qu'ils ont condamnés. Il a des diamans comme Candide, lorsqu'il revint

du pays d'Eldorado; il offre de ſacrifier les plus gros au premier des malades qu'il tuera. Ce thaumaturge a une aſſez jolie femme; c'eſt, dit-on, ſa cinquantième depuis qu'il eſt né; cependant, à l'en croire, il a vécu avec toutes aſſez longtems. Il voit la meilleure ſociété à Strasbourg. On dit qu'il eſt grand alchimiſte & qu'il transforme les cailloux en diamans & le fer en or avec autant de facilité que l'on transforme chez nous un lieutenant de police en miniſtre de la marine & un abbé en contrôleur général. Si Votre Majeſté étoit curieuſe de faire l'eſſai des talens du médecin phénicien à guérir de la goute & à procurer l'immortalité, je prendrois des informations. Je m'eſtimerois heureux ſi je pouvois prolonger de pluſieurs ſiècles les jours d'un monarque qui fait un ſi bel uſage de la vie. Je prendrois auſſi moi-même des rémedes de ce Calioſtro, afin de pouvoir encore dans cinq cents ans d'ici, aſſurer Votre Majeſté des ſentimens de vénération avec lesquels je ſuis &c.

J'ai trouvé cette lettre aſſez intereſſante, & c'eſt la raiſon qui m'a engagé à vous en

en faire part. Je ſouhaite, Monſieur! qu'elle vous amuſe Je finis en vous aſſurant que perſonne n'eſt plus que moi, votre dévoué &c.

LETTRE XXIII.

De VERSAILLES, *le 6 Décembre 1780.*

De Mr. de.... au Comte de....

J'ai lu avec le plus grand plaiſir, mon cher comte! la lettre du philoſophe d'Alembert à votre monarque que vous m'avez communiquée. Ce qu'il dit au ſujet du gouvernement de la Chine eſt très ſenſé. Mais nous ne ſommes pas des chinois, & je doute que nous voyions jamais nos Empereurs & nos Rois d'europe labourer quelques arpens de terre, ni leurs épouſes filer de la ſoye. Il n'eſt que trop vrai que le premier des titres aux yeux des hommes, c'eſt celui de conquérant. Depuis que le

monde exiſte, on a, je crois, toujours penſé ainſi. Une autre vérité, c'eſt que l'ambition & l'intérêt ont de tout tems diviſé l'espèce humaine ; presque toutes les guerres ont été injuſtes. Les nations les plus ſages & les plus instruites n'ont pu ſe ſouſtraire à ce fléau : les grecs furent ſubjugués par Philippe, malgré tous les efforts de leurs orateurs pour les éclairer ſur leurs véritables intérêts. Les Romains, vainqueurs du monde, l'ont été à leur tour par des nations barbares, & la première cauſe de leur décadence fut l'abus qu'ils firent de leur pouvoir & la tyrannie qu'ils voulurent exercer contre les peuples qu'ils avoient ſoumis. Différens empires & royaumes s'élevèrent ſur les débris de l'empire romain. Voila neuf cents ans environ que celui d'occident eſt rétabli ; de ſes branches ſe ſont formés ces royaumes, ces républiques & ces différentes ſouverainetés que nous voyons en europe. De ſimples comtes de Suabe ont été revêtus de la pour-

pre impériale; des maires du palais ſont devenus Rois de France ; des Burgraves de Nuremberg, Rois de Pruſſe; des princes de la maiſon de Hanovre, Rois d'Angleterre. Toutes ces têtes couronnées gouvernent leurs états chacun à leur manière. Le despotisme des uns, la foibleſſe des autres ont fait des mécontens ; les peuples jusqu'àpréſent avoient été retenus par la crainte d'une milice armée, payée par eux, mais toujours prête à les égorger, s'ils refuſoient d'obéir aux ordres de leurs ſouverains. Des colons éloignés de la mère-patrie ſe ſont aviſés de refléchir ſur les droits de l'homme, ſur la liberté individuelle qui eſt le premier des biens; ils ſe ſont oppoſé avec énergie aux actes vexatoires qu'on vouloit exercer contre eux. On a refuſé d'écouter leurs doléances & leur rendre juſtice; ils ont pris les armes pour défendre leurs droits: Voila le premier pas fait vers la liberté. Deux grandes puiſſances de l'europe (la France & l'Espagne) ont approuvé cette dé-

marche.

marche. Une conduite auſſi impolitique peut avoir les ſuites les plus fâcheuſes pour les ſouverains, en ce qu'elle autoriſe en quelque façon les peuples de l'europe à imiter l'exemple des américains. Il n'y auroit qu'un ſeul moyen de retenir ces derniers dans les bornes de l'obéiſſance, ce ſeroit de leur rendre les droits qu'on leur a ôtés & de faire d'eux des citoyens libres de l'état & non pas des esclaves. Ce n'eſt pas en les conduiſant avec une verge de fer qu'on peut ſe les attacher. Je vous le répete encore, mon cher Comte! c'eſt une maladreſſe des ſouverains d'avoir dit qu'ils ne tenoient leur puiſſance que de Dieu & de leur épée; cette puiſſance eſt réellement très paſſive, lorsqu'il prend envie aux ſujets de proteſter.... Ce qui ſe paſſe en Amérique en eſt une preuve. L'incrédulité commence à faire de progrès rapides en politique comme en matière de réligion. Un Empereur, un Roi eſt un homme comme un autre; la ſeule différence, c'eſt qu'il attire les regards de tous ceux qui ſont ſous

ſa

ſa domination; des millions de cenſeurs ſont ſans ceſſe occupés à examiner ſa conduite. Comme ſon premier devoir eſt de rendre les peuples heureux, on le juge avec la plus grande ſévérité. L'opinion à ſon égard ſe meſure toujours ſur le bien ou le mal qu'il fait. Les flatteurs qui l'entourent ont beau le combler de louanges, le ſilence de la multitude doit lui annoncer que ces éloges ſont menſongers & qu'il en eſt indigne. Le public eſt juſte: les ſouverains, comme les écrivains & les poëtes, doivent être jaloux d'obtenir ſon ſuffrage ; il ne le donne jamais qu'alors qu'il eſt mérité. Je voudrois qu'on adoptât en europe la coûtume des chinois, ſavoir, de tenir un grand livre dans lequel on inſcriroit toutes les actions bonnes ou mauvaiſes des ſouverains; comment tels Empereurs ou tels Rois ſe ſont fait adorer ou déteſter de leurs ſujets, quelles ont été les cauſes de ces révolutions qui ont occaſionné la chute des empires. C'eſt dans un pa-

reil

reil livre que ceux qui ſont deſtinés à gouverner les hommes trouveroient des leçons utiles, & bien plus propres à les former que l'éducation qu'on leur donne. On a perfectionné tous les arts, à l'exception de celui de régner. L'Angleterre eſt le ſeul pays où le ſouverain ne peut faire que le bien & point le mal. Malgré cela, il a pu encore entrainer la nation dans une guerre injuſte, à laquelle elle n'auroit jamais dû conſentir. Quant à nous dont la forme du gouvernement change à chaque révolution qui a lieu dans le miniſtère, nous avons laiſſé tomber en déſuétude la conſtitution que nous avions adoptée ſous le regne du Roi Jean, qui étoit à peu-près ſemblable à celle des anglois. Depuis ce tems, nous avons été gouvernés par la providence. Sous Charles IX., le fanatisme plongea la France dans une criſe dangereuſe; trois cents mille hommes périrent par les mains de leurs concitoyens. Sous Henri III. la théocratie étoit la faction dominante; les prêtres & les moines s'étoient faits

ſoldats, & le cardinal de Guiſe fut Roi de France pendant vingt-quatre heures, ſous le nom de Charles X. La guerre civile, ſous Henri IV., devoit cauſer la ruine de la France. Nous n'avons commencé à reſpirer que ſous Louis XIII. Le regne de Louis XIV., qu'on peut appeler celui du deſpotiſme, fut brillant; mais c'eſt l'époque de l'établiſſement de cette armée permanente & ruineuſe, de ce luxe qui nous ſera fatal, de ces impoſitions miſes ſans conſulter la nation, de ces dettes contractées arbitrairement & dont la maſſe s'eſt augmentée depuis à un point effrayant. Le regne de Louis XV. a été aſſez tranquille; les maîtreſſes & les miniſtres ont gouverné ſous ſon nom. Celui de Louis XVI. a commencé ſous les plus heureux auſpices; ce monarque avoit des intentions pures, & ſon unique déſir étoit de rendre ſes ſujets heureux. Trois ans après ſon avénement au trône, on l'entraine dans une guerre qu'il déſapprouvoit. N'aiant pas de lui-même l'o-

pinion

pinion qu'il devoit avoir, il a confié ſon autorité à des miniſtres qui en abuſent. L'adminiſtration intérieure eſt dans une agitation continuelle; notre politique ſeme le trouble & la diviſion dans toutes les cours, & nous ſommes dans un état précaire dont il eſt difficile de devenir quelle ſera la fin. Voila, mon cher Comte! mes réflexions ſur notre ſituation paſſée & préſente; elles ne ſont pas d'une nature agréable, & je crains bien d'en avoir encore de plus affligeantes à vous communiquer par la ſuite. Les esprits s'aigriſſent; la nation commence à ſe monter; l'autorité royale eſt ſans ceſſe en contradiction avec elle-même. Le peuple eſt témoin de cette foibleſſe. S'il ſecoue l'opinion, je crains pour l'avenir.....

En attendant, nous faiſons de vigoureux préparatifs pour la campagne prochaine. Notre directeur des finances vient encore de faire un emprunt de trente-ſix millions, deſtinés à faire

face

face aux dépenſes extraordinaires que néceſſite la marine; M. de Sartine aiant laiſſé, dit-on, ce département avec des dettes conſidérables. Ce nouvel emprunt doit être rembourſé dans un terme de neuf années, à dater de l'époque de ſa création. Je doute que nos finances ſoient aſſez bien rétablies dans cet intervalle pour qu'on puiſſe remplir tous les engagemens qu'on a contractés.

Nous apprenons que M. le comte de Guichen eſt en route pour l'europe avec une partie des vaiſſeaux qui étoient ſous ſes ordres; il escorte un convoi richement chargé. Un navire marchand, nommé le *Provençal*, qui s'eſt ſéparé de ce convoi à 37 dégrés de latitude & 40 de longitude, nous a apporté cette nouvelle. Celles de l'Amérique n'ont rien d'intéreſſant; la campagne y eſt à peu-près finie. Le comte de Rochambeau doit prendre inceſſamment ſes quartiers d'hiver. Le congrès lui a permis de ſe recruter dans le pays, mais ſous

la condition qu'à la paix il ne pourra emmener ces nouveaux ſoldats en europe, & qu'ils retourneront chacun dans leurs foyers.

M. le maréchal de Caſtries veut ſignaler ſon miniſtère par une entrepriſe qui rendra ſon nom immortel, ſi elle réuſſit. Il ne s'agit de rien moins que de conſtruire un port dans la Manche, dans lequel nos flottes auroient un abri ſûr, & d'où elles pourroient avec les plus grandes facilités aller faire une viſite aux anglois. M. le maréchal de Belle-Isle étoit un homme à projet: le nouveau miniſtre de la marine lui reſſemble un peu de ce côté. Des gens de l'art à qui j'ai parlé de cette entrepriſe, qui doit ſe faire à Cherbourg, m'ont aſſuré qu'elle ne réuſſiroit pas & que la mer détruiroit ſucceſſivement tous les ouvrages que l'on feroit. Cependant un grand nombre d'ingénieurs répondent du ſuccès. Comme leur avis eſt en faveur du miniſtre qui deſire que ce projet s'exécute, on ne doute pas qu'il

n'ait

n'ait lieu. Suivant les devis qu'on a faits, les fraix monteront à 45 millions. On pourra épargner un tiers ſur cette dépenſe en employant les troupes aux travaux. Il faudra quinze ans pour porter cet ouvrage à ſa perfection.

Le directeur des finances, qui eſt l'ami intime de M. de Caſtries, favoriſe ſon projet; & quoiqu'il n'entende rien dans cette partie, il opine du bonnet, ſur l'aſſurance qu'on lui a donnée que la choſe étoit de la plus facile exécution, & qu'une entrepriſe auſſi belle & auſſi utile feroit paſſer ſon nom à la poſtérité la plus reculée, ainſi que celui du miniſtre de la marine. Je crains bien, au contraire, que les millions qu'il va en coûter à la nation ne paſſent dans l'empire de Neptune, ſans qu'il en réſulte aucun avantage pour elle.....

Je ne dois pas oublier de vous dire que M. le comte de Maurepas, pour ſe venger du directeur des finances, a fait accorder un traitement magnifique à

M. de Sartine. L'ex - miniſtre obtient pour retraite une penſion de 70 mille livres. On lui donne en outre 50 mille écus pour payer les dettes qu'il a contractées; douze mille livres de ſa penſion ſont reverſibles ſur Madame ſa fille & ſix mille ſur ſon fils, avec promeſſe d'avancement pour ce dernier. S. M. a en outre écrit une lettre très gracieuſe à M. de Sartine, dans laquelle elle l'aſſure de toute la ſatisfaction qu'elle a de ſes ſervices. Vous voyez comment on traite chez nous les ex - miniſtres; on les comble de bienfaits, comme ſi tout l'or du Pactole venoit ſe rendre dans les coffres du tréſor - royal. M. Necker n'a pu empêcher ces actes de générosité, car on ne l'a point conſulté pour les faire. Il doit les acquitter ſans mot dire.

M. de Caſtries, qui ne plaiſante pas ſur la ſubordination, vient de faire un exemple de ſévérité qui annonce que meſſieurs de la marine ne feront pas leurs volontés, comme ſous ſon prédéceſſeur.

Un

Un officier du corps étant allé chez M. de St. James, tréforier de ce département, fe permit quelques expreffions peu honnêtes contre les commis qui lui faifoient la retenue de quatre deniers, destinés aux invalides. Des plaintes furent portées au miniftre de la marine, qui fur le champ fit arrêter l'officier & conduire à la prifon de l'abbaye St. Germain.

L'ouverture du parlement d'Angleterre a eu lieu de la manière accoûtumée; il s'eft fait beaucoup de complimens d'un côté, & de belles promeffes de l'autre. S. M. George III. a répondu d'une manière très gracieufe aux chambres haute & baffe. Il leur a dit en fubftance: *que la paix, quoique défirable, ne devoit être acceptée qu'à des conditions honorables : qu'ainfi il croyoit que, pour les obtenir, il falloit faire un dernier effort; & qu'à cet effet les chambres devoient s'affurer des fubfides néceffaires pour la campagne prochaine, & pourvoir à ce qu'ils foient levés de la manière la moins onéreufe au peuple.*

Il n'y a point eu de vive dispute entre les membres du parti de l'oppofition & ceux du parti royalifte ; le tout s'eft paffé affez tranquillement. La nation a été, cette fois, affez raifonnable pour fentir que, fans la paix & l'union, elle ne pourra jamais fe tirer du mauvais pas dans lequel on l'a entrainée, & qu'il ne lui refte effectivement d'autre parti à prendre que de faire un dernier effort pour obtenir des conditions de paix avantageufes.

Le bruit fe répand que le comte de Guichen a éprouvé une tempête violente qui a fort maltraité les vaiffeaux à fes ordres, ainfi que les navires marchands qu'il avoit pris fous fon escorte. Il eft parti trop tard des Antilles; la mer eft toujours orageufe dans la faifon actuelle, & l'expérience ne corrige pas nos marins. Il y a plus d'un mois que les flottes angloifes font rentrées.

Adieu, mon cher Comte! Je fuis &c.

LET-

LETTRE XXIV.

De VERSAILLES, *le 16 Décembre 1780.*

Du même, au même.

Notre comte de Maurepas, qui a fort désapprouvé le renvoi de M. de Sartine, la nomination de M. de Caſtries à la place de ce dernier & d'autres changemens qui ont eu lieu pendant ſa maladie, a fait promettre au Roi de ne plus en faire de pareils ſans le conſulter. Le Mentor converſant dernièrement à ce ſujet avec un de ſes favoris, lui dit : „Si je laiſſois faire ce Necker, „ il s'érigeroit bientôt en dictateur & „ s'arrogeroit toute l'autorité. Cet hom„ me eſt pétri d'orgueil & d'ambition. „ Depuis qu'il eſt élevé au poſte qu'il „ occupe aujourd'hui, il ſe méconnoit. „ Je n'oſe dire au Roi ce que je penſe „ ſur ſon compte, puiſque c'eſt à ma

„ recommandation ſeule que S. M. à
„ accepté ſes ſervices, pour ainſi dire
„ malgré elle. C'eſt moi qui l'ai ſoutenu
„ jusqu'àpréſent ; &, en reconnoiſſan-
„ ce, il forme des intrigues contre moi,
„ fait renvoyer les miniſtres, met à leur
„ place des gens à ſa dévotion. Il s'eſt
„ vanté qu'avant un an, il espéroit de
„ renouveler le conſeil d'état. J'ai vu
„ des lettres qu'il s'eſt permis d'écrire
„ à mon ſujet: c'eſt un intrigant, un
„ cabaleur que la proſpérité a rendu in-
„ ſolent. Je ſaurai le remettre à la pla-
„ ce d'où je l'ai tiré & où j'aurois dû
„ le laiſſer. Je me ſuis laiſſé aller alors
„ aux ſollicitations de Peſai, & j'avoue à
„ ma honte que le Roi avoit mieux jugé
„ ce perſonnage que moi. — „ Servons
„ nous, me dit-il, de cet homme pour ſon
„ crédit. Laiſſons-le au tréſor-royal ; c'eſt
„ le ſeul poſte auquel il ſoit propre ; il
„ n'entend rien à l'adminiſtration. Ce
„ n'eſt pas dans le métier qu'il a fait
„ qu'il peut s'être inſtruit. La place
„ de contrôleur-général ne convient qu'à
„ mes

„ mes intendants. Choiſiſſons parmi eux
„ le plus honnête, & je crois que nous
„ ferons mieux. Ce Necker a la tête
„ remplie de projets; il nous feroit fai-
„ re des ſottiſes, difficiles peut-être à
„ réparer. . . . . „

„ Je m'efforçai de perſuader le con-
„ traire au Roi. Je lui obſervai que cet
„ homme ſeroit docile à ſes volontés,
„ qu'il me paroiſſoit avoir de bonnes
„ vues; que poſſédant une fortune con-
„ ſidérable, il ſerviroit plus par zèle que
„ par intérêt; que n'ayant aucunes liai-
„ ſons avec les gens de la cour, il ne
„ ſeroit occupé que des devoirs de ſa
„ place. Je citai à S. M. l'exemple du
„ comte de Vergennes, qui ne ſe mêloit
„ de rien qui fût étranger à ſon dépar-
„ tement. Enfin j'obtins que Necker
„ ſeroit mis à la tête des finances. De-
„ puis qu'il y eſt, il a fait des innova-
„ tions continuelles; il ſe conduit avec
„ une dureté étonnante envers ſes ſub-
„ ordonnés & avec une hauteur révol-
„ tante envers les autres. Je reçois jour-

„ nellement des plaintes à ſon ſujet &
„ je ſuis très décidé à l'expulſer. Il ne
„ s'agit que de trouver quelqu'un qui
„ puiſſe le remplacer. „

Celui à qui M. de Maurepas fit cette confidence, lui obſerva qu'il ne croyoit pas que ce fût le moment de renvoyer M. Necker; que ce dernier jouiſſoit de toute la confiance publique, qu'on ignoroit les motifs de plainte qu'il pouvoit avoir contre lui; qu'il croyoit plus prudent d'attendre encore quelque tems, pour pouvoir préparer la nation à cet événement & même le lui faire deſirer; que le directeur ſe propoſant de rendre un compte public de ſa geſtion, il falloit le laiſſer faire. — „ Je ne ſuis pas de
„ cet avis, répondit le comte de Mau-
„ repas. Ce compte qu'il veut rendre
„ peut nuire au crédit & découvrir des
„ ſecrets de l'adminiſtration qui ne doi-
„ vent être connus que du Roi & de
„ ſes miniſtres. La guerre d'Amérique
„ a déja coûté des ſommes énormes;
„ mon opinion étoit qu'on ne la fit point;

„ nous

„ nous aurions déja acquité un quart de
„ la dette de l'état avec l'argent qu'on
„ a dépensé depuis trois ans , sans ce-
„ lui qu'il faudra fournir encore jusqu'à
„ ce qu'elle soit terminée. Taboureau
„ s'opposoit à cette guerre: ce n'étoit
„ pas un génie, mais il avoit des vues
„ droites, il connoissoit la routine du
„ contrôle-général. J'aurois dû le lais-
„ ser en place. Delille, son homme de
„ confiance , me prévint contre Nec-
„ ker ; je crus qu'il y avoit jalousie
„ de métier. Dans ce moment, je ne
„ suis secondé par personne ; j'ai sans
„ cesse à combattre les intrigues de cour,
„ celles des frères du Roi, dont l'ainé
„ veut être quelque chose; ce que j'em-
„ pêcherai autant que je le pourrai.
„ Le C.... D.... aime le plaisir, il coû-
„ te beaucoup. Le Roi a de l'attache-
„ ment pour lui & ne peut rien lui re-
„ fuser. Enfin, sans maitresses, sans
„ aucun goût pour le faste, avec un es-
„ prit d'ordre & d'économie, nous ne
„ pouvons réussir à rétablir nos finan-
„ ces & à égaliser la recette avec la

„ dé-

„ dépenfe. Nous fommes continuelle-
„ ment forcés de recourir à des em-
„ prunts : voila uniquement en quoi
„ Necker déploye quelques talens. Mais
„ il faut que cela finiffe, & le premier
„ emprunt que le directeur me propo-
„ fera, fera le prétexte que je prendrai
„ pour le faire renvoyer. — *Le public*,
„ répliqua le favori, *défapprouve la ma-*
„ *nière avec laquelle on a traité M. de Sar-*
„ *tine, dans un moment où l'état a les plus*
„ *grands befoins.*„ — „Le public a tort.
„ Sartine a exercé les fonctions de lieu-
„ tenant-de police pendant longtems &
„ d'une manière qui lui a fait honneur.
„ Le Roi l'aimoit. J'avoue qu'il n'étoit
„ pas un excellent miniftre de la mari-
„ ne; mais il avoit de bons fous-ordres.
„ Je dois connoitre ce département,
„ puisque je l'ai occupé. J'avois pour
„ premiers commis Pellerin & la Porte.
„ Je me repofois entièrement fur ces
„ deux hommes, & je n'avois autre cho-
„ fe à faire qu'à figner. Sartine s'eft
„ conduit à peu-près de même; nous
„ verrons

„ verrons ſi celui qui lui ſuccede fera
„ mieux. Je m'attends à voir chaque
„ jour éclore de nouveaux projets, car
„ il a hérité de tous ceux du maréchal
„ de Belle-Isle. Je me ſouviens que ce
„ dernier propoſa à Louis XV. de faire
„ élever une digue depuis Calais jus-
„ qu'à Douvres, & que nous rimes
„ beaucoup de cette idée, la Pompa-
„ dour & moi. M. de Caſtries veut
„ faire conſtruire un port dans la Man-
„ che; il m'a parlé très ſérieuſement
„ de ce projet. Je l'ai trouvé très
„ beau; il m'a expliqué en ſe pinçant le
„ nez, comment il devoit être exécuté,
„ & les avantages qui en réſulteroient
„ pour la France. Je me ſuis récrié
„ ſur une invention auſſi merveilleuſe.
„ Il eſt ſorti très content de moi, &
„ moi très peu ſatisfait de lui. Au reſte
„ puisqu'il eſt en place, il faut l'y laiſ-
„ ſer. S'il n'eſt pas grand marin, il
„ eſt honnête homme. La probité eſt
„ une vertu ſi rare, qu'il faut en paſ-
„ ſer beaucoup à ceux qui l'ont. Je re-
„ grette Sartine: comme il avoit con-

„ ſervé

„ ſervé ſes liaiſons avec les agens de
„ la police, il étoit inſtruit de tout ce
„ qui ſe paſſoit à la cour & à la ville.
„ Tous les matins, à mon lever, il me
„ communiquoit les avantures galantes
„ de la veille. Je les liſois à Madame
„ de Maurepas, qui en rioit avec moi.
„ Il faut ſavoir ſe réjouir du récit des
„ plaiſirs qu'on ne peut plus goûter, &
„ c'eſt notre cas..... „

Le Roi, qui entra, mit fin à cette converſation: elle m'a été racontée par celui avec lequel elle s'eſt faite. Vous voyez, d'après cela, mon cher Comte! que notre directeur des finances touche à ſa fin; &, ſuivant les apparences, il ne tardera pas de ſuivre ſon collégue Sartine.

Je vous ai raconté la manière dont on a cherché à trahir le général Washington. Il vient de ſe découvrir un autre complot qui ne tendoit à rien moins qu'à livrer aux anglois toute une diviſion de l'armée américaine. Le général

néral Arnold en eſt l'auteur. Cet officier étoit depuis longtems mal affectionné pour le congrès, & jaloux des talens & des vertus de Washington. Il commença à témoigner du mécontentement, après l'expédition du Canada où le brave Montgommeri fut tué, le 31 Décembre 1775. Arnold ſe comporta dans cette journée avec beaucoup de valeur; au moment où il s'emparoit d'un poſte, un boulet lui fracaſſa la jambe. Il s'attendoit à être nommé à la place de Montgommeri, mais on lui préféra le général Gates pour commander contre Burgoyne. Il fut cependant avancé & nommé quartier-maître-général. Ayant été accuſé dans ce nouveau poſte de beaucoup de malverſations, il ſollicita un jugement, qui lui fut accordé, & qui le disculpa; mais il ne fut point lavé aux yeux du public; on parut ſeulement oublier ſes torts en faveur de ſa bravoure. Il épouſa, quelque tems, après une demoiſelle des premières familles royaliſtes. Cette union le rendit ſuſpect au

congrès

congrès & à ses compatriotes; cependant il continua de servir, sans rien laisser entrevoir des projets de trahison qu'il méditoit. Il trouva le moyen d'entrer en correspondance secrète avec le chevalier Clinton, & lui offrit de se laisser prendre avec toute la division qui étoit sous ses ordres. Comme il étoit nécessaire pour l'exécution de ce projet, d'enlever plusieurs postes qui n'étoient pas du complot, on résolut de concerter les moyens les plus propres à assurer le succès de l'entreprise. Clinton choisit pour cette négociation périlleuse son aide-de camp, jeune officier plein de mérite, âgé de 27 ans. Ce dernier se rendit déguisé au camp d'Arnold pour prendre avec lui tous les arrangemens nécessaires. Le prix de la trahison du général américain étoit qu'il obtiendroit dans les troupes royalistes le même grade qu'il avoit dans celles des états-unis, que l'on assureroit un sort à sa femme & à ses enfans, &c. &c. Le major André, qui avoit déja traversé plusieurs

ſieurs fois les lignes américaines, fut découvert par le plus grand des haſards. Trois maraudeurs l'arrêterent; ſur les réponſes qu'il leur fit, il le rélâchèrent. Quelques momens après, un de ces ſoldats eut des ſoupçons, & perſuada à ſes camarades de le ſuivre & de s'emparer de ſa perſonne. Le major André pouvoit ſe tirer d'affaire en leur montrant un paſſeport du général Arnold; mais il n'y ſongea pas & ſe contenta de les prier de le laiſſer aller, en leur offrant ſa montre, enſuite ſa bourſe. Ceci ne fit qu'augmenter les ſoupçons des maraudeurs; ils refuſèrent tout & le conduiſirent au général Washington, dont il fut reconnu. Le major André ayant été fouillé, on trouva dans la doublure de ſon habit des papiers qui dévoilèrent toute la trahiſon. Washington donna avis ſur le champ au comte de Rochambeau de cet événement. Après s'être conſulté avec lui ſur le parti qu'il y avoit à prendre, il fut réſolu qu'on employeroit la ruſe pour s'aſſurer d'Arnold.

Le général américain envoya lui faire ses complimens & lui annoncer qu'il se rendroit avec le général françois à son camp pour lui faire une visite ; il le prioit en même tems de mettre sous les armes le corps qu'il avoit à ses ordres, qui consistoit en 2700 hommes. Arnold, qui n'avoit encore aucun soupçon, fit réponse qu'il auroit l'honneur d'attendre les deux généraux. Mais une imprudence sauva le traitre : l'aide de camp que Washington lui avoit envoyé tint quelques propos indiscrets ; il dit qu'on avoit arrêté un espion, qu'on avoit fait de grandes découvertes & qu'on apprendroit avant peu des choses bien étonnantes. Arnold prit l'allarme ; il s'évada sur un bateau de pêcheur, un moment avant l'arrivée de Washington. Celui-ci, le voyant échappé, donna connoissance de sa perfidie au corps qu'il commandoit. Le major André avoua tout. Ce jeune militaire intéresse par sa figure & son esprit. En outre de ses talens militaires, il cultivoit les lettres avec succès, au milieu des horreurs de

la

la guerre. On le croit auteur d'une ſatyre qui parut à New-Yorck contre les américains, & qui étoit très bien faite.

Auſſitôt que le général Clinton eut appris ce qui étoit arrivé à ſon aide-de camp, il envoya le général Robertſon avec le pavillon de trêve pour demander la rélaxation du priſonnier, ou au moins qu'il ne fût point puni de mort. Le général Washington répondit que, ſuivant les loix de la guerre, le major André devoit être réputé espion & qu'il ſeroit puni comme tel.

Si ce complot eut réuſſi, Arnold rendoit un ſervice ſignalé aux royaliſtes. Il avoit le commandement de cinq forts & de deux poſtes importans: ceux de Weſt-point & de Stoni-point. Si les anglois s'étoient rendu maîtres de ces poſtes, l'armée américaine auroit été obligée de rétrograder & d'abandonner une partie du pays qu'elle occupe.

Le traître Arnold écrivit, le 5 d'Octobre, au général Washington, la lettre la plus impertinente, dans laquelle il menace d'exercer les plus grandes cruautés contre ceux des américains qui tomberont entre ſes mains. Il ajoute: *La néceſſité m'a forcé de laiſſer au camp que j'ai quitté, ce que j'ai de plus cher au monde: ma femme & mes enfans. Si on leur fait la moindre violence, je ſaurai venger cette injure dans le ſang des américains, dont j'inonderai la terre.*

Dans une lettre qu'il a adreſſée aux habitans de l'Amérique, il veut faire paſſer la conduite qu'il a tenue pour un acte de patriotisme, motivé d'après les plus ſolides réflexions. Voici comment il s'exprime:

Aux habitans de l'Amérique.

„ Je ſerois indigne de la part que „ j'ai eue dans votre eſtime, ſi je gar- „ dois plus longtems le ſilence ſur la „ conduite que j'ai tenue, & ſi je pou- „ vois être indifférent à votre appro-

„ bation.

„ bation. Je dois, chers concitoyens!
„ juſtifier à vos yeux les motifs qui
„ m'ont déterminé à me joindre aux ar-
„ mes du Roi. Peu de mots ſuffiront
„ pour vous convaincre de la néceſſité
„ de vous ſouſtraire à la tyrannie de
„ ceux qui ſouhaitent le renverſement
„ de la conſtitution, qui ſe ſont arrogé
„ un pouvoir illégitime, qui trainent la
„ guerre en longueur par des vues cri-
„ minelles & contraires à la tranquilli-
„ té publique. Je préfére la haine de
„ ces derniers à leur amitié, & mon
„ unique objet, dans cette adreſſe, eſt
„ d'éclairer ceux de mes compatriotes
„ qui ignorent les cauſes ſecrètes de
„ cette guerre, & de leur découvrir les
„ artifices des hommes qui les trom-
„ pent. Depuis le moment où l'amour
„ de la patrie nous fit prendre les ar-
„ mes, les circonſtances ont bien chan-
„ gé. Vous allez en acquérir la con-
„ viction, & alors vous prononcerez
„ entre moi & ceux qui vous abuſent,
„ & vous déciderez de quel côté eſt le
„ bon droit. „

„ Lorsque je renonçai au bonheur „ domeſtique dont je jouiſſois pour al- „ ler affronter les dangers de la guerre, „ je jugeai les droits de ma patrie at- „ taqués par le pouvoir despotique. „ L'honneur & le devoir m'appeloient à „ leur défenſe. Le ſeul motif qui nous „ mit d'abord les armes à la main, fut „ un ſimple redreſſement de griefs; mais „ bientôt il ne s'agit de rien moins que „ de déclarer l'Amérique indépendante. „ Entrainé par le torrent, j'acquiesçai à „ cette démarche, quoique je la cruſſe „ fort précipitée. Pour la juſtifier, on „ inſiſta ſur pluſieurs raiſons aſſez plau- „ ſibles, mais qui ceſſèrent de l'être, du „ moment où la Grande-Brétagne nous „ tendit les bras, qu'elle reconnut ſes „ torts & qu'elle nous fit les propoſi- „ tions les plus raiſonnables. Nous „ nous y ſommes refuſés, & nous avons „ reçu chez nous ſes ennemis les plus „ irréconciliables. La guerre que nous „ faiſions, jusqu'alors étoit juſte; à pré- „ ſent elle ne l'eſt plus. „

„ Je

„ Je préviendrai la queſtion que vous
„ pourrez me faire. — *La guerre d'Améri-*
„ *que*, me direz-vous, *n'a-t-elle pas été*
„ *défenſive jusqu'au tems où les françois s'al-*
„ *lièrent avec nous?* Je ſuis en cela entié-
„ rement de votre avis. Vous ajouterez:
„ *N'étoit-il pas néceſſaire que nous nous pro-*
„ *curaſſions un allié qui nous aidât à nous*
„ *rendre indépendans de la Grande-Brétagne?*
„ A cela, je répondrai que non. Dès
„ l'inſtant où l'Angleterre offroit de re-
„ dreſſer nos griefs, toute hoſtilité
„ auroit dû ceſſer & la querelle s'appai-
„ ſoit d'elle-même. „

„ Je ne peux donc que déplorer l'in-
„ digne politique qui a porté le con-
„ grès à rejetter les propoſitions qui
„ lui ont été faites, ſans conſulter le
„ peuple de l'Amérique; tandis qu'il
„ auroit dû rechercher lui-même tous
„ les moyens qui pouvoient conduire à
„ la paix, & entamer à cet effet une
„ négociation, à la faveur de la ſuspen-
„ ſion d'armes qui lui avoit été offerte
„ par la Grande-Brétagne. Mais les

„ intérêts de la patrie ont été facrifiés
„ aux vues ambitieufes d'un petit nom-
„ bre & aux infinuations des françois;
„ J'avois, depuis longtems, des foupçons
„ de ces maneges perfides, & je désap-
„ prouvai le refus de quelques propo-
„ fitions faites antérieurement à la com-
„ miffion parlementaire de 1778. Mais
„ comme j'étois alors plus occupé du
„ métier des armes que du travail du
„ cabinet, je fuivis, comme les autres,
„ l'impulfion de nos repréfentans. Je
„ reconnus, mais trop tard, les fautes
„ qu'on avoit faites, & la plus faine
„ partie de mes concitoyens avoua avec
„ moi, que les ouvertures de la feconde
„ commiffion britannique furpaffoient mê-
„ me les vœux & l'attente des colonies;
„ qu'on auroit dû les accepter, & que
„ le refus qu'on avoit fait devoit infpi-
„ rer des foupçons contre ceux qui
„ étoient revêtus de l'autorité.„

„ Tous nos concitoyens ont été la
„ dupe d'une crédulité vertueufe qui leur
„ a fait facrifier leurs biens & leurs vies,

„ non

„ non pour la défenſe de leur liberté,
„ mais pour la réuſſite des projets de
„ la France, qui, en paroiſſant ſe joindre
„ à nous, n'a d'autres vues que de per-
„ dre à la fois la mere-patrie & ſes co-
„ lonies. Doit-on s'attendre que de
„ vils esclaves du despotisme ſe ren-
„ dront ſérieuſement les défenſeurs de
„ la liberté? Qui a conclu ce traité
„ d'alliance avec la cour de Verſailles?
„ Quelques perſonnages qui n'ont ja-
„ mais été autoriſés par la nation, mais
„ ſeulement par un petit nombre d'in-
„ dividus, auteurs des premiers trou-
„ bles de l'Amérique, & contre les dé-
„ ciſions desquels tous les citoyens ſen-
„ ſés ont proteſté. Jusqu'àpréſent les
„ articles de la confédération ne ſont
„ pas encore ſignés: preuve qu'ils n'ont
„ pas reçu la ſanction du peuple. Com-
„ me ce ſont les offres inſidieuſes de la
„ France qui ont fait rejetter les pro-
„ poſitions de la Grande-Brétagne; après
„ de mûres réflexions, j'ai cru devoir
„ préférer celles que m'a fait faire ma

„ patrie; persuadé qu'il est plus hono„ rable & plus sage de mettre notre „ confiance dans la justice & la géné„ rosité de George III. que de nous fier „ aux promesses d'une puissance qui s'est „ toujours joué de ses alliés, qui s'est „ de tout tems déclaré l'ennemie de la „ liberté, qui tient ses sujets dans le „ plus dur esclavage, qui n'a d'autre „ but que de donner des fers à l'uni„ vers; d'une puissance enfin qui, sans „ moyens & accablée d'une dette énor„ me, a entrepris une guerre qui acheve „ de la ruiner, & qui, dans quelques „ années, sera obligée de se déclarer in„ solvable ou de recourir à des moyens „ forcés qui acheveront sa destruction „ totale.„

„ C'est avec franchise, chers conci„ toyens, que je vous parle. Depuis „ longtems, j'étois résolu de reprendre „ la défense de la bonne cause. Que „ tous les bons anglois imitent mon „ exemple! qu'ils rentrent dans le de„ voir, qu'ils mettent bas les armes &

„ qu'ils

„ qu'il concertent entre eux un projet
„ plus glorieux: je veux dire, une pa-
„ cification qui mette fin à l'effuſion du
„ ſang. Dieu m'eſt témoin que je n'a-
„ vois eu d'autre objet, en me rendant
„ avec le corps à mes ordres, que de
„ procurer la tranquillité à ma patrie.„

„ J'avoue que c'eſt avec ſatisfaction
„ que j'ai porté à mes anciens compa-
„ gnons, ſoldats & concitoyens le té-
„ moignage de mes regrets. J'ai le
„ même plaiſir à les aſſurer que je trou-
„ ve une raiſon ſuffiſante pour qu'ils ſe
„ repoſent entiérement ſur les ſentimens
„ magnanimes du Roi d'Angleterre, dont
„ l'intention eſt de les laiſſer jouir de
„ leurs droits & priviléges dans toute
„ leur étendue, de les affranchir pour
„ l'avenir de toute taxation arbitraire,
„ & même d'y ajouter les avantages
„ qui pourront être compatibles avec la
„ proſpérité de l'empire britannique.„

„ Quelques-uns de mes concitoyens
„ diront peut-être que j'ai combattu

„ trop

„ trop longtems pour la caufe des amé-
„ ricains, fi elle étoit mauvaife; d'autres,
„ que je n'aurois pas dû la quitter. Je
„ répondrai aux premiers, que j'ai d'a-
„ bord été dans une aveugle prévention,
„ & que lorsque la vérité a commencé
„ à luire à mes yeux, je n'ai pu trouver
„ jusqu'à ce moment d'occafion favora-
„ ble pour rentrer dans le devoir &
„ reconnoitre ma faute; que je fuis prêt
„ à me foumettre au jugement de no-
„ tre commun maître, pour qu'il m'ab-
„ folve ou qu'il me condamne (*that to*
„ *ower common Mafter i am Willing to ftand*
„ *or fasl.*) Pour ce qui concerne les
„ gens de candeur, du nombre desquels
„ quelques-uns font au fervice, je dé-
„ clare que je crois aveuglement, mais
„ honnêtement, dans les bandes que j'ai
„ quittées. Je prie Dieu de leur don-
„ ner toutes les lumières néceffaires
„ pour leur propre falut, pendant qu'il
„ en eft encore tems. Quant à cette
„ foule de cenfeurs de ma conduite,
„ dont l'inimitié contre moi ne tire fa

„ fource

„ ſource que de leur haine pour l'obéiſ-
„ ſance qu'ils doivent à leur légitime
„ ſouverain ; je leur réponds que je
„ ſuis prêt à me dévouer pour la réu-
„ nion de mes concitoyens à l'empire
„ britannique : cette réunion étant le
„ ſeul moyen de prévenir les maux
„ dont la patrie eſt menacée. Ces cen-
„ ſeurs peuvent s'aſſurer enfin que,
„ convaincu, comme je le ſuis, qu'on
„ ne peut rien me reprocher, je n'op-
„ poſerai à leur méchanceté & à
„ leurs calomnies que le ſilence du mé-
„ pris. „

(Signé) ARNOLD.

A New-Yorck, le 7 Octobre 1780.

Vous conviendrez, mon cher Comte! qu'il n'eſt pas poſſible de juſtifier une trahiſon avec plus d'audace. C'eſt nous, en partie, qui ſervons de prétexte à ce traitre. Sa lettre n'a pas produit l'effet qu'il s'en promettoit : il eſt en horreur à tous ſes concitoyens. Il n'eſt pas mieux regardé, à ce qu'on nous

écrit,

écrit, par les anglois, qui le méprisent. Clinton, qui a l'ame honnête & le cœur droit, le détefte en fecret. Il a dit: *Je dois, dans le pofte où je fuis, aimer la trahifon; mais il n'eft pas dans ma façon de penfer d'aimer les traitres.*

Adieu, mon cher Comte! Je me trouve, après cette longue lettre, excédé de fatigues. Il eft une heure du matin; je n'ai pas voulu manquer le courier de demain.

Je fuis &c.

FIN du TOME VI.

TABLE

DES

MATIERES CONTENUES

DANS CE

SIXIEME VOLUME.

Lettre I. *Page 1.*

Conduite des Etats-généraux dans l'affaire de la coadjutorerie. Réponse du Roi de Prusse à l'Electeur de Cologne. Lettre de ce monarque au grand-chapitre de Munster. Causes de la foible opposition de Frédéric à l'élection de l'Archiduc Maximilien. Adresse de la cour de Vienne. Manière dont elle récompense ceux qui la servent.

Lettre II. *Page 15.*

Eloge de M. le baron de Hertzberg. Conversation avec ce ministre sur la neutralité armée. Précis de la vie de M. de Hertzberg; services qu'il rend à son maître; son caractère; conduite singuliere du Roi envers lui. Causes du mécontentement de Frédéric envers plusieurs officiers. Paroles de ce monarque au sujet du Prince-Royal de Prusse. Réception faite au ministre de Russie par le

le Chan des Tartares. La majorité du chapitre de Munſter ſe déclare pour l'Archiduc Maximilien. Les anglois cherchent à faire une paix ſéparée avec l'Eſpagne.

Lettre III. *Page 29.*

Extrait d'un rapport du chevalier Clinton aux miniſtres anglois, ſur les diſpoſitions des habitans de la Caroline-méridionale. M. Francklin eſt chargé de réfuter les aſſertions inſérées dans ce rapport. Déclaration qu'il fait au cabinet de Verſailles, au nom de ſes commettans. Réponſe faite par M. de Vergennes au plénipotentiaire américain. Déclaration de S. M. Très-Chrétienne au Roi de Suéde. Efforts du cabinet de Verſailles pour empêcher le ſuccès de la miſſion des députés Hollandois près de la cour de Pétersbourg. Variations dans la conduite du Chev. Yorck à la Haye. Manière dont il la juſtifie.

Lettre IV. *Page 42.*

Converſation avec le Lord P.... ſur la guerre d'Amérique: ſentiment du feu Lord Chatham ſur cette guerre; aveuglement des miniſtres anglois; conduite inepte du Lord Stormont; cauſes de la décadence du commerce en France. Lettre du général Washington à ſon épouſe. Précis de la révolution d'Amérique. Conduite tenue par William Eden. Manière dont la conſtitution du Mariland fut établie. Réflexions.

Lettre V. *Page 63.*

Nouveaux détails ſur M. de Hertzberg. Cauſes de la prévention du Roi de Pruſſe contre la littérature allemande. Réflexions ſur la conduite du cabinet de St. James, lors de l'inſurrection des Américains. Propos plaiſant tenu à M. le comte de Vergennes. Réponſe de ce miniſtre. Cauſes qui s'oppoſent à une révolution en France, ſemblable

blable à celle de l'Amérique. Les troupes françoiſes, réunies à l'armée américaine, ſe diſpoſent à agir. Priſes conſidérables faites ſur les anglois par la flotte combinée. Senſation que ce ſuccès produit à Londres. Arrivée de deux flottes marchandes dans les ports d'Angleterre.

Lettre VI. *Page 79.*

Précautions priſes par le Roi de Pruſſe pour qu'on ne lui préſente pas de ſuppliques pendant ſon voyage en Silézie. Nouvelles plaintes portées à ce monarque par la femme du meunier. L'Empereur, à ſon retour de Pétersbourg, veut s'aboucher avec le Roi de Pruſſe : cauſes qui empêchent que cette entrevue n'ait lieu. Paroles de Frédéric ſur les projets des deux cours impériales & l'ambition de la maiſon d'Autriche. Projet d'un ſyſtême politique univerſel, renouvelé par ce monarque. Route tenue par le Prince-Royal de Pruſſe pour ſe rendre à Pétersbourg. Aveu fait par le Roi de Pruſſe de ſes étourderies politiques.

Lettre VII. *Page 93.*

Réformes dans la maiſon du Roi. Effets fâcheux de la multiplicité des charges. Acte de juſtice de Louis XVI. Les troupes françoiſes & américaines combinées ſe diſpoſent à attaquer New-Yorck. Mouvemens du général Clinton pour engager Washington au combat. Extrait d'une dépêche du général anglois au Lord Germaine. Lettre du général Washington. Les anglois échouent dans leur projet de détacher l'Eſpagne de la France. Moyen de parvenir au miniſtère en Angleterre. Fautes commiſes par le duc de Choiſeul. Réflexions ſur les ſuites de la politique actuelle & ſur différens abus.

Lettre VIII. *Page 114.*

Enquête ordonnée par le congrès fur la conduite du général Lincoln. Copie d'une lettre du Port-Royal de la Martinique. Arrivée de plufieurs officiers françois de l'Amérique. Economie de Louis XVI. Vaiffeaux lancés à Breft. Procédé généreux des troupes françoifes envers les milices américaines. Paroles du Roi à ce fujet. Notices fur la navigation & la mort du capitaine Cook. Conteftations entre la Ruffie & la Porte Ottomane, au fujet de l'établiffement d'un conful Ruffe à Buchareft. Refus que fait cette dernière de fouscrire aux defirs de la cour de Pétersbourg. Décadence du commerce Ruffe dans les échelles du Levant.

Lettre IX. *Page 127.*

Le Roi de Pruffe prend du goût pour la littérature allemande. Il compofe un discours à ce fujet. Caractere & conduite de d'Alembert. Opinion du Roi fur ce philofophe. Détails intéreffans fur le marquis d'Argens, & fur Quintus - Iscilius. Frédéric s'attache le marquis de Luchefini. Faveur dont jouit ce dernier. Sentiment du Roi fur la littérature françoife. Maneges des gens de lettres en France. Encouragemens donnés par le Roi de Pruffe aux favans de fa nation. Opinion de ce monarque fur différens écrivains françois.

Lettre X. *Page 143.*

Nouvelle réforme du Roi de Pruffe dans fes tribunaux. Maneges odieux des avocats. Notification du tribunal de la chambre pour réprimer ces abus. Arrogance de l'ordre des avocats en France. Réglemens faits par Frédéric pour l'adminiftration de la juftice. Lettre d'un parifien à ce monarque fur différens objets de jurisprudence & les révolutions arrivées dans cette partie de l'ad-

l'administration. Présent fait par le Roi à M. de Hertzberg.

Lettre XI. *Page 161.*

Discours adressé par M. de Wassenaar-Starembourg à l'Impératrice de Russie. Réponse de cette souveraine. Suites de cette mission. Embarras où la neutralité armée jette la cour de Londres. Nouveaux armemens dans les ports d'Angleterre. Etat d'épuisement des puissances belligérantes. Abolition de la question préparatoire en France. Dispositions vigoureuses de l'état de Massachussets. M. Laurens est chargé d'une commission secrète près de la république de Hollande. Lettre d'un membre de la régence d'Amsterdam à un américain sur les succès du parti républicain en Hollande & les avantages de la constitution des états-unis.

Lettre XII. *Page 177.*

Retraite de M. le comte Duchaffault, causée par M. de Sartine. Plaintes portées par M. Francklin à M. de Vergennes. Lettre du Roi au grand-amiral de France. Conduite intéressée des ministres françois. Extrait d'une lettre de l'amiral Rodney à son épouse. Mouvemens de la flotte françoise & espagnole. Jonction de l'amiral Walsingham avec la flotte de Sir Rodney. Don Solano perd son fils. L'amiral Digbi est nommé au commandement de la flotte de la Manche. Maladies parmi les équipages anglois. Extrait d'une dépêche de l'amiral Rodney à l'amirauté. Preuve de patriotisme donnée par les habitans des îles de St. Christophe & de Neva.

Lettre XIII. *Page 190.*

Imprudence de M. Linguet; il est mis à la Bastille. Renvoi de M. de Sartine; causes de sa disgrace. M. de Castries lui succede. Portrait du nouveau

ministre de la marine. Conduite odieuse des anglois envers les hollandois: Ils s'emparent de plusieurs navires américains dans la baye de St. Martin. Le général Cornwallis attaque l'année américaine & remporte sur elle un avantage signalé. Parallele de ce général avec son collégue Clinton. L'Angleterre veut faire un dernier effort pour réduire ses colonies. Vices du gouvernement anglois.

Lettre XIV. *Page 203.*

Arrivée du Prince-Royal de Prusse à Pétersbourg. Réception qui lui est faite. Succès de S. A. R. près des dames Russes. Propos de Frédéric à ce sujet. Sentiment de quelques politiques sur le systême adopté par les deux cours impériales. Mauvais état de la santé de l'Impératrice-Reine. Lettre du Roi de Prusse sur les projets futurs de l'Empereur, & les vues d'agrandissement de la maison d'Autriche. Conduite de l'Empereur; forme d'administration qu'il veut introduire. Accueil gracieux fait aux plénipotentiaires hollandois par le Grand-Duc de Russie. Etat phisique du Roi de Prusse. Indisposition du Prince-Royal.

Lettre XV. *Page 220.*

Conduite adroite de M. de Sartine pendant qu'il étoit en place. Cause principale de sa disgrace. M. Laurens, ministre des états-unis, est pris par les anglois, & transporté en Angleterre. Nouvelle conduite de la cour de Lisbonne envers la cour de Londres. Prétendu traité entre les américains & le parti républicain en Hollande. Nouvelles reçues de l'Inde. Projets de la cour de France. La flotte aux ordres de Don Solano se sépare de la flotte françoise. Procédé affreux du général Cornwallis. Rapport fait par M. de Rochambeau: rencontres qu'il eut pendant la traversée. Tentative de l'amiral Graves.

Lettre XVI. *Page 235.*

Service rendu à la France par les hollandois. Violation de territoire faite par les anglois. La cour de Londres fait paſſer de nouvelles troupes en Amérique. Maladie épidémique parmi les anglois. Nouveaux mouvemens des troupes françoiſes & américaines. Conduite du commodore Cornwallis envers M. de Ternai. Mémoire à M. de Vergennes par un Batave, ſur la conſtitution de la Hollande & la conduite de la France envers cette république.

Lettre XVII. *Page 256.*

Tentative du général Washington. Beau trait de patriotisme des femmes américaines. Adreſſe du conſeil ſuprême de Penſylvanie aux habitans de cet état pour les encourager à de nouveaux efforts. État fâcheux de la ſanté du comte de Maurepas.

Lettre XVIII. *Page 270.*

Fêtes données au Prince-Royal de Pruſſe à Pétersbourg. Manière de fêter les étrangers chez différentes nations. Paroles du Roi de Pruſſe ſur la capitale de la France. Conflit de différens pouvoirs dans ce royaume; contraſte dans les mœurs & les opinions; but de M. Necker dans ſon *compte rendu*. Plaiſanterie de Frédéric à ce ſujet. Principal motif du voyage de l'Empereur à Pétersbourg. Copie d'une lettre de Pétersbourg au Roi de Pruſſe ſur ce voyage. Politique adroite du monarque pruſſien.

Lettre XIX. *Page 283.*

Production plaiſante du Roi de Pruſſe : Discours du Lord C.... à la chambre des communes ſur la révolution d'Amérique. Sentimens philoſophiques de Frédéric. Origine des Rois & autres ſouverains. Influence du Roi d'Angleterre.

terre. Fautes commiſes par la nation angloiſe. Diſpoſitions du monarque Pruſſien envers la Grande-Brétagne.

Lettre XX. *Page 302.*

Nouveaux détails ſur les opérations des troupes françoiſes & américaines. Lettre d'un officier de l'armée du comte de Rochambeau à un de ſes amis. Succès remporté par les américains ſur un corps de troupes royaliſtes. Les amis de M. de Sartine cherchent à le juſtifier. Réflexions ſur cet ex-miniſtre. Acte de ſévérité exercé par M. Necker. M. le comte d'Eſtaing met à la voile avec les vaiſſeaux françois pour retourner à Breſt. Sentiment de ce général ſur le ſiége de Gibraltar.

Lettre XXI. *Page 316.*

Réflexions ſur la détention de M. Laurens. Arrivée de ce miniſtre des Etats-unis à Londres; il ſubit un interrogatoire; fermeté & courage qu'il montre; traitement qu'il éprouve de la part des miniſtres anglois. Conduite de M. Laurens lors de l'inſurrection des américains. Correspondance interceptée par les anglois. Reſſentiment du cabinet britannique contre la Hollande. Conduite prudente du Roi de Pruſſe dans ſes négociations. Le Stadhouder perd de ſon influence. Projet de la province de Hollande. Conduite odieuſe du duc de Brunswick. Sentiment d'un hollandois ſur le prince d'Orange & les ſuites des troubles qui agitent la Hollande.

Lettre XXII. *Page 333.*

Retour du Prince-Royal de Pruſſe à Pétersbourg. Préſents qu'il reçoit & qu'il fait. Inquiétudes du Roi de Pruſſe au ſujet des projets futurs de l'Empereur. Paroles de ce monarque ſur l'alliance

ce entre l'Autriche & la France. Occupation littéraires de Frédéric. Préférence du Prince-Royal pour les gens-de lettres de ſa nation. Lettre du philoſophe d'Alembert ſur le ſort de l'espèce humaine & ſur le comte de Calioſtro.

Lettre XXIII. *Page 346.*

Réflexions ſur les cauſes qui ont de tout tems diviſé l'espèce humaine. Nouvel emprunt fait par M. Necker. M. le comte de Guichen quitte l'Amérique pour revenir en europe. M. de Caſtries ſe propoſe de faire conſtruire un port à Cherbourg. Réflexions ſur ce projet. Traitement magnifique fait à M. de Sartine. Acte de ſévérité du nouveau miniſtre de la marine. Ouverture du parlement d'Angleterre. Extrait du discours du Roi George aux chambres haute & baſſe. Les vaisſeaux du comte de Guichen ſont maltraités par la tempête.

Lettre XXIV. *Page 359.*

Le comte de Maurepas déſapprouve les changemens faits dans le miniſtère. Converſation de ce miniſtre avec un de ſes favoris ſur le directeur des finances. Sentiment du Mentor ſur M. de Caſtries. Notices ſur le général Arnold; trahiſon qu'il médite; moyens qu'il employe pour la faire réuſſir. Le complot eſt découvert; Arnold prend la fuite. Menaces qu'il fait au général Washington. Lettre de ce traitre aux habitans de l'Amérique pour juſtifier ſon crime. Effet que produit cette lettre. Paroles du général Clinton à ce ſujet.

FIN de la TABLE.

ERRATA.

Page 65. Ligne 15. Au lieu de : par marcher. *Lisez :* pour marcher.

Page 75. Ligne 3. le généraux. *Lisez :* les généraux.

Page 106. Ligne 9. au. *Lisez :* aux.

Page 108. Ligne 2. pas de. *Lisez :* par de.

Page 160. à la dernière Ligne. mon cher Comte ! *Lisez :* Monsieur !

Page 215. Ligne 16. si flerai. *Lisez :* sifflerai.

Page 224. Ligne 5. malelot. *Lisez :* matelot.

Page 272. Ligne 14. les prive. *Lisez :* les privent.

Page 289. Ligne 2. sujet. *Lisez :* sujets.

Page 291. Ligne 21. coutoient. *Lisez :* coutoit.

Page 312. Ligne 25. se s'être. *Lisez :* de s'être.

Page 331. Ligne 7. de Stadhouder. *Lisez :* du Stadhouder.

Page 348. Ligne 22. de progrès. *Lisez :* des progrès.

Page 352. Ligne 7. devenir. *Lisez :* deviner.